

ÉDITION
#33

10 janv > 9 fév 2025

S
D
C
S
URESNES
CITÉS
Danse



théâtre de
Suresnes
Jean Vilar

suresnes-cites-danse.com

REVUE DE PRESSE



ÉDITION
#33

ENCHIFFRES

6 créations

2 productions

6 coproductions

34 représentations

13 spectacles

16 chorégraphes

1 battle

2 bals

**+ de 85 danseurs
et interprètes**

10 669 spectateurs

**9 000 programmes
SCD diffusés**

 **9 968 abonnés**
(+ 87 abonnés sur la période du
Festival)

628 644 couverture

1 356 interactions

 **6 358 abonnés**
(+ 293 abonnés sur la période du
Festival)

**282 682 comptes
touchés**

 **3 130 likes**

 **1 716 abonnés**

**7 288 vues sur la
playlist SCD**

**4 partenaires
institutionnels**

La ville de Suresnes

Le Département
des Hauts-de-Seine

La Direction régionale des
affaires culturelles d'Île-de-
France

La Région Île-de-France

PLAN MÉDIA

ÉDITION
#33

7 PARTENAIRES MÉDIA

- Presse **Le Monde** **Télérama**
la terrasse
- Radio 
- TV **france.tv**

AFFICHAGE

4 réseaux

- Couloirs métro : **200** faces
- Quais de métro : **100** faces
- Affichage boutique (pantalon) : **1500** faces en Île-de-France
- Suresnes : **155** faces (Naja / panneaux municipaux / colonnes Morris / MUPI / parkings Effia)
- + **500** affiches commerçants (dans 5 villes du 92)

TÉLÉVISION

- Spots France TV : **34** diffusions
- Spots TF1 : **315 303** diffusions
- Transiliens (ligne L)

CINÉMA

- **4** cinémas du 92 : **892** diffusions de la bande-annonce du Festival (12 salles)
- **12** cinémas MK2 : **5300** passages de la bande-annonce du Festival

RADIO

- Spots France Inter : **10** diffusions
- **4** podcasts sur Tous danseurs

WEB

Le Monde

- Pavé de 300x250 (appli smartphone zone abonnés)

Time Out

- Vidéo relayée sur leurs réseaux

Theatreonline

- Pavé de 600x250
- Bannière de 1200x200
- Bannière de 1600x500

Danser Canal Historique :

- Pavé de 300x300

MK2 et Trois Couleurs :

- Pavé de 320x575
- Dispositif social media
- Encart newsletter

Tradespotting :

- Sponsoring Facebook et Instagram
- Campagnes Display + retargeting
- SEA (google adwords)

PRESSE

Télérama : ½ page

Le Monde :

- ½ page dans M Le Magazine
- 1/6 page dans *Le Monde*

La Terrasse :

- Focus double page et focus internet
- Newsletter
- 1/2 page

Le Figaro : pavé de une

Trois Couleurs : ½ page

Appolo Magazine : 1 page

RADIO

France Inter [05.01.2025] : *Le Zoom de France Inter*, Alexis Demeyer « Les répétitions de *Tendre colère* à Suresnes Cités Danse »

TÉLÉVISION

TV5 Monde [08.01.2025] : *TV5 MONDE INFO*, « *Tendre colère au festival Suresnes Cités Danse* »

France 3 [17.01.2025] : *JT 19/20 Paris Île-de-France*, « Dans les coulisses du spectacle *_GROUND* de Diego « Odd Sweet » Dolciami lors du festival Suresnes Cités Danse »

PRESSE ÉCRITE

PRESSE QUOTIDIENNE

Le Monde [11.01.2025] : « *Tendre colère*, un concentré d'humanité », Rosita Boisseau

L'Humanité [13.01.2025] : « À Suresnes, on décolle les étiquettes », Muriel Steinmetz

Les Échos [14.01.2025] : « Les promesses de Suresnes Cités Danse », Philippe Noisette

Le Figaro [18.01.2025] : « Suresnes Cités Danse change de pied », Ariane Bavelier

PRESSE HEBDOMADAIRE

Le Parisien [week-end] [03.01.2025] : « Quatre Carmen sinon rien ! »

Télérama Sortir [08.01.2025] : « Christian et François Ben Aim – *Tendre colère* »

Télérama Sortir [08.01.2025] : « Allison Faye – *Bernard* »

Télérama Sortir [08.01.2025] : « Christophe West et Gaël Grzeskowiak – *Juste un moment* »

Télérama Sortir [15.01.2025] : « Diego Dolciami – *Ground* »

Les Inrockuptibles [22.01.2025] : « Climax permanent »

Télérama Sortir [22.01.2025] : « Jérémy Alberge – *Agapé* »

Télérama [29.01.2025] : « Maud Le Pladec : à Nancy, le ballet ira danser sur le béton des villes » »

Télérama [29.01.2025] : « *Tendre colère* », Emmanuelle Bouchez

PRESSE MENSUELLE

La Terrasse [décembre 2025] : « Focus Suresnes Cités danse, 33^e édition : une ode au danser ensemble, sélection de spectacles » + entretiens avec Carolyn Occelli et Diego Dolciami, par Agnès Izrine, Delphine Baffour, Nathalie Yokel

La Terrasse [janvier 2025] : « Suresnes Cités Danse », Nathalie Yokel

Transfuge [janvier 2025] : « Trois révélations danse », Thomas Hahn

Le Courrier de l'Atlas [janvier 2025] : « Avec Abou Lagraa Carmen vit et vivra », Anaïs Heluin

Opéra Magazine [janvier 2025] : « Carmen la liberté d'aimer », Serges Gleizes

Suresnes Magazine + [janvier 2025] : « On aime, on partage » et « L'agenda de janvier »

Suresnes Magazine [janvier 2025] : « Dans les coulisses de ... Suresnes Cités Danse » et « 6 bonnes raisons de sortir - Suresnes Cités Danse, 33^e ! »

La Terrasse [février 2025] : « *Tendre colère* », Nathalie Yokel

Suresnes Magazine + [février 2025] : « L'agenda de février »

Suresnes Magazine [février 2025] : « Faire corps »

Suresnes Magazine [janvier 2025] : « 6 bonnes raisons de sortir - Suresnes Cités Danse... encore ! »

Transfuge [février 2025] : « Carmen, même pas morte », Thomas Hahn

WEB

Time Out www.timeout.fr [23.12.2024] : « Avec le festival Suresnes Cités Danse, ça va remuer dans le 9-2 en janvier ! »

France Info www.francetvinfo.fr [05.01.2025] : « Carolyn Occelli, directrice et tête chercheuse du festival Suresnes Cités danse », Valérie Gaget

Danser canal historique www.dansercanalthistorique.fr [janvier 2025] : « Carolyn Occelli ouvre Suresnes Cités Danse : Entretien », Agnès Izrine

Danser canal historique www.dansercanalthistorique.fr [janvier 2025] : « Les frères Ben Aïm créent à Suresnes Cités Danse : Entretien », Agnès Izrine

Danses avec la plume www.dansesaveclapume.com [09.01.2025] : « [Suresnes Cités Danse 2024] Rencontre avec Christian et François Ben Aïm pour leur création *Tendre colère* », Amélie Bertrand

Danser canal historique www.dansercanalthistorique.fr [janvier 2025] : « *Tendre colère* de Christian et François Ben Aïm », Agnès Izrine

Sceneweb.fr www.sceneweb.fr [janvier 2025] : « *Tendre colère*, les utopies de Christian et François Ben Aïm », Belinda Mathieu

Chroniques de danse www.chroniquesdedanse.com [10.01.2025] : « Critique *Tendre colère* », Antonella Poli

France Info www.francetvinfo.fr [10.01.2025] : « La *Tendre colère* des frères Ben Aïm ouvre le Festival de danses urbaines de Suresnes », Valérie Gaget

Danses avec la plume www.dansesaveclapume.com [13.01.2024] : « [Suresnes Cités Danse 2024] *Tendre colère* – Christian et François Ben Aïm », Callysta Croizer

Danser canal historique www.dansercanalthistorique.fr [janvier 2025] : « *Carmen* d'Abou Lagraa », Thomas Hahn

Danser canal historique www.dansercanalthistorique.fr [janvier 2025] : « CCN-Ballet de Lorraine Maud Le Pladec et Ayelen Parolin », Agnès Izrine

Enlarge your Paris www.enlargeyourparis.fr [07.01.2025] : « Depuis plus de 30 ans, le festival Suresnes Cités Danse fait entrer le hip-hop au théâtre », Pauline de Quatrebarbes

Sortir à Paris www.sortiraparis.com [13.01.2025] : « Festival Suresnes Cités Danse 2025 : la 33^e édition du festival de danse »

ResMusica www.resmusica.com [16.01.2025] : « *Tendre colère* : une ouverture de Suresnes Cité Danse qui donne le La », Ariane Dollfus

France Info www.francetvinfo.fr [20.01.2025] : « Que faire à paris [et en Île-de-France] cette semaine ? Classique shakespearien, festival de danse et Simon Abkarian », Léa Jacquet

Cult.News www.cult.news.fr [24.01.2025] : « *Tendre colère*, oxymore poétique et mouvementé », Theo Guigui-Servouze

Chroniques de danse www.chroniquesdedanse.com [26.01.2025] : « La nouvelle Carmen d'Abou Lagraa », Antonella Poli

Cult.News www.cult.news.fr [03.02.2025] : « *Agapé* : Danser avec ses ombres », Elinor Agam

Danses avec la plume www.dansesaveclaplume.com [03.02.2025] : « Agenda danse février 2025 : Suresnes Cités Danse », Amélie Bertrand

L'Œil d'Olivier www.loeildolivier.com [08.02.2025] : « *Agapé* de Jérémy Alberge : la force des liens », Claudine Colozzi

Danses avec la plume www.dansesaveclaplume.com [11.02.2025] : « [Suresnes Cités Danse 2025] *Carmen* d'Abou Lagraa et le Ballet de l'Opéra de Tunis », Claudine Colozzi

TÉLÉVISION ET RADIO



Les répétitions de "Tendre Colère" à Suresnes Cités Danse



La troupe de la compagnie Christian et François Ben Aim en pleine répétition ©Radio France - Alexis Demeyer

La danse hip-hop et la danse contemporaine, à l'honneur cette année encore à Suresnes dans les Hauts de Seine. La 33^è édition du festival Suresnes Cités Danse s'ouvrira vendredi prochain. Nous avons pu assister aux répétitions du spectacle qui va faire l'ouverture cette année

Avec Alexis Demeyer, journaliste

"Tendre Colère", c'est une pièce chorale signée François et Christian Ben Aim. Les deux frères convoquent sur scène 10 danseurs pour un manifeste utopique à l'énergie communicative. Sur le plateau, la troupe alterne moments calmes et séquences endiablées, et même si les deux metteurs en scène procèdent encore à quelques réglages, le résultat est déjà très convaincant.

Ce spectacle sera donc l'un des temps forts de Suresnes Cités Danse, un festival devenu une référence en France pour les passionnés de danse.



"Tendre colère" au festival Suresnes Cités Danse

Le spectacle de danse est à suivre ce week-end au festival Suresnes Cités Danse. Nous en parlons avec les chorégraphes : les frères Ben Aim, Christian et François.



Reportage dans le 19/20 de France 3 Ile-de-France dans les coulisses du spectacle *_GROUND* de Diego « Odd Sweet » Dolciami.

ARTICLES DE PRESSE



**Presse
QUOTIDIENNE**

«Tendre colère», un concentré d'humanité

Le spectacle de Christian et François Ben Aïm ouvre le festival Suresnes Cités Danse

DANSE

Tendre colère. Le titre de la pièce pour 10 danseurs de Christian et François Ben Aïm, en ouverture, le 10 janvier, du festival Suresnes Cités Danse, donne envie de jouer à la pétanque avec les mots en essayant de pointer le cœur de l'affaire. Comment la tendresse caresse-t-elle la colère dans le sens du poil ? Voir rouge en pensant doux est-il vraiment compatible ?

Sur le plateau du Théâtre Jean-Vilar, à Suresnes (Hauts-de-Seine), ces sentiments aux antipodes mettent sous tension un spectacle profondément accueillant. Dans sa capacité à connecter l'imaginaire de chacun avec une danse généreuse, *Tendre colère* affirme le geste humaniste de Christian et François Ben Aïm. Porté par dix jeunes interprètes aux élans épidermiques, le nouvel opus de ces frères chorégraphes, complices depuis 1997, tanguent d'un bord à l'autre pour mieux réconcilier les extrêmes.

Cette détermination à vouloir rassembler est en première ligne de la 33^e édition de la manifestation suresnoise. Sous la direction depuis 2022 de Carolyn Occeci, qui a succédé à Olivier Meyer, fondateur de ce rendez-vous très couru par le public et les

professionnels, Suresnes Cités Danse prend un virage en se détachant de son identité hip-hop. «*La raison première de la création du festival était la nécessité de légitimer la danse hip-hop, ce dont elle n'a plus besoin aujourd'hui, explique Carolyn Occeci. J'ai hérité de cette histoire et je vais évidemment conserver une place pour la culture hip-hop. Mais j'ai envie de décoller les étiquettes et de sortir des cases pour explorer ce que j'appelle "les zones frontalières".*»

Portés acrobatiques

Parmi la quinzaine de spectacles de tous les formats, à l'affiche jusqu'au 9 février, Carolyn Occeci invite donc à découvrir des «*concu-binages chorégraphiques*» avec, par exemple, *La Fabuleuse Histoire de Basarkus*, de Sylvère Lamotte, qui combine breakdance et jonglage, *Revue*, de Sarah Adjou, entre cabaret et danse contemporaine, ou *Aesthetica*, de Patrice Meissirel, qui mêle hip-hop et tango.

En trait d'union de ces projets hybrides, la revendication d'un art fraternel, que l'on retrouve dans la création des Ben Aïm. *Tendre colère* penche d'abord du côté moelleux pour, peu à peu, se durcir et lâcher la bride à des coups de gueule et des cris. L'instabilité et le déséquilibre des corps

Les chutes scandent la pièce, immédiatement converties en étreintes

les font régulièrement s'effondrer pour être rattrapés in extremis par des partenaires bienveillants, qui se chargent de les remettre sur leurs pieds. Ces chutes scandent la pièce, immédiatement converties en étreintes. Soutenir l'autre, le relever, lui offrir de s'adosser à un mur de chair pour ne pas vaciller : cette inspiration gestuelle continue culmine parfois dans des portés acrobatiques.

Le soulèvement du groupe, qui passe par des mouvements plus raides et mécaniques, des ruptures de rythme, s'enflamme sur la partition musicale de Patrick De Oliveira. Composite et solide dans sa façon de juxtaposer des ambiances et des époques variées, elle fait résonner des bruits de pas qui martèlent, le brouhaha d'une foule en marche, des échos de mélodies traditionnelles de différentes régions du monde. Lorsque l'insurrection s'apaise dans une longue chaîne humaine, elle met

à l'unisson, dans un même souffle, les avancées frontales au coude-à-coude des danseurs.

On retrouve, dans *Tendre colère*, le plaisir de l'écriture tournoyante chez eux un léger vertige qui entraîne dans une valse sans cesse revisitée, à l'endroit et à l'envers. Les bras s'envolent et le reste du corps s'enroule dans une spirale d'énergie. Le souvenir du spectacle grisant intitulé *Valse en trois temps* (2010), composé d'un trio, d'un duo et d'un solo, se faufile dans la chorégraphie circulaire de *Tendre colère*.

Et c'est à fond que les interprètes investissent le plateau. Disséminés ou regroupés, étirés en une ligne droite ou dessinant un serpent, ils entretiennent le feu du mouvement perpétuel. Ils témoignent, l'air de rien, de l'intelligence de l'espace de Christian et François Ben Aïm. Tandis que les lumières conçues par Laurent Patissier clignotent, les costumes déstructurés aux pans noirs, gris, bleus ou orangés flottent, participant à ce cycle vital qu'est *Tendre colère*. ■

ROSITA BOISSEAU

Tendre colère, de Christian et François Ben Aïm. Théâtre Jean-Vilar, Suresnes (Hauts-de-Seine), du 10 au 12 janvier. Toutes les dates sur Cjbenaim.com

À Suresnes, on décolle les étiquettes

FESTIVAL Carolyn Occelli, la nouvelle directrice du Théâtre Jean-Vilar, entend bien sortir des cases pour explorer les « zones frontières », lors de la 33^e édition de Suresnes Cités Danse.

La 33^e édition de Suresnes Cités Danse a débuté vendredi dernier au Théâtre Jean-Vilar (1). Fondé en 1993 par Olivier Meyer, ce festival des Hauts-de-Seine a été le premier à croiser les disciplines, suscitant parfois de fécondes hybridations en salles entre le hip-hop né sur le bitume et la danse contemporaine sortie de terre. Carolyn Occelli, qui dirige également le Théâtre Jean-Vilar, succède à Olivier Meyer. Elle opère un tournant. Exit le hip-hop à toutes les sauces. « Je vois évidemment

lui conserver une place, a-t-elle dit, mais j'ai envie aussi de décoller les étiquettes et de sortir des cases pour explorer ce que j'appelle les "zones frontières". » D'autres croisements sont donc en cours, tel celui du breakdance avec le jonglage, que pratique l'un des interprètes de la chorégraphie Sylvère Lamotte. Carolyn Occelli entend faire la part belle aux « grands formats ». Invitation a été lancée aux 12 danseurs du Ballet de l'Opéra de Tunis dans le Carmen d'Abou Lagraa et à ceux du Ballet de Lorraine pour Staff Shot, de Maud

Le Pladec. En ouverture, samedi soir, les chorégraphes Christian et François Ben Aim, associés au Théâtre de Suresnes depuis 2023, créent *Tendre Coïtre* (2). Ils sont dix sur scène. Un collectif puissant. Les deux frères, plus à l'aise avec les petites formes, ne nous y ont pas habitués. La pièce fait vivre en scène l'oxymore (figure de style alliant deux mots de sens contraire, voir le titre). Un faux balayeur de plateau, la main droite dissimulée sous un gant de métal, accueille le visage d'une danseuse éprouvée.

De beaux portés proposent des vacillements, suivis de brusques dégagements.

Les interprètes, en costumes déstructurés, déboulent sur le sol blanc. Très sollicités, les chevilles frôlent l'entorse. Tous avancent avec vélocité en titubant, comme près de tomber en ruine avec emportement!

À Jaréin, un arbre sans feuilles impose sa verticalité de « chose qui est ». Bras balants, un danseur l'enlace sans conviction. De beaux portés proposent des vacillements, suivis de brusques dégagements. Hommes et femmes sont remis aussitôt sur pied, dans un abandon confiant à l'autre, sans distinction de genre.

DE FIERS MOMENTS COLLECTIFS

De l'angoisse filtre ; ça lutte et ça consent. Via la musique du compositeur Patrick de Oliveira, les corps en guerre (les dix bondissent) et s'écroulent, comme si des coups leur étaient portés) laissent place à une transe. Cela donne de fiers moments collectifs, à psalmodier mains en l'air, pieds de biais à reculons. Forte est l'image d'une énorme boule de vapeur implosant soudain en fond de scène, ce qui contraint le groupe à se défaire. Ils se pressent au sol, comme autant de petits tas de cendres. Seul l'arbre, témoin muet, reste droit sur sa jambe unique. À la fin, une chaîne de bras enlacés redistribue les cartes dans le bon sens. ■

HURIEL STEINMETZ

(1) Jusqu'au 9 février. theatre-suresnes.fr

(2) Prochaines dates : le 16 janvier à Châteaurox, le 18 janvier à Cachan, le 2 février aux Chapelles-Bourbon (Seine-et-Marne)...



Tendre Coïtre, une chorégraphie des frères Christian et François Ben Aim.



« Tendre Colère » de Christian et François Ben Aïm, propose une réflexion sur le sens du collectif dans un monde troublé. Photo Patrick Berger

Les promesses de Suresnes Cités Danse

FESTIVAL

Pour sa 33^e édition, le festival Suresnes Cités Danse greffe au hip-hop, à l'origine de la manifestation, des gestuelles plus variées. Focus sur trois spectacles stimulants.

Philippe Noisette

Devenu une référence, Suresnes Cités Danse a su imposer à sa façon, festive, toutes les écritures du mouvement hip-hop. Considérées à l'origine comme un sous-genre, ces danses souvent nées dans la rue ont révélé des chorégraphes de plus en plus matures, une grammaire du geste inventive. Le public suivra, à Suresnes où la manifestation est créée par Olivier Meyer en 1993, comme à la Villette à Paris.

Beaucoup se souviennent des découvertes que furent Doug Elkins, Andrew Skeels, Amala Dianor ou Jann Gallois. Willi Ninja, star du Voguing américain trop tôt décédé, y fera même une apparition. Sans oublier les invitations à des créateurs contemporains du nom de José Montalvo ou Blanca Li, fusionnant leur style avec le hip-hop. Nouvelle directrice de Suresnes Cités Danse, Carolyn Occeili entend

bien imprimer sa marque. La preuve par ce week-end d'ouverture du festival aux esthétiques multiples avec l'invitation lancée aux frères Christian et François Ben Aïm. Artistes formés à la danse, au théâtre et au cirque, ils n'appartiennent pas à la planète hip hop. « Tendre Colère », création de saison pour une dizaine d'interprètes, s'inscrit dans une veine actuelle de la danse contemporaine. Une réflexion sur le sens du collectif dans un monde troublé.

Cri puissant

La tendresse du titre se traduit sur scène par une gestuelle enroulée autour des corps qui voit les partenaires se protéger. La colère, quant à elle, prend la forme d'un cri puissant ou de rondes incessantes. Christian et François Ben Aïm ont puisé dans un registre vaste, des danses traditionnelles notamment, avec les solistes bras dessus dessous en ligne ou plus expressif le temps d'un face-à-face guerrier.

Certains passages sont de toute beauté, comme cet interprète porté haut tel un trophée ou le final à la puissance contagieuse.

D'autres moments sont, hélas, moins forts. Dans ces séquences, la gestuelle presque datée – on pense aux créations des années 1990 – tient à distance le propos engagé. A croire que les chorégraphes surpris par leur audace ont fait marche arrière.

« Tendre Colère » réunit une belle distribution, magnifiée par les splendides lumières de Laurent Pâtissier. Les rythmes musicaux de Patrick de Oliveira, entre électro et folklore réinventé, finiront de séduire les spectateurs le 12 janvier. La pièce partira dans la foulée en tournée française.

Suresnes Cités Danse ne se contente pas de programmer, il joue aussi le rôle d'incubateur de talents. Une prise de risque qui n'est plus si courante dans le milieu. Ainsi, la danseuse et chorégraphe Allison Faye, repérée par Carolyn

Occeili à Bruxelles, s'est vu inviter à présenter une courte création, « Bernard ». S'inspirant de cet animal singulier, le bernard-hermite, elle imagine une chorégraphie duale avec sa partenaire Juliette Bolzer. Et chacune de s'essayer à « habiter » le corps de l'autre pareil au bernard-hermite cherchant la bonne coquille. S'extrayant d'un large manteau lumineux, les danseuses déploient des trésors d'imagination, jeu de jambes entremêlées ou valse lente. Charmant.

L'autre duo de ce plateau partagé, « Juste un moment », réunissait Christophe West et Gaël Grzeskowiak, solistes repérés. Ils optent pour le télescopage de styles allant jusqu'au tango déconstruit. Leur complicité fait des étincelles suscitant les rires et les vivats de la salle. Mission accomplie pour ces garçons dans le vent. ■

Suresnes Cités Danse Théâtre de Suresnes www.suresnes-cites-danse.com. Jusqu'au 9 février.

Suresnes Cités Danse change de pied

Ariane Bavelier

La manifestation née pour le hip-hop quitte ce style pour verser dans la danse contemporaine. Séduisant mais pas fondateur.

Changement de cap. Voici trente-quatre ans, Olivier Meyer avait créé Suresnes Cités Danse pour hisser le hip-hop de la rue à la scène. Est-ce parce que la bataille est gagnée? Carolyn Occelli, qui lui a succédé, remet le hip-hop au placard. Et convie la danse contemporaine. Les frères Ben Aïm ont ouvert l'édition avec *Tendre colère*. Suivront Abou Lagraa avec *Carmen*, Ambra Senatore, le Ballet de Lorraine avec des pièces de Maud Le Pladec et Ayelen Parolin, un week-end swing... De quoi brouiller les repères et perdre l'identité d'un festival qui avait sorti en trente ans des pièces et des chorégraphes iconiques, défendu une esthétique particulière et réveillé la danse contemporaine, qui pouvait oublier dans des in-

terrogations hors sol le besoin de faire spectacle et d'engager les corps.

Grammaire des corps et de l'espace

Est-ce grave? À voir *Tendre colère*, on peut penser que non. La pièce écrite pour dix danseurs travaille à partir d'une gestuelle très musicale qui épouse avec de beaux enveloppements la musique commandée à Patrick de Oliveira.

Il y a plus de tendresse que de colère dans cette pièce. Elle cimente les relations des interprètes entre eux, qui explosent parfois en rixes ou en défilés hostiles. La pièce possède une vraie grâce. Elle est promise à une belle tournée et le public lui fait un accueil d'autant plus chaleureux que la musique donne un élan, une

rythmique auxquels il fait bon de se laisser aller.

Est-ce à dire qu'on en retiendra quelque chose? Sans doute pas. Quelle que soit la qualité du travail des frères Ben Aïm, d'Abou Lagraa ou d'Ambra Senatore, ils sont plus dans l'esprit fluide et séduisant des danses du moment que fondateurs d'une véritable écriture.

À quoi sert le style? À affirmer une œuvre qui bouscule le tout-venant et pousse un art sur des terres inconnues. La danse contemporaine des années 1980 avec ces géants nommés Bagouet, Preljocaj, Forsythe ou Anne Teresa de Keersmaecker s'efforçaient, à la manière de leurs maîtres Martha Graham, Merce Cunningham, Trisha Brown ou encore par exemple Pina Bausch, de construire une

grammaire des corps et de l'espace qui possède une cohérence forte. On aimait ou on détestait, mais l'écriture résistait.

En travaillant avec des danseurs de hip-hop virtuoses pour Suresnes Cités Danse, certains chorégraphes avaient pu ouvrir une voie - Blanca Li, Montalvo-Hervieu, Jann Gallois, Andrew Skeels pour ne citer qu'eux. De leur côté, conviés à travailler avec des chorégraphes contemporains, des danseurs hip-hop comme Mourad Merzouki ou Kader Attou avaient appris à écrire des pièces au long cours. Suresnes Cités Danse saura-t-il trouver un nouveau souffle en quittant l'ADN qui l'avait conduit si haut? ■

Suresnes Cités Danse, au Théâtre Jean Vilar, à Suresnes (92), jusqu'au 9 février.

PRessE HeBDO

QUATRE CARMEN SINON RIEN !

L'indomptable gitane est partout. Avec Abou Lagraa et les danseurs de l'Opéra de Tunis, elle balance entre langueur orientale et énergie des danses urbaines. Pour le Ballet de l'opéra de Rome, elle chevauche un fier destrier au centre de l'arène. Sous les talons de la compagnie Antonio Gades (photo), elle redevient 100 % flamenco. Et aux yeux du chorégraphe Julien Lestel, elle est par excellence l'héroïne post-#MeToo.

Les 25 et 26 janvier au Théâtre Jean-Vilar, à Suresnes (Hauts-de-Seine) ; les 21 et 22 février au Palais des Congrès, à Paris (17^e) ; du 21 au 23 mars à la Salle Pleyel, à Paris (8^e) ; du 9 au 20 avril au Théâtre Libre, à Paris (10^e).

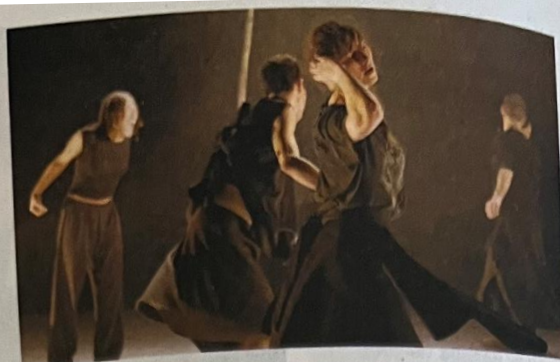


Christian et François Ben Aïm**- Tendre Colère**

Du 10 au 12 jan., 20h30 (ven., sam.), 17h (dim.), Théâtre Jean-Vilar, 16, place Stalingrad, 92 Suresnes, 01 46 97 98 10, (10-30€).

TT La colère est-elle un sentiment compatible avec la tendresse? C'est ce que semblent vouloir prouver

Christian et François Ben Aïm dans leur nouvel opus, pour dix interprètes. À partir de différentes émotions comme la mélancolie et la joie, les deux chorégraphes propulsent les danseurs dans une ronde gestuelle et sensorielle. Pour évoquer l'esprit de meute d'un groupe d'hommes et de femmes, ils font appel à l'instinct animal de chacun. Entre écriture contemporaine et réminiscences de danses traditionnelles, *Tendre Colère* entend rendre hommage à ce qui fonde l'humain et rassemble une communauté.



C. et F. Ben Aïm Du 10 au 12 jan., à Suresnes (92).

Allison Faye – Bernard

Les 11 et 12 jan., 18h (sam.),
15h (dim.), Théâtre Jean-Vilar,
16, place Stalingrad, 92 Suresnes,
01 46 97 98 10. (10-25 €).

TT Elle a baptisé cette pièce
Bernard, tout simplement.

Mais de quel Bernard
s'agit-il ? De l'ermite que
l'on trouve dans l'océan et
qui se love dans sa carapace
pour se protéger du monde.

Fascinée par ce crustacé,
Allison Faye s'est penchée
sur son mode de vie

pour mieux comprendre
*« le danger du corps
qui déborde de sa coquille,
de l'enveloppe qui cède ».*

Entre jiu-jitsu et danse, les
deux interprètes se lancent
dans une sorte de trip
fantasmagorique étrange.

Christophe West et Gaël Grzeskowiak – Juste un moment

Les 11 et 12 jan., 18h (sam.),
15h (dim.), Théâtre Jean-Vilar,
16, place Stalingrad, 92 Suresnes,
01 46 97 98 10. (10-25€).

TT Après une carrière d'interprète de premier plan, sur scène, au cinéma et, récemment, lors des cérémonies d'ouverture des Jeux de Paris avec les chorégraphes Alexander Ekman et Maud Le Pladec, les danseurs Christophe West et Gaël Grzeskowiak se lancent dans la création. À la tête de la compagnie Crysaël, ils ont imaginé leur première pièce, sur le thème du temps, de la vitesse irrésistible de la société, happée par une course dans le vide. Ils appellent à calmer le jeu, à s'abandonner à son rythme intérieur ; bref, à s'apaiser. Dans ce duo, place à la sérénité, donc, mais aussi à l'humour.

Diego Dolciami - Ground

Les 18 et 19 jan., 20h30 (sam.),
15h (dim.), Théâtre de Suresnes
Jean-Vilar, 16, place Stalingrad,
92 Suresnes, 01 46 97 98 10,
theatre-suresnes.fr. (10-30 €).

TT Attention, le titre se lit
«underground» ! Il souligne
l'univers souterrain où va se
réfugier cette pièce inspirée
par les clubs de jazz et les
ballrooms des années 20-30.
Avec quatre interprètes
sur scène, Diego Dolciami,
alias Odd Sweet, fait surgir
une danse épidermique,
urgente et vitale. Passé par
la Juste Debout School (Paris),
il surfe sur différents styles
de danses hip-hop tout
en étant expert en swing
et en voguing. Ici, il entend
défendre le langage non
verbal des corps, porteur
de la sincérité des émotions.

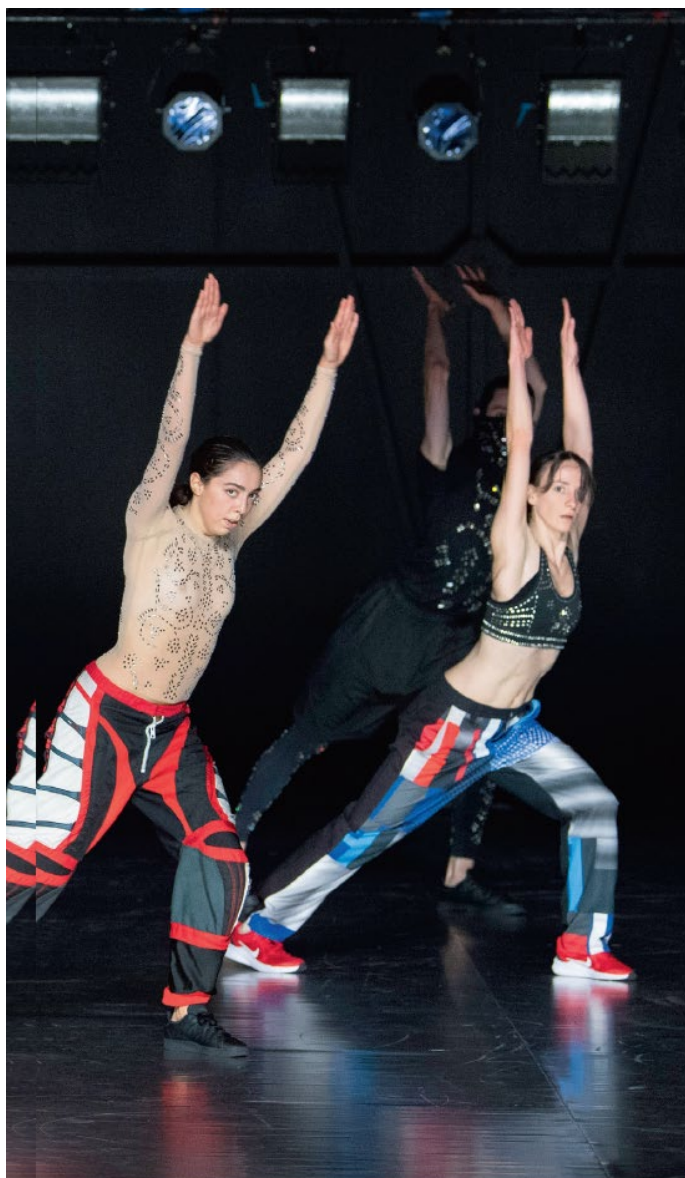
Scènes



Climax permanent



Imaginé pour le Ballet de Lorraine dont Maud Le Pladec a pris la direction, *Static Shot* tient du show survitaminé et de la grand-messe futuriste. Avec une intention en ligne de mire : “créer de l’émotion”.



“bloc” de corps, d’images et de sons, ne comprendre ni début, ni milieu, ni fin. *Static Shot* est une expérience à part entière, s’ouvrant sur un défilé de silhouettes prises dans un entre-deux. Peu à peu, ce paysage se défait sans perdre en force.

La troupe alterne gestes guerriers et poses urbaines dans un vertige de sensations. Il y a du clip XXL dans ce travail millimétré. Et tout autant une relecture du ballet. “Je voulais travailler spécifiquement sur des idées de ‘formations’ chorégraphiques, de ‘méga-crews’, d’unisson et de groupe. Je suis partie du fait que j’allais créer avec tous les danseurs. Je me rapprochais, en un sens, du travail traditionnel de la grande forme chorégraphique pour un ballet. Et je n’avais pas eu l’occasion de faire cela. Les styles de danses, très ouverts, dans *Static Shot*, sont marqués par mon identité artistique. Mais la forme, je la voulais traditionnelle”, s’amuse Maud Le Pladec. *Static Shot* dit encore autre chose à sa manière : dans notre environnement vacillant, l’être-ensemble est porteur d’espoir. L’apport de Chloé Thévenin et de Pete Harden à la bande-son fracassante

Static Shot la plonge – et nous avec – dans une autre dimension. Le résultat tient du show survitaminé et de la grand-messe futuriste. “*Static Shot* est la première pièce que je conçois comme un tableau vivant ou comme une chorégraphie simple dans sa configuration (frontale et en plan large), mais complexe dans ses jeux d’écriture chorégraphique, faits d’accumulations et de répétitions. Créant ainsi un effet de ‘bug’ visuel mais aussi une sensation du temps distordue. J’ai une intention : créer de l’émotion.” *Static Shot* marque un tournant dans le travail de la chorégraphe et les projets qui ont suivi, tels les grands tableaux à plus de 400 personnes pour les cérémonies des JO l’été dernier, se sont inscrits dans cette continuité. En tournée, le Ballet de Lorraine joue la pièce de Maud Le Pladec avec *Malón* d’Ayelen Parolin ou *A Folia* de Marco da Silva Ferreira. Ce dernier dynamite les codes avec une œuvre frondeuse entre transe et danse traditionnelle. Euphorie collective au programme et pied de nez aux nationalismes de tous bords, *A Folia* se révèle être un autre shot de plaisir. **Philippe Noisette**

Titre paradoxal s’il en est, *Static Shot* semble conjuguer la vitesse et l’immobilité dans un même élan. Depuis sa création en 2020, la pièce de Maud Le Pladec est devenue une signature virtuose du Ballet de Lorraine, dont la chorégraphe a pris la direction cette année. L’idée de travailler un plan fixe lui est venue après sa collaboration avec Valérie Donzelli sur le film *Notre dame*.

“Pour cette deuxième création avec les danseurs du Ballet de Lorraine, j’ai imaginé un dispositif chorégraphique empruntant au cinéma certains procédés de montage et d’assemblage. Je travaille la pièce comme un plan fixe ou plan-séquence. Le mouvement et le regard ne s’arrêtent jamais”, résume la créatrice. Qui voit cette pièce, pensée tel un

donne le tempo d’un monde actuel pas si loin de la révolte.

“Pensée comme une symphonie électronique, la musique a été composée comme la danse : sous forme de cellules répétitives que l’on pouvait enlever, déplacer, moduler. J’avais donné un BPM de base (140 BPM), et je ne voulais pas qu’on descende en dessous. J’avais également proposé que la musique repose sur le même concept que la chorégraphie : un climax permanent. À la fin de la pièce, la musique devient de plus en plus saturée et monte en puissance. Cet effet, ajouté à celui de la danse, donne l’impression que l’on décolle ou que les murs du théâtre vont exploser ! J’adore cela, on est pris physiquement par ce qui se passe au plateau et sans même bouger de leur siège, les spectateurs ont la sensation de participer à la danse jusqu’à son apogée !”, reprend Maud Le Pladec.

La chorégraphe est à l’aise dans d’autres registres musicaux, les compositions contemporaines notamment, mais *Static*

Static Shot, conception et chorégraphie Maud Le Pladec, musique Pete Harden et Chloé Thévenin, avec les danseurs et danseuses du CCN-Ballet de Lorraine. Au Cratère, Alès, les 28 et 29 janvier ; au Théâtre de Suresnes Jean-Vilar, les 1^{er} et 2 février ; au Tandem, Douai, les 5 et 6 février ; à La Course, La Rochelle, les 13 et 14 février ; à La Rampe, Échirrolles, le 10 avril ; à La Grande Halle de La Villette (avec Chaillot-Théâtre national de la Danse), Paris, du 5 au 7 mai.

Jérémy Alberge – Agapé

Les 25 et 26 jan., 18h (sam.),
15h (dim.), Théâtre Jean-Vilar,
16, place Stalingrad, 92 Suresnes,
01 46 97 98 10. (10-25€).

TT Repéré comme danseur électro et interprète de premier plan dans les compagnies d'Inbal Pinto, d'Adi Boutrous ou de Blanca Li, Jérémy Alberge a créé sa troupe en 2021. Depuis, il chorégraphie ses propres pièces en mettant en avant « *la prise de risque, l'écoute, le dépassement physique, l'empathie, la fluidité* ». Son nouvel opus, *Agapé* (du grec *agapè*, « amour désintéressé, inconditionnel »), parie sur la rencontre de quatre danseurs réunis autour des valeurs de la fraternité et de la bienveillance. Visant « *l'utopie d'une communauté parfaite* », cette pièce déploie une partition dansée puissante et dynamique, qui repose sur une écriture aussi savante que viscérale.

DANSE | ENTRETIEN

Maud Le Pladec

« À Nancy, le ballet ira danser sur le béton des villes »

Après avoir embrasé les jeux Olympiques, la chorégraphe prend la tête du CCN-Ballet de Lorraine. Bien décidée à continuer de mixer pratiques urbaines et danse classique.

Le monde entier a pu admirer sa *SynchroniCity* dorée, jaillissant le long des quais de la Seine, au rythme des pulsations électro-pop de Victor Le Masne. Chorégraphe emballante et efficace de toutes les cérémonies des jeux Olympiques de Paris 2024, Maud Le Pladec est devenue une sorte d'ambassadrice de la danse française. Bien avant cette aventure démesurée, elle a œuvré pour l'expression puissante des corps dès ses premières créations en compagnie, en 2009, comme à la tête du Centre chorégraphique national d'Orléans, où elle fut nommée en 2017. Là, elle a défendu avec force la parité entre les hommes et les femmes, comme la jeune création. À l'aube de son troisième mandat et en pleins JO, candidater à la direction du CCN-Ballet de Lorraine, installé à Nancy, lui fut irrésistible. Choisie, elle a rejoint son poste début janvier. Maud Le Pladec admire et connaît bien cette troupe pour y avoir créé deux pièces, dont le trépidant *Static Shot*, en 2021, à nouveau en tournée. Femme à la parole vive et aux engagements nets, elle revient sur sa vie passée comme sur ses projets d'avenir. Sans détour.

Comment se remet-on des JO ?

Difficile de trouver les mots pour décrire mes émotions après cette expérience géante, colossale, extraordinaire. Avec Alexander Ekman, à qui j'avais confié la cérémonie d'ouverture des jeux Paralympiques, on a auditionné jusqu'à deux mille danseurs indépendants ! Des membres des Ballets de Biarritz, de Bordeaux, de l'Opéra du »

Par
Emmanuelle
Bouchez

Photo
Félix Ledru
pour Télérama

1976

Naissance
à Saint-Brieuc.

1999

Entre à Exerce,
formation du CCN
de Montpellier,
alors dirigé par
Mathilde Monnier.

2010

Professor,
première création
sur une musique
de Fausto Romitelli.

2017

Arrivée à la tête
du Centre
chorégraphique
national d'Orléans.

2022

Nommée directrice
de la danse
des cérémonies
de Paris 2024.

Janvier 2025

Début de mandat
au CCN-Ballet
de Lorraine.



» Rhin ou de Lorraine, et une centaine de danseurs des Conservatoires de Paris ou de Lyon ont également participé à *SynchroniCity* – qui sera d'ailleurs repris à l'automne 2025 à Nancy. Toute la planète danse française s'est ainsi trouvée rassemblée et fière d'offrir au monde l'image d'une nation inclusive, dans un moment, justement, où, au sortir des Européennes, on découvrait une situation politique fragile face à la montée de l'extrême droite. En accordant autant de place à la danse, Thomas Jolly a relancé l'intérêt du public pour notre art.

Cette expérience va-t-elle influencer votre direction du Ballet de Lorraine ?

On acquiert davantage d'imagination créative quand on ne reste pas enfermée dans les théâtres ! Dès mon arrivée à Orléans, j'avais fait « danser » la ville, en embarquant tous les spectacles conçus pour la salle dans une « bulle-environnement » de plastique transparent déployée au cœur de l'architecture urbaine ou des paysages ruraux. N'importe quel spectateur pouvait tout voir gratuitement. Une autre de mes créations, *Static Shot*, a été présentée sous la canopée des Halles, à Paris, lors de la Nuit blanche 2022. À Nancy et dans sa région, le ballet ira danser sur le béton des villes : le meilleur moyen de partager la danse avec le plus grand nombre.

Quel est le rôle d'un ballet aujourd'hui ?

Créer et faire vivre un répertoire. Les fondements d'une troupe permanente n'ont pas changé. Être engagé sur la durée – ce qui est de plus en plus rare dans un milieu chorégraphique précarisé – a des effets remarquables, comme l'adaptabilité. Virtuose, le Ballet de Lorraine, entraîné quotidiennement au classique, assume de grands écarts esthétiques. Entre la danse complexe de l'Américain Merce Cunningham (1919-2009), qui demande une telle écoute des autres, ou celle du Portugais Marco Ferreira da Silva, 39 ans, qui, dans sa dernière création *a Folia*, bouleverse tous les codes, il y a une marge énorme. Le Ballet de Lorraine sait se mettre au service d'un chorégraphe, en comprendre la recherche, tout en étant capable d'un jeu sensible. Peu de ballets en France peuvent le faire.

Des envies de réforme ?

Consacrer un des trois programmes annuels à une compagnie invitée – par exemple, cette saison, le Nederlands Dans Theater 2. Viendront ensuite le Ballet de l'Opéra de Lyon, et bien d'autres grandes compagnies étrangères que le public lorrain n'a jamais vues. Une révolution ! Même si rien n'est encore conclu, de grandes signatures internationales habituées à composer pour le ballet, comme l'Israélienne Sharon Eyal, la Néerlandaise Imre van Opstal ou

Alexander Ekman, viendront nourrir cette troupe solide et redorer son image. Avec Bruno Bouché, qui dirige le Ballet du Rhin, à Mulhouse, nous avons décidé de créer une pièce commune à nos deux compagnies, avec une très grosse distribution. L'idée est de se rassembler.

Parce que les temps sont durs d'un point de vue budgétaire ?

Il va falloir que l'on soit solidaire, même si essayer de faire mieux avec moins n'est pas normal. Une coupe de 9% est déjà annoncée par la Région Grand-Est pour 2025. La Ville de Nancy, notre seule autre tutelle locale en plus du soutien de l'État, semble vraiment vouloir nous accompagner puisqu'elle projette un nouveau lieu pour le ballet, dans l'ancienne faculté de pharmacie.

Quel plaisir prenez-vous à chorégrapier pour le ballet ?

Les compagnies indépendantes n'ont plus les moyens d'accueillir un grand nombre de danseurs. Or j'ai toujours aimé ça, composer pour les ensembles. Alors, avec vingt-six interprètes à ma disposition, je vais m'éclater ! J'écris tout, calcule tout. Mes partitions sont de vraies horlogeries. Complice de cette troupe, je vais explorer tous les styles.

Comment ça ?

En France, on cloisonne tout. Chorégraphe contemporaine, j'aime aussi les danses urbaines, comme le krump, ou celles issues du clubbing – du waacking de Josépha Madoki à l'électro de la compagnie Mazelfreten. Favoriser leur rencontre avec un ballet d'opéra est mon plus vif désir. La danse n'y sera que plus vivante, et la curiosité du public encore davantage émoustillée.

Le Ballet de Lorraine peut-il rendre la saveur du waacking inventé dans les clubs queers de Los Angeles ?

Le waacking est entre autres inspiré du nunchaku, une spécialité des arts martiaux japonais. Tout comme la danse baroque a imité, au XVII^e siècle, les mouvements du poignet lors des attaques au fleuret. Il y a souvent une explication très concrète derrière les pas de danse, et faire le lien entre création et tradition, entre danse du futur et folklore, me passionne. Quand Thomas Jolly met en scène *Roméo et Juliette* à l'Opéra de Paris, en 2023, et invite Josépha Madoki à chorégrapier le bal chez les Capulet, le waacking perd sa dimension disco et funk pour se fondre dans la musique de Gounod. Cette séquence s'enrichit d'un effet 3D impressionnant, comme si cette talentueuse chorégraphe avait inventé un art nouveau.

Quelle est votre première source d'inspiration ?

La musique ! En direct sur scène, si possible. Autodidacte dès l'âge de 14 ans, j'ai développé un appétit musical très éclectique. De la pop de Michael Jackson à la musique plus savante de Brian Eno, que j'étais la seule à écouter dans mon entourage. Cette curiosité pour la musique pointue perdue avec des emballements très forts, comme pour le minimaliste italien Fausto Romitelli (1963-2004), découvert par hasard, à la galerie Agnès b, grâce au guitariste Tom Pauwels, qui y donnait un concert. Avec lui et son ensemble Ictus, j'ai chorégraphié deux fois, dès mes débuts,

« Il va falloir que l'on soit solidaire, même si essayer de faire mieux avec moins n'est pas normal. »

« Voir la danse infuser les nouveaux médias est le signe qu'elle est partout ! Et qu'elle joue un rôle dans la société, peut-être même un rôle politique. »

sur du Romitelli – *Professor* et *Poetry*, en 2010 et 2011. Avec une intuition peu à la mode à l'époque : faire « voir » la musique. Les danseurs traduisent avec leurs corps la subtilité musicale, qui va du rythme au phrasé, en passant par la tonalité ou l'orchestration.

Vous allez aussi chercher du côté des réseaux sociaux, comme certains jeunes chorégraphes...

Pour *Static Shot* seulement, car c'est un montage de séquences glanées sur le Net, empruntées au cinéma, aux clips ou aux comédies musicales. La danse véhiculée par le numérique est un monde parallèle à l'origine de beaucoup de débats. Le risque pour certains serait qu'elle encourage une danse facile empêchant la recherche. Ma position n'est pas celle-là. Voir la danse infuser les nouveaux médias – des espaces publics eux aussi – est le signe qu'elle est partout ! Et qu'elle joue un rôle dans la société. Un rôle important, peut-être même politique, puisque le langage du corps peut faire passer des messages. La compagnie (La) Horde, à la tête du Ballet de Marseille, a basé toute sa recherche là-dessus. Ce n'est pas le sens de mon travail, même si le Net reste pour moi un univers à observer. Grâce à lui, j'ai découvert Adeline Kerry Cruz, jeune Montréalaise prodige du krump, quand elle avait 8 ans, en 2022. Dans *Silent Legacy*, créé dans la foulée au Festival d'Avignon, elle partageait la scène avec une adulte, Audrey Merilus.

Quelle a été votre première rencontre avec la danse ?

J'ai grandi à Saint-Brieuc, dans un milieu populaire. S'il y avait eu Internet à ce moment-là, j'aurais gagné du temps ! Tout m'aurait alors été accessible. Chez nous, la division des loisirs était très genrée. Mon père, livreur de fioul, était fan de compétitions de moto-cross, où il emmenait mon frère. Ma mère, couturière reconvertie comme vendeuse de vêtements, était passionnée de danse. À 6 ans, j'ai commencé mes premiers cours de modern jazz. Jusqu'à la fin du lycée, j'y suis allée à fond : dix-sept heures par semaine ! À 17 ans, bac économie en poche, j'ai filé à Nantes obtenir mon diplôme d'État de professeure de danse. Mais la scène m'attirait... Un jour, à Montpellier, j'ai poussé, par hasard, la porte du centre chorégraphique national, dirigé par Mathilde Monnier. La pièce qu'elle interprétait elle-même, avec Louis Sclavis au clavecin, je m'en souviens encore et pourrais presque la danser. C'est donc très tard, à 21 ans, que j'ai découvert la danse contemporaine de Merce Cun-

ningham, Pina Bausch ou Catherine Diverres, grâce à la formation que Mathilde avait créée. Comme élève, on était aussi encouragés à créer nos propres pièces.

Votre carrière de chorégraphe ne vous a jamais empêchée d'être interprète chez les autres...

Très sage dans ces cas-là, je m'adapte avec plaisir, comme pendant les quinze années où j'ai dansé pour Boris Charmatz, qui sollicite beaucoup les danseurs sans trop parler lui-même. J'adorais interpréter ses intentions. J'ai tout arrêté il y a quatre ans, et ne crois pas redanser un jour. En tout cas, pas dans mes propres pièces – je l'ai fait dans *Moto-Cross*, solo autobiographique, en détestant ça. Chorégraphe très exigeante, je préfère engager des danseuses bien meilleures que moi.

Jeanne Friot, l'artiste associée au Ballet de Lorraine, n'est pas chorégraphe mais styliste.

Cela semble étrange a priori, mais au Ballet de Lorraine, où la troupe s'entraîne et travaille tous les jours, on n'a pas assez d'espace pour accueillir au long cours un chorégraphe. Inviter Jeanne Friot a du sens car nous avons un atelier de costumes très compétent. Dotée d'une vraie sensibilité à la performance – elle a créé le costume de la cavalière de la cérémonie d'ouverture des JO –, elle sera la directrice artistique du Ballet, qui participera à ses défilés, non genrés et « upcyclés » (« surcyclés »). Elle contribuera aux courtes capsules vidéo, comme autant de créations originales « danse-image » destinées à notre site ou à nos réseaux sociaux.

Si le Ballet de Lorraine est bourré de talents, il n'est pas très inclusif.

C'est une situation dont j'hérite, et l'ouverture à plus de diversité ethnique et culturelle se fera au fur et à mesure du départ de ces interprètes admirables. Quant à l'égalité hommes-femmes dans la programmation, j'en suis une militante depuis la première heure au sein de l'Association des centres chorégraphiques nationaux. Actuellement, il y a un tel déséquilibre dans le secteur que j'aurais tendance à appliquer le principe du « *women first* » ! La saison 2025-2026 proposera donc des pièces de Twyla Tharp – la première à associer techniques de danse modernes et classiques –, de Josépha Madoki et de moi-même, dans une même soirée Vivaldi-Bach où seront conviés le violoniste Théotime de Swarte et l'ensemble de musique baroque Les Arts Florissants. Une thématique « danse électro » s'articulera autour de *Rave*, pièce phare signée au début des années 2000 par la New-Yorkaise Karole Armitage.

Qu'est-ce que la danse représente dans votre vie ?

Elle est comme une compagne, une amie émancipatrice ●

À VOIR

Silent Legacy,

29 janvier,
Carreau du Temple,
Paris 3^e.

Static Shot,

29 janvier,
Le Cratère, Alès;
1^{er} et 2 février,
Suresnes
Cité Danse;
13 et 14 février,
La Coursive,
La Rochelle;
5 et 6 février,
Tandem, Douai;
10 avril, La Rampe,
Échirolles;
5 au 7 mai,
La Villette, Paris 19^e;
5 juin, L'Arsenal,
Metz.

Tendre Colère

Danse

Christian et François Ben Aïm

Fâchés, les frères Ben Aïm? Plutôt énergiques et facétieux, dans cette pièce pour une dizaine d'interprètes.

TTT

Ils ont transmis de la joie à toute la salle lors de l'inauguration du festival Suresnes Cités Danse, mi-janvier. Les frères Christian et François Ben Aïm, danseurs et chorégraphes alliés depuis l'aube des années 2000, y ont proposé leur dernière création, *Tendre Colère*, comme un nouvel élan. Car ils osent enfin le groupe et la danse d'en-

semble, leur dizaine d'interprètes envahissant la scène de franche et énergique façon. Et l'humour – qualité tout de même rare dans la danse contemporaine – n'y manque pas.

Pour preuve, ces premières approches dans un couple aux personnalités facétieuses, quoique opposées. Il est trapu, ancré et balaye le sol nonchalamment, alors que son autre main est revêtu d'un gant articulés, démesuré, comme un fragment d'armure. Avec un air de chevalier distrait (Don Quichotte?), il l'aborde. Elle lui fait

face, ou plutôt l'entoure, s'y colle. Son corps-liane glisse à terre avec une souplesse laxa, désarmante. Elle cherche un appui, il la fuit. Ils sont à contretemps. Ces deux-là, Emilio Urbina et Chiara Corbetta – subtils danseurs, comme toute la bande d'ailleurs –, se retrouveront ensuite, souvent.

Sur la scène dégagée où une silhouette d'arbre mort grimpe vers le ciel, les tableaux s'enchaînent. En ligne d'abord, l'ensemble des danseurs s'épaulent pour entonner un air de folklore. Puis ils se dispersent. Une nappe musicale tissée de tambours sourds et d'envolées de cordes – belle composition signée Patrick De Oliveira – déclenche d'irrépressibles mouvements. Tous azimuts. Comme pour tester des combinaisons et des rencontres, du solo au duo, du trio au quatuor, ou à la cohorte la plus fusionnelle et rageuse possible. Même à l'arrêt sur les marges, ces humains en quête de l'autre semblent prêts à s'élaner pour des embrassades-empoignades frontales et emportées. Notre œil doit être aux aguets, car ces corps enveloppés de bleu et de noir réservent aussi des surprises discrètes, des beautés fugaces. Parfois contenues dans un simple geste d'abandon. La colère laisse alors la place à la tendresse... ▶ *Emmanuelle Bouchez*
| th05 | Le 2 février, L'Envolée du Val Briard, Les Chapelles-Bourbon; le 7 février, Château Rouge, Annemasse; le 25 avril, La Faiencerie, Creil; le 29 avril, L'Orange Bleue, Eaubonne.

Du solo au duo, du trio au quatuor, d'irrépressibles mouvements.



Presse
MENSUELLE

focus

Suresnes Cités Danse, 33^e édition : une ode au danser ensemble

Est-il plus joyeuse façon de recréer du lien, du collectif ? Grands ensembles sur scène, plateaux partagés par plusieurs chorégraphes, bals, battle, dimanches en famille, artistes émergents ou confirmés, fidèles ou nouveaux venus, cette 33^e édition de Suresnes Cités Danse nous invite à nous rassembler pour déclarer notre amour à la danse, pour l'expérimenter, dans un délicieux métissage des styles.

Entretien / Carolyn Ocelli

Du métissage naît la créativité

Directrice du Théâtre de Suresnes Jean Vilar, Carolyn Ocelli prône le métissage artistique et entretient les fidélités de Suresnes Cités Danse, en accompagnant les artistes au long cours.

Vous parlez pour la 33^e édition de Suresnes Cité Danse d'un élan de tendresse. L'avez-vous conçue comme une parenthèse réparatrice, rassembleuse ?

Carolyn Ocelli : Nous sommes dans une période difficile, violente, dans une société individualiste où nous perdons le sens de l'être ensemble. Les théâtres font partie des derniers endroits de collectif pacifié. Si nos espaces de culture sont intrinsèquement des lieux de réparation, je me suis demandé comment l'amplifier par les propositions artistiques que l'on y donne. Une de mes réponses est de programmer de grands ensembles qui véhiculent le sens du collectif. Ainsi nous ouvrons avec les dix danseurs de *Tendre Colère* et accueillons le Ballet de l'Opéra de Tunis et le Ballet de Lorraine.

Vous proposez, à côté de ces grands ensembles, des pièces plus intimistes dans un grand métissage des formes et des disciplines.

C. O. : Ce festival est né de la volonté d'Olivier Meyer de légitimer la danse hip-hop. Mais très vite, il l'a confrontée à l'écriture contemporaine. Dès sa deuxième édition, Suresnes Cités Danse a été un festival de danse hybride, c'est son ADN et ce qui garantit sa longévité. Selon

moi, c'est du métissage que naît la créativité. Ce festival flirte parfois avec d'autres disciplines comme le théâtre ou le cirque, s'autorise des formes dénuées de frontières. Là aussi je réponds à une angoisse actuelle, celle d'un monde qui se replie, qui se referme dans des communautés. Aller dans des endroits de mélange entre différents langages est une façon de lutter contre l'étroitesse.

Les deux dimanches consacrés aux familles sont-ils aussi un moyen de rassembler ?

C. O. : Je trouve très important de nous adresser aux enfants qui sont nos publics de demain, de leur proposer des alternatives à ce qu'ils vivent à travers les écrans. Le spectacle vivant est un bon endroit pour le faire. C'est également un bon endroit pour faire cohabiter les familles, créer des moments de partage entre grands-parents, parents, enfants. De la même façon, il est important pour moi de proposer des moments participatifs. C'est pour cette raison qu'il y a deux bals dans ce festival, un bal swing et un bal parents enfants, et qu'il y a un battle. C'est une manière d'être ensemble en abolissant le jugement, de montrer que l'on peut tous se mettre en mouvement quel que soit notre âge, notre corps.



Carolyn Ocelli

© Amaury Kehon

« Suresnes Cités Danse est un festival de danse hybride. »

Une autre caractéristique de cette édition comme de ce festival est votre fidélité, la façon dont vous accompagnez les artistes sur le long terme.

C. O. : C'est essentiel pour moi. Ce festival a été créé par Olivier Meyer et je suis admirative et reconnaissante de ce qu'il a fait. Montrer aux artistes que cette maison est toujours la leur même si la direction a changé est une magnifique responsabilité. Je trouve également très beau de les accompagner dans le temps, dans leurs changements de carrière, lorsqu'ils passent d'interprète à chorégraphe, de chorégraphe à pédagogue, parfois quand ils font plusieurs choses simultanément. Nous avons cette édition le cas de Sarah Adjou qui vient comme interprète avec *Aesthetica* et la compagnie Tango Unione et qui crée aussi son solo *Revue* pour lequel nous l'accompagnons.

Entretien réalisé par Delphine Baffour

Tendre Colère

CHOR. CHRISTIAN ET FRANÇOIS BEN AÏM

Christian et François Ben Aïm créent en ouverture du festival le très prometteur *Tendre Colère*.

Artistes associés au Théâtre Jean Vilar, Christian et François Ben Aïm nous avaient régales de leurs délicieuses *FACÉTIES* lors d'un précédent Suresnes Cités Danse. Dans la continuité de ces dernières, ils poursuivent leur recherche sur l'intranquillité, le corps non maîtrisé et présentent leur toute nouvelle création, *Tendre Colère*, en ouverture du festival.

La puissance d'un élan partagé

S'intéressant cette fois à ces moments où nous nous sentons hors de nous-mêmes, qu'il s'agisse d'instant d'abandon extatique ou d'emportement rageur, les chorégraphes reprennent leur ton de dérision souriante et proposent un élan collectif, une énergie vitale en réponse à la folie du monde. Qu'advient-il lorsque l'individu dilue sa volonté dans l'élan d'un groupe ? C'est ce



Tendre Colère de Christian et François Ben Aïm.

© Patrick Berger

que dix danseurs et danseuses expérimentent, osant le pari d'une intelligence de la non-maîtrise, expérimentant la puissance d'un élan partagé. Ils nous présentent des corps déstructurés, affaissés, désarticulés certes, mais des corps à la physicalité tranchante, instinctive, qui fusionnent dans une pulsation commune.

Delphine Baffour

Salle Jean Vilar les 10 et 11 janvier à 20h30, le 12 à 17h.

Théâtre de Suresnes Jean Vilar, 16 place Stalingrad, 92150 Suresnes.
Suresnes Cités Danse Du 10 janvier au 9 février 2025.
Tél. 01 46 97 98 10. suresnes-cites-danse.com

Carmen

CHOR. ABOU LAGRAA

Abou Lagraa réinvente *Carmen* pour treize interprètes du Ballet de l'Opéra de Tunis.

Six Carmen, sept Don José. Le mot d'ordre ? La liberté. « *La chose enivrante* » qui revient sans cesse dans l'opéra de Georges Bizet, et qui fait dire à l'héroïne : « *ce que je veux, c'est être libre et faire ce qui me plaît* ». La chorégraphie reflète cette ambition, et l'indépendance de Carmen devient une aspiration collective. Bien sûr, en Tunisie où elle a été créée, cette *Carmen* porte un message fort, tant du point de vue de l'émancipation des femmes, car ici elles affirment leur désir, que de celui d'une libre circulation généralisée. La gestuelle d'Abou Lagraa prend parfaitement en charge, avec ses mouvements élastiques et ses qualités explosives, cette double impulsion à la fois sensuelle et dynamique.

Liberté et poésie

Mais nous sommes en 2024. Et aujourd'hui, le chorégraphe ne peut concevoir de porter un féminicide assumé sur un plateau, pas plus que cautionner voire célébrer une pratique barbare comme la corrida. Il a donc revu le livret et trouvé des substituts pour déplacer



Carmen d'Abou Lagraa.

© David Bonnet

la dramaturgie dans notre monde actuel. Et, sans surprise, Abou Lagraa a choisi la finesse et la poésie pour contrer la violence. Avec une certaine sensualité, très présente tout au long de l'œuvre de Bizet, il a su éviter le piège de l'exotisme, pour en faire une arme et prouver que « *nous sommes tous des Carmen !* »

Agnès Izrine

Salle Jean Vilar le 25 janvier à 20h30, le 26 à 17h.

CHOR. ALLISON FAYE / CHRISTOPHE WEST
ET GAËL GRZESKOWIAK

Bernard + Juste un moment

Deux duos poétiques et drôles pour un plateau partagé, signés Allison Faye, Christophe West et Gaël Grzeskowiak.



Juste un moment de Christophe West et Gaël Grzeskowiak.

© Charles Boudasarra

Allison Faye associe danse et jiu-jitsu, un art martial brésilien. À la suite d'une bourse de recherche pour son projet, *Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité*, elle crée *Bernard*. Ce Bernard-là ressemble fort au crustacé qui se cache dans la carapace des autres. À la fois timide mais fascinant, le bernard-hermite donne à la chorégraphe l'occasion d'explorer la manière dont on habite son corps. Lauréats du Concours Sobanova Dance Awards 2024, Christophe West et Gaël Grzeskowiak nous proposent un moment de détente et de rêverie. Cherchant le point d'équilibre entre ennui et hyperactivité, ils se lancent dans une danse tonique et jubilatoire pour célébrer l'amitié.

A.I.

Salle Aéroplane le 11 janvier à 18h, le 12 à 15h.

_GROUND

Spécialiste en danses house et swing, Diego « Odd Sweet » Dolciamì créé la possibilité d'un autre monde issu des undergrounds.

De quoi parle-t-on avec les danses swing ?
Diego Dolciamì : Souvent, on utilise le terme swing par facilité, mais dans la communauté on appelle ces danses les danses jazz authentiques, car elles renvoient aux premières formes de la danse jazz. Ce sont des danses revendicatives qui ont été créées dans un contexte d'oppression par la communauté afro-américaine à partir des années 1920, particulièrement à Harlem. On les retrouve petit à petit dans les premières formes de danse hip

hop, dans le locking avec la musique funk, un peu plus tard avec le break, et ensuite dans la house.

Vous emmenez votre création, au-delà de la forme et du style, vers la question de la culture, qui est celle des danses de clubs...

D. D. : Le jazz est né dans les *ballrooms*, les premières formes de boîtes de nuit. Cette envie de sortir, de s'exprimer, de se connecter avec des gens à travers des danses sociales,



© Emmanuelle Stäuble

est née à ce moment-là dans le jazz, et on la retrouve aujourd'hui dans la house. Dans la pièce, je mets en opposition ces lieux souterrains avec ce qu'on appelle l'overground, c'est-à-dire le quotidien, la routine... Ces deux univers contrastés se contaminent l'un l'autre. Le voyage nous amène à nous retrouver finalement un peu coincés entre les deux, avec un bas du corps underground et haut du corps overground. On travaille beaucoup avec cette dissociation, cette isolation des deux parties

« Dans cette pièce, je mets en opposition les lieux souterrains avec ce qu'on appelle l'overground, c'est-à-dire le quotidien, la routine. »

du corps, et on se rend compte qu'on crée un troisième monde, un monde utopique, peut-être un monde meilleur.

Entretien réalisé par Nathalie Yokel

Salle Jean Vilar, le 18 janvier à 20h30, le 19 à 15h. *Bal swing* le 19 janvier à 17h, salle des fêtes.

MISE EN SCÈNE OLIVIER LETELLIER / CHOR. VALENTINE NAGATA-RAMOS

Mon petit cœur imbécile

Olivier Letellier et Valentine Nagata-Ramos s'emparent du bouleversant *Mon petit cœur imbécile*.



© C. Reynaud de Lage

Mon petit cœur imbécile d'Olivier Letellier et Valentine Nagata-Ramos

Le petit cœur imbécile d'Akil bat très mal, il ralentit, s'affole. Oui mais voilà, il faudrait à ses parents plus de 38 ans de labeur pour lui offrir l'opération qui le guérirait. À moins que ? À moins que sa mère Maswala, qui court très vite, remporte ce marathon qui lui permettrait d'emporter 1,5 millions de kels. Olivier Letellier s'associe à la B.girl Valentine Nagata-Ramos pour conter cette histoire bouleversante imaginée par Xavier-Laurent Petit et adaptée pour la scène par Catherine Verlaquet. Un récit d'amour, d'espoir et de dépassement de soi mis en mots et en mouvements au plus près du public.

D.B.

Collège Henri Sellier le 18 janvier à 18h.
À partir de 8 ans.

CHOR. MAUD LE PLADEC / AYELEN PAROLIN

Malón + Static Shot

Ayelen Parolin et Maud Le Pladec signent deux pièces exceptionnelles, plastiquement comme physiquement.



Malón d'Ayelen Parolin.

Malón d'Ayelen Parolin et *Static Shot* de Maud Le Pladec semblent former un diptyque, tant les deux pièces se répondent par leur énergie et surtout leur inventivité pour chorégrapier la foule, en l'occurrence les 24 danseurs du Ballet de Lorraine. *Malón* signifie masse indisciplinée. Mais les interprètes n'ont que l'apparence du désordre. Car *Malón* est un chef-d'œuvre de construction complexe servie par les costumes époustouffants d'Alexandra Sebbag, Ceux de Christelle Kocher pour *Static Shot* rivalisent de folie et d'imagination. Ici aussi ce qui paraît un fruit du hasard un peu bizarre, se révèle être le résultat d'une stratégie flamboyante où tout concourt au triomphe final.

A.I.

Salle Jean Vilar le 1^{er} février à 20h30, le 2 à 15h.

CHOR. PATRICE MEISSIREL

Tango fusion

Dans *Aesthetica*, les corps chorégraphiés par Patrice Meissirel deviennent le théâtre de nos interactions virtuelles.



Aesthetica de Patrice Meissirel.

La compagnie Tango Unione est née en 2012 de la rencontre autour du tango argentin d'Irene Moraglio, danseuse, professeure de yoga et ancienne gymnaste, et de Patrice Meissirel, artiste éclectique venant du théâtre de rue, danseur et chorégraphe. Sacrés Champions de France de tango en 2016, ils nourrissent leur tango d'autres disciplines, ou mêlent la danse au chant, comme dans leur nouveau spectacle, *Aesthetica*. Avec sept danseurs issus de toutes ces techniques virtuoses, le spectacle, tout en privilégiant les aspects ludiques, pop et énergiques, interroge l'impact des réseaux sociaux sur notre psyché.

A.I.

Salle Jean Vilar, le 7 février à 20h30.

CHOR. SYLVÈRE LAMOTTE

La Fabuleuse histoire de Basarkus

Ils s'appellent Basil et Markus, de leurs jeux naît une danse acrobatique joyeuse, chorégraphiée par Sylvère Lamotte.



La Fabuleuse histoire de Basarkus de Sylvère Lamotte

D'un travail avec les apprentis-acrobates de l'Académie Fratellini, le chorégraphe Sylvère Lamotte a fait éclore une véritable et « fabuleuse » histoire de deux corps, dont le succès ne s'arrête plus depuis sa création en 2022. On y voit une folle jeunesse, avide de rencontres et d'échappées belles. Habilement amenés dans le contact par le chorégraphe, les deux acrobates s'appuient sur leurs spécialités – le break et le jonglage – pour inventer un nouvel espace d'affirmation de soi et d'acceptation de l'Autre. S'ensuit une danse très virtuose qui met en exergue les valeurs de l'écoute et de l'amitié, à partager un « Dimanche en famille ».

N.Y.

Salle Aéroplane le 19 janvier à 10h30.

Battle SCD#3

Qui pour succéder à Kees et Iman en 2023, et Youri Darko Sarah Doums en 2024 ? Le battle all-styles attend ses prochains lauréats...



Battle SCD

Troisième édition d'un concours qui prend désormais ses aises à la salle des fêtes de Suresnes. Ce battle all-styles réunit non seulement les générations et les niveaux, mais également les danses urbaines au sens large du terme. Bienvenue au break, au waacking, au locking, à la house, au krump, au voguing... pour une célébration des corps dansants et du dépassement de soi ! Organisé en partenariat avec la compagnie Flies de Guy et Domiziana Assou, le Battle SCD#3 implique un jury mais aussi le vote du public dans le choix des lauréats.

N.Y.

Salle des fêtes le 8 février à 16h.

CHOR. JÉRÉMY ALBERGE

Agapé

Jérémy Alberge met en danse l'amour inconditionnel.



Agapé de Jérémy Alberge.

Distinct d'éros et de storgè, l'amour familial, agapé, désigne un amour inconditionnel, dévoué. Recherchant cet état d'attention à l'autre dans un geste désintéressé, Jérémy Alberge crée une communauté de cinq interprètes dans laquelle chacun ou chacune tour à tour soutient, accueille, s'échappe pour mieux revenir. Passé par l'électro avant de rejoindre le Ballet Junior de Genève puis de fonder sa compagnie Lamalo, le chorégraphe, primé notamment au concours Sabanova, met sa danse ample, souple et athlétique au service d'une utopie : celle d'une communauté, comme rempart à l'adversité du monde.

D.B.

Salle Aéroplane, le 25 janvier à 18h, le 26 à 15h.

CHOR. SARAH ADJOU / JADE LADA

REVUE + Potomitan

Avec REVUE de Sarah Adjou et Potomitan de Jade Lada, le plateau partagé métisse les danses et interroge les identités.



Potomitan de Jade Lada.

Avec son nouveau solo REVUE, Sarah Adjou mêle contemporain et cabaret et livre une ode à la liberté d'être soi, de faire le show, de lâcher prise. Construisant et déconstruisant des silhouettes, elle explore la sensualité, la délicatesse, mais aussi l'excès et le grotesque. Jade Lada met sa danse hybride oscillant entre hip-hop et contemporain, explosivité et quiétude, au service de Potomitan, un hommage à sa grand-mère guadeloupéenne. Potomitan est une expression antillaise qui désigne le pilier de la famille. Trois danseuses s'élèvent et nous interrogent : « À quel point un corps peut-il porter son poids et celui des autres avant de s'effondrer ? »

D.B.

Salle Aéroplane, le 1^{er} février à 18h, le 2 à 17h.

CONCEPTION AMBRA SENATORE ET MARC LACOURT

Giro di pista

Rien de mieux qu'un bal pour clore cette 33^e édition de Suresnes Cités Danse, sous la malice d'Ambra Senatore et de Marc Lacourt !



Giro di pista d'Ambra Senatore et Marc Lacourt.

Se mettre en mouvement fait bel et bien partie de l'ADN du festival, et l'occasion d'y mêler tous les corps dès six ans correspond magnifiquement à l'esprit de ce « tour de piste », conçu par Ambra Senatore et Marc Lacourt. On connaît l'attention de l'une pour le geste quotidien, le petit « je-ne-sais-quoi » qui devient facilement une danse, et l'on se régale des spectacles de l'autre, entièrement tournés vers le jeune public. Leur collaboration donne lieu à un moment unique : trois danseuses à l'énergie contagieuse fabriquent en direct un moment de danse enjoué et participatif.

N.Y.

Salle Aéroplane le 9 février à 16h.

Suresnes Cités Danse

THÉÂTRE DE SURESNES JEAN VILAR / FESTIVAL

En un mois et seize propositions, le festival prend le temps de déployer une danse bien ancrée dans le hip hop mais à l'affût de tous les dialogues. Pour une programmation ouverte, généreuse, qui n'oublie jamais de mettre son public en joie et en danse.

Quoi de commun entre la Carmen d'Abou Lagraa, les danses jazz de Diego Dolciami, le cabaret de Sarah Adjou, le tango de Patrice Meissirel et le catwalk de Maud Le Pladec ? Tous ces artistes pensent leur art au-delà du style, au-delà des attendus, empruntant à des pratiques culturelles venues de tous les horizons de quoi nourrir un dialogue. Les formats que l'on rencontre à Suresnes Cités Danse donnent également une vision intéressante de ce qui constitue le paysage chorégraphique d'aujourd'hui : on passe allègrement



Mon petit cœur imbécile, une collaboration entre Olivier Letellier et Valentine Nagata Ramos.

© VALÉNTINE NAGATA RAMOS

trio ancré dans les racines antillaises de la chorégraphe Jade Lada.

Une place au public jeune et aux parents

Christophe West et Gaël Grzeskowiak ouvrent Les Dimanches en Famille à travers un duo qui permet, *Juste un moment*, de faire une pause, de s'autoriser le lâcher-prise, et d'en faire un

du mode ballet – Ballet de l'Opéra de Tunis, Ballet de Lorraine, ballet contemporain animal et tendre de Christian et François Ben Aïm – à la mise en danse de soi (bal swing, bal orchestré par Ambra Senatore et Marc Lacourt, ou véritable battle de hip hop), tout en préservant des moments d'intimité chorégraphique bienvenus. On pense notamment à Allison Faye, lauréate du Détours Festival à Bruxelles, qui associe danse et art martial brésilien dans *Bernard, je suis un mensonge qui dit toujours la vérité*, ou à Potomitan, un terrain de jeu drolatique, passant du temps mort au tourbillon de la vie. Rendez-vous la veille pour l'atelier parents-enfants entre danse hip hop et danse contemporaine, animé par les deux chorégraphes ! C'est Sylvère Lamotte qui prend ensuite le relais des matinées dominicales avec une *Fabuleuse Histoire de Basarkus hyper* entraînante, fusion idéale entre le cirque, le hip hop, et la virtuosité contemporaine qu'on lui connaît. À voir en famille également, la dernière création d'Olivier Letellier, directeur des Tréteaux de France, passionné par les textes de littérature jeunesse qu'il met en scène dans des croisements où l'imaginaire touche aussi bien petits et grands. Pour *Mon petit cœur imbécile*, adapté du roman de Xavier-Laurent Petit, il fait appel à la chorégraphe hip hop Valentine Nagata Ramos, dans un duo porteur des valeurs d'entraide, de combativité et d'engagement.

Nathalie Yokel

Théâtre de Suresnes Jean Vilar, 16 place Stalingrad, 92150 Suresnes. Du 10 janvier au 9 février. Tél. : 01 46 97 98 10.

SCÈNE RÉVÉLATIONS

Trois révélations danse

PAR THOMAS HAHN

Christophe West x Gaël Grzeskowiak = Crysaël

Deux garçons : copains ou couple ? Harmonie, détente, jalousie, énervements, douceur, fureur, lourdeur et autres humeurs appartiennent aux deux. Christophe West et Gaël Grzeskowiak y vont à fond. Avec leur duo *Juste un moment*, leur humour et leur approche jouissive d'une écriture minutieuse, ils ont remporté les Sobanova Dance Awards 2024. Ensemble, ils portent la compagnie Crysaël et s'amuse, dans *Juste un moment*, de la masculinité. Pour éclairer les schémas d'accueil et de rejet, de tension et d'harmonie à travers la relation entre deux hommes. Certes, Christophe et Gaël ne sont pas les plus jeunes, mais c'est justement ce qui leur offre la possibilité d'une délicieuse distanciation, pleine d'autodérision par rapport à leur langage de danse-théâtre qui se nourrit de hip-hop, de théâtre gestuel, de tango, danse jazz et contemporaine, de comédie musicale et même de danse classique. *Juste un moment* est leur première création commune au sein de Crysaël, compagnie fondée en 2023. Ayant convaincu avec la version tout terrain, ils préparent la version grand spectacle, toujours en duo, pour Suresnes Cités Danse.

SURESNES
CITÉS
DANSE
13 et 14 janvier

●●● CULTURE | DANSE



AVEC ABOU LAGRAA
“**CARMEN**”
VIT ET VIVRA

Sous la direction du chorégraphe franco-algérien, 13 danseurs du Ballet de l'Opéra de Tunis s'emparent librement de l'œuvre de Bizet, l'opéra français le plus joué à travers le monde. Refusant la mort finale de l'héroïne, ils en célèbrent la force, la liberté.

Par Anais Heluin

David Bomet

Cent-cinquante ans après ses premiers pas sur les planches, *Carmen* de Georges Bizet n'a rien perdu de sa force d'attraction. Créée en 1875 à l'Opéra-Comique, cette œuvre a toutefois tellement été jouée et adaptée qu'elle peine souvent à retrouver sa puissance, son audace d'origine. Pour le public bourgeois parisien qui assiste à la naissance du spectacle, l'héroïne éponyme, issue d'une nouvelle de Prosper Mérimée, est en effet un personnage scandaleux. Cette gitane cigarière, dont les charmes font vaciller le Séville du XIX^e siècle, heurte les bonnes mœurs. Sa mort sur scène, des mains de son amant éconduit Don José, n'arrange rien. Au contraire, c'est alors jugé comme parfaitement indécent. Il n'y a que sur ce dernier point qu'Abou Lagraa puisse s'accorder avec les spectateurs choqués de l'époque, mais guère pour les mêmes raisons.

"Je ne peux cautionner un féminicide, aussi fictionnel soit-il, explique le chorégraphe. Aussi, lorsque la direction du Ballet de l'Opé-

ra de Tunis m'a proposé de venir monter un *Carmen* avec ses danseurs, il a tout de suite été évident pour moi que notre fin ne serait pas celle de Bizet. *Carmen* vivrait !" Et ce n'est pas tout. En plus de poursuivre sa vie de femme libre, *Carmen* se démultiplie dans la version d'Abou Lagraa et du Ballet : les 13 interprètes du spectacle, femmes et hommes, endossent tous le rôle principal. "Nous sommes toutes et tous des *Carmen*", souligne Abou Lagraa. Nous avons tous le droit d'être nous-mêmes, et il est important de le faire entendre dans les pays arabes."

Des danseurs d'horizons divers

La singularité du Ballet de Tunis, créé à l'occasion de l'ouverture de l'Opéra de Tunis, en 2018, offre à Abou Lagraa des perspectives de recherche passionnantes. "En Europe, les ballets sont composés de danseurs de formation classique qui, selon les chorégraphes avec lesquels ils travaillent, sont amenés à aller vers le contemporain ou le néoclassique. Ici, c'est le contraire. Les danseurs tunisiens viennent d'horizons très divers, souvent du hip-hop et du contemporain, et ils vont vers le classique. Ce Ballet est

unique." Cofondateur avec la chorégraphe Nawal Aït Benalla du Ballet contemporain d'Alger en 2009, le Français d'origine algérienne sait de quoi il parle. C'est pourquoi il a fait le choix de s'engager auprès de ces 13 artistes, en prenant le temps de leur partager son langage basé sur sa double culture, orientale et occidentale.

"La formation chorégraphique est quasi inexistante en Tunisie. *Carmen* est pour moi un premier geste de transmission aux danseurs tunisiens, que je vais poursuivre avec Nawal dès 2025. Nous avons maintenant une longue expérience de compagnie, et il nous tient à cœur de transmettre un maximum de ce que nous avons appris", explique le chorégraphe. Avec *Carmen* et son grand projet auprès des plus jeunes générations, Abou Lagraa contribue poétiquement à donner la place qu'ils méritent aux artistes avec lesquels il travaille. "Je me suis demandé ce que pouvait vouloir dire pour les Tunisiens la fameuse réplique 'Prends garde à toi', et je me suis dit qu'elle pouvait s'adresser à l'Europe qui les a colonisés. Ces artistes aiment créer dans leur pays, mais ils méritent aussi de pouvoir jouer en dehors de leurs frontières." ■



David Bruneau

CARMEN, dirigé par Abou Lagraa, les 25 et 26 janvier à Suresnes (92), le 28 janvier à Saint-Germain-en-Laye (78), le 30 janvier à Maubeuge (59)... Retrouvez toutes les autres dates de la tournée sur compagnielabaraka.com



LA LIBERTÉ D'AIMER

Présentée fin janvier au festival Suresnes Cités Danse, *Carmen* est également, en février, à l'affiche de la Maison de la danse de Lyon. Son chorégraphe, Abou Lagraa, la confronte, dans une version très vibrante, au climat social d'aujourd'hui. Plus que jamais, la plus célèbre des bohémiennes andalouses est d'actualité.

PAR SERGE GLEIZES

Certes, il y eut de nombreuses adaptations en danse du plus célèbre opéra français joué dans le monde, *Carmen*, créé en 1875 par Georges Bizet, dont on fêtera cette année les 150 ans de la disparition. Mais cette nouvelle version d'Abou Lagraa, présentée à la Maison de la danse de Lyon, où il s'est produit pour la première fois en 2015, est sans doute la plus contemporaine car elle fait écho à notre époque. C'est surtout l'opportunité pour le chorégraphe français d'origine algérienne de mêler sa superbe écriture chorégraphique et ses origines orientales à la

musique « *tendre, mélancolique, entraînant, joyeuse et accessible de l'opéra éponyme* », dit-il. L'épure caractérise cette scénographie où les lumières d'Alain Paradis flirtent avec les costumes sobres de Paola Lo Sciuto. « *Le personnage de Carmen n'est pas qu'un corps fantasmé désiré par les hommes, explique Abou Lagraa. Elle représente surtout la liberté. Mais dans la version de Georges Bizet, sa liberté entraîne sa mort. Il m'était insupportable d'accepter son féminicide. Hommes et femmes sont tous égaux, libres et solidaires, nous sommes tous et toutes des Carmen.* » D'où cette chorégraphie interprétée par le ballet de l'Opéra de Tunis, où les mouvements d'ensemble rappellent « *la force de la Méditerranée un lien entre le Maghreb et l'Europe* ». Dans cette gestuelle sensuelle, tendre et fluide, la violence des sentiments est suggérée avec délicatesse. *Carmen* est donc une valse de sentiments qui fait tourner la tête de Don José et d'Escamillo (les héros éconduits de l'opéra) rampant aux pieds de la gitane comme l'amour l'exige, surtout lorsqu'il est à sens unique. Cette héroïne, maîtresse de son destin, est peut-être finalement une illusion, un rêve, non pas de liberté, mais de libération, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Elle est la quête inassouvie d'un idéal chimérique qui conduit à la mort, surtout lorsqu'après avoir commencé à nous combler, l'amour nous échappe. Un drame de la jalousie qui aborde en filigrane sa face voilée, la puissance du désamour. Sa violence, sa radicalité.



L'histoire d'une passion dansée. © David Bonnet

ABOU LAGRAA, UNE VISION MULTICULTURELLE

Abou Lagraa a vu le jour dans les années 1970 à Annonay en Ardèche, où ses parents se sont installés en 1959 après avoir quitté leur Algérie natale. De religion musulmane, sa mère l'inscrit dans une école catholique, témoignant d'une grande ouverture d'esprit. « *La solidarité et la tolérance, nous l'avons appris non seulement à la maison, mais aussi chez nos voisins, grâce aux fêtes, aux naissances, aux plats que nous partageons.* » À 16 ans, il est admis au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon. Il fait ses premiers pas sur scène de 1993 à 1996 au SOAP Dance Theater de Francfort. En 1997, il fonde sa compagnie La Baraka, qui se produit lors de la Biennale de la danse de Lyon, puis sur les scènes du monde entier. En vingt-cinq ans, 28 pièces verront le jour. En 2010, il crée avec son épouse, la danseuse Nawal Ait Benalla, le premier ballet contemporain d'Alger, Nya, qui signifie en arabe « faire confiance en la vie ». À l'origine du pont culturel méditerranéen franco-algérien, le couple codirige depuis 2018 la compagnie installée dans la chapelle désacralisée Sainte-Marie d'Annonay (Ardèche). Ce sublime édifice religieux baroque du XVII^e siècle accueille des résidences d'artistes et de nombreuses activités culturelles et sociales, ateliers avec des compagnies contemporaines, des amateurs, des personnes âgées ou des personnes en situation de handicap, pour lesquelles la danse devient un bouleversant fil conducteur de joie et de partage.

Maison de la danse, du 18 au 21 février, 69008 Lyon.
Tél : 04 72 78 18 00 et www.maisondeladanse.com

On aime, On partage !

Suresnes Cités Danse

Événement de la rentrée, le festival-phare de Suresnes revient dès le 10 janvier pour une édition riche en nouveautés et en surprises.



DIMANCHE EN FAMILLE

Juste un moment

Qu'est-ce que l'ennui ? Inspirés par ce sujet, Christophe West et Gaël Grzeskowiak transforment la scène en une boîte à rythmes et même à sketches. Dans un florilège d'influences allant du hip-hop à la danse contemporaine en passant par le tango, ils créent un pas de deux plein d'ivresse de vivre. Un spectacle à découvrir en famille dès 6 ans !

➤ Dimanche 12 janvier – 10h30

La Fabuleuse Histoire de Basarkus

Le chorégraphe Sylvère Lamotte réunit deux anciens élèves de l'Académie Fratellini et compose un duo entre danse, jonglage et acrobatie. Fondus dans un même corps, les deux interprètes virtuoses prennent chacun leur élan pour élargir l'horizon de leurs disciplines, comme une ode à la découverte de soi. Un dimanche en famille à découvrir dès 3 ans.

➤ Dimanche 19 janvier – 10h30

Répétition publique

Juste un moment

MERCREDI 8 JANVIER – 14H30

Le Théâtre de Suresnes Jean Vilar lève le rideau sur le travail des artistes et des techniciens en permettant à des spectateurs d'observer le processus de création d'un spectacle. En avant-première, découvrez les coulisses du spectacle *Juste un moment* chorégraphié et interprété par Christophe West et Gaël Grzeskowiak.

Tendre colère

VENDREDI 10 ET SAMEDI 11 JANVIER – 20H30
ET DIMANCHE 12 JANVIER – 17H

Atelier : danses de club

SAMEDI 11 JANVIER – 14H

Bernard + Juste un moment

SAMEDI 11 JANVIER – 18H
ET DIMANCHE 12 JANVIER – 15H

Mon petit cœur imbécile

SAMEDI 18 JANVIER – 18H
➤ Gymnase du collège Henri Sellier

Atelier : Danse contemporaine et cabaret

SAMEDI 25 JANVIER – 14H

Agapé

SAMEDI 25 JANVIER – 18H
ET DIMANCHE 26 JANVIER – 15H

Carmen

SAMEDI 25 JANVIER – 20H30
ET DIMANCHE 26 JANVIER – 17H

WEEK-END SWING

GROUND

GROUND (prononcez « Underground ») convoque les danses de club afrodescendantes comme le swing ou la house, terreau gestuel du chorégraphe Diego « Odd Sweet » Dolciami qui rend un hommage vibrant à ces danses subversives devenues une culture à part entière. Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation du samedi 18 janvier.

➤ Samedi 18 janvier – 20h30
et dimanche 19 janvier – 15h



En savoir +

Programmation et réservations
theatre-suresnes.fr

Exposition

« Suresnes cités danse »

JUSQU'AU 12 JANVIER

Découvrez en images les danseurs et danseuses invités du festival. L'exposition sera itinérante dans les deux médiathèques et au théâtre. En partenariat avec le Théâtre Jean Vilar

➤ Médiathèque centre-ville et médiathèque de la Poterie

Atelier parents-enfants

Jonglage et acrobaties

SAMEDI 18 JANVIER – 10H30

Découvrez en famille le jonglage et l'acrobatie : des clés simples vous sont proposées pour faire de ce moment une initiation joyeuse et ludique ! Un atelier gratuit sur inscription, accessible dès 4 ans. *En lien avec le spectacle La Fabuleuse Histoire de Basarkus.*

➤ Le Cocon, 1 avenue d'Estournelles de Constant

Conférence

Le processus créatif de *Tendre colère*

SAMEDI 11 JANVIER – 16H

À l'occasion de la création de *Tendre colère* au festival Suresnes Cités Danse, l'École des Arts de Suresnes vous propose une conférence avec Véronique Sternberg, la dramaturge des chorégraphes Christian et François Ben Aïm.

➤ Salle de l'Esplanade

Saison culturelle

Bal swing

DIMANCHE 19 JANVIER – 17H

La salle des fêtes se met à la mode des Années folles le temps d'une soirée festive et réjouissante, à la manière des grands clubs de jazz américains ayant vu naître des générations de danseurs au début du siècle dernier. Danseurs néophytes ou confirmés, venez découvrir les danses swings émancipatrices nées dans la communauté noire-américaine à Harlem, et laissez-vous entraîner par les rythmes des reprises du Jacks'&'Jills Swing Band ! 3h30, dès 10 ans. Tarif : 12 euros. Réservation sur theatre-suresnes.fr. *Dans le cadre du festival Suresnes Cités Danse*

➤ Salle des fêtes

Comprendre — Dans les coulisses de

Dans les coulisses de... Suresnes Cités Danse

— La 33^e édition du festival Suresnes Cités Danse se déroulera sur la scène du théâtre Jean Vilar et dans toute la ville du 10 janvier au 9 février 2025. Regard dans les coulisses de cette parenthèse dansée, douce et énergique avec Carolyn Ocelli, directrice du théâtre.

Théâtre de Suresnes Jean Vilar

16, place Stalingrad

Billetterie :
01 46 97 98 10
theatre-suresnes.fr

Programmer

Suresnes Cités Danse est le festival qui, depuis sa création en 1993, fait la part belle aux danses urbaines et au métissage chorégraphique : du hip-hop à la danse contemporaine en passant par le tango ou le cabaret, toutes les danses y ont leur place. Préparer Suresnes Cités Danse, c'est une œuvre au long cours, qui prend naissance de longs mois avant la date d'ouverture. Objectifs : programmer la grande salle, l'Aéroplane, les hors les murs, créer des associations pertinentes et des rencontres entre les artistes. Mais aussi inviter des artistes accomplis et dénicher des talents émergents. Carolyn Ocelli parcourt les salles de spectacle et fait partie des jurys des concours Sobanova Dance Awards et du festival bruxellois Détours, qui soutiennent et révèlent les chorégraphes émergents.

Communiquer

Pour la deuxième année, le photographe Arnaud Kehon a choisi comme décor la Cité-jardins pour réaliser l'affiche du festival. Il fait poser Sarah Adjou, qui vient comme chorégraphe (*REVUE* les 1^{er} et 2/02) et comme interprète dans *Aesthetica* de Patrice Meissirel (7/02).



© Théâtre de Suresnes / Jean Vilar

Y. Sarah Adjou lors du shooting de l'affiche du festival de Suresnes Cités Danse par le photographe Arnaud Kehon.



© Yazid Menour / Ville de Suresnes

Plus de
85
danseurs et interprètes

34
représentations

17
chorégraphes

8
coproductions

Initier

Pas moins de sept ateliers sont proposés cette année dans le cadre de Suresnes Cités Danse. Pour Carolyn Occelli, proposer une initiation à la pratique artistique aux scolaires, aux familles ou au public au sens large, c'est à la fois « *emmener les artistes sur d'autres terrains et au contact, pour enrichir leur pratique* » mais aussi l'occasion de lancer un message qui lui tient à cœur : « *on peut tous danser ! Tous les corps, tous les âges, tous les niveaux, en dehors de tout jugement* ». La directrice du Théâtre invite chacun « *à se mettre en mouvement* » en proposant deux bals : le Bal swing (19/01) et, pour les familles, Giro di pista (9/02).



© Yvona Memour / Ville de Suresnes

↑ Le 7 décembre, le théâtre invite le public à s'essayer au lindy hop, prélude au Bal swing du 19 janvier.

Allison Faye, lauréate du concours du festival Détours, en résidence au théâtre en novembre 2024, pour Bernard, qu'elle présentera les 11 et 12 janvier. ↓



Sortir

La programmation du festival fait la part belle aux hors les murs. Après avoir été hôte d'une résidence de création en février 2024, le gymnase du collège Henri Sellier accueille *Mon petit cœur imbécile* d'Olivier Letellier (18/01). Et parce que c'est la salle des fêtes, deux rendez-vous réjouissants s'y dérouleront : le Bal swing (19/01) et la Battle SCD (8/02). Le festival ce sont aussi des expositions dans la ville, à la médiathèque et à l'hôpital Foch dont la cantine, pour le bonheur du personnel et des patients, sera le théâtre d'un extrait de *Juste un moment* de Christophe West et Gaël Grzeskowiak.

Accompagner

Accompagner les artistes, c'est mettre un lieu à leur disposition pour créer : les résidences. C'est aussi les faire bénéficier des toutes les compétences du théâtre : conseils administratifs et juridiques, en communication... En parallèle, explique Carolyn Occelli, « *toute l'équipe du Théâtre pose un regard attentif sur le travail et les choix de l'artiste. C'est un échange qui fait partie du processus de création. C'est fédérateur et motivant* ». Enfin, le Théâtre apporte un financement, en tant que coproducteur, à des spectacles qui, ensuite, partent en tournée. C'est le cas cette année de *Tendre colère*, *Bernard*, *Juste un moment*, *Mon petit cœur imbécile*, *_GROUND*, *Agapé*, *Revue* et *Aesthetica*. Ces actions existent grâce aux financements de la ville de Suresnes, du Département, de la Région et de la DRAC (Direction régionale des affaires culturelles).

Actualités — 6 bonnes raisons de sortir...



© Patrick Berger

— Suresnes cités danse, 33^e !

L'édition 2025 du festival s'ouvre sur la pièce *Tendre colère* des frères Christian et François Ben Aim, artistes associés au théâtre de Suresnes. Pièce animale pleine de tendresse, d'ivresse et de fureur, *Tendre colère* fédère une dizaine de danseurs, animés par la même énergie vitale, virale même. Laissant place à l'instinct et à la meute, ils dansent, s'écoutent les uns les autres, se consolent, se rendent plus forts. Autour du spectacle, assistez à la conférence « À la découverte du processus créatif de *Tendre colère* » en partenariat avec le conservatoire de Suresnes, samedi 11 janvier à 16h. Réservation sur conservatoire.suresnes.fr

➔ Vendredi 10 et samedi 11 janvier à 20h30, dimanche 12 janvier à 17h - À partir de 8 ans
Informations et réservations sur theatre-suresnes.fr

Critique

Tendre colère

SURESNES CITÉS DANSE / EQUINOXE / THÉÂTRE JACQUES CARAT /
CHORÉGRAPHIE CHRISTIAN ET FRANÇOIS BEN AÏM

Christian et François Ben Aïm signent ici une grande et belle pièce de danse contemporaine. Un jeu sur la puissance des corps, de la musique et de la lumière pour explorer les contradictions de l'être humain.

C'est un sentiment de force collective qui ressort de cette création pour dix danseurs et danseuses. Pour autant, les facétieux frères Ben Aïm prennent le temps de l'installer par un prologue en forme de duo tendre et burlesque au proscénium. Puis c'est l'image d'un groupe aligné en fond de scène, d'où s'élève une voix a cappella très country... On s'attendrait presque au surgissement d'une ligne dance, mais c'est tout autre chose qui advient, de plus grave, plus profond : une extraction de solos, comme poussés par une nécessité intérieure, et qui viennent occuper tout l'espace du plateau. En simultané s'organise alors une rencontre entre les corps, en duos, en trios, dans une circulation ininterrompue de gestes et de traversées. La danse envahit l'espace dans un continuum infini qui permet toutefois que le regard s'attarde sur des événements. Ici un porté, là une chute, ailleurs un rassemblement qui se disloque ; la qualité de mouvement qui transparait dans ces corps virtuoses impressionne, dans des déséquilibres constants où le dos ploie, part à la renverse avant de se rétablir dans des spirales ou des courses contrariées. De corps en corps, la

danse forme une masse mouvante, avec la sensation d'une puissance collective qui se dessine peu à peu, soutenue par la musique électronique aux sonorités envoûtantes. Les gestes fudent dans une gestion constante entre énergie centripète et centrifuge, entre abandon et débordement, mais toujours dans le sens d'un commun en friction.

Un paysage de sensations

Christian et François Ben Aïm ont réussi à travers cette pièce le pari du groupe et d'une écriture portée par un ensemble, bien dans son énergie vitale et ses aspirations collectives, mais toujours prompt à s'attacher à l'Autre. *Tendre colère* montre de grandes séquences dansées, qui s'articulent autour de moments de rupture : une explosion de fumée qui laisse place à toutes les possibilités de micro-effondrements et de formes de portances salutaires ; un surgissement de postures grotesques qui offre une échappée carnavalesque où l'on peut hurler ou danser tout son soûl ; un monologue touchant qui appelle au réveil pour contrer la violence ; un martèlement de bottes qui convoque un autre imaginaire... Les corps et leurs variations



explorent une riche palette d'états qui ne se résument pas à la matérialisation du titre de la pièce, mais proposent un paysage de sensations tout en contrastes, comme un miroir de l'humanité, entre sérieux et gravité. Mention spéciale aux costumes de Mossi Traoré : s'ils possèdent leur propre mouvement, ils savent également accompagner de leur lignes et cassures intemporelles le mouvement des corps... jusqu'aux sautilllements folkloriques et aux farandoles finales en chaîne ouverte, qui sont autant d'appels à réinventer notre être ensemble.

Nathalie Yokel

Château Rouge, Scène conventionnée d'intérêt national Art & Création, 1 route de Bonneville, 74100 Annemasse. Le 7 février à 20h30. Tél: 04 50 43 24 24. En tournée: le 12 février, Escher Theater, Esch-sur-Alzette (Luxembourg); le 25 avril, La Faïencerie, Théâtre de Creil – Scène conventionnée Art en territoire; le 29 avril, L'Orange Bleue, Eaubonne. Spectacle vu au Théâtre de Suresnes Jean Vilar, en ouverture du Festival Suresnes Cités Danse.

Festival Suresnes Cités Danse

Aesthetica

VENDREDI 7 FÉVRIER – 20H30

Dans *Aesthetica* de Patrice Meissirel, les corps deviennent le théâtre de nos interactions virtuelles. Une fusion captivante entre tango, danse contemporaine et musique live, explore l'impact des réseaux sociaux sur nos existences et notre perception du monde.

➔ [Théâtre de Suresnes Jean Vilar](#)



©Etienne Buraud

Festival Suresnes Cités Danse

Le Battle SCD #3

SAMEDI 8 FÉVRIER – 15H

Après deux éditions organisées au théâtre, le Battle SCD est de retour et enflamme cette fois-ci le dancefloor de la salle des fêtes de Suresnes. Ce battle all-styles voit s'affronter des danseurs confirmés, mais aussi des débutants, devant un public intergénérationnel. Pour départager ces audacieux participants, un jury prestigieux pose son regard aiguisé !

➔ [Salle des fêtes](#)



©_l.v.a

Dédicace

Isabelle Calabre en signature

SAMEDI 8 FÉVRIER – 16H

Journaliste et autrice spécialiste de la danse, Isabelle Calabre vous donne rendez-vous pour une séance de dédicaces de son dernier ouvrage jeunesse, *Moi aussi je danse le hip-hop*.

➔ [Théâtre de Suresnes Jean Vilar](#)

Festival Suresnes Cités Danse

Giro di pista

DIMANCHE 9 FÉVRIER – 16H

Suresnes Cités Danse s'achève avec un grand bal participatif pour les enfants et les parents. Sur la scène transformée en piste de danse, on se retrouve comme pour un dernier tour de piste, autrement dit *un ultimo giro di pista*. Une centaine de petits et grands participent à une grande fête collective imaginée par Ambra Senatore et Marc Lacourt. Emmenés par l'énergie sautillante de trois danseuses, sur des notes classiques ou de la musique pop, un joyeux moment de danse se fabrique en direct avec les énergies de chacun, sans chorégraphie tout à fait prédéfinie. Une expérience festive et collective. Durée 1h. Dès 6 ans. Tarifs 8 à 12€. Réservation sur theatre-suresnes.fr

➔ [Théâtre de Suresnes Jean Vilar](#)



©Bastien Capela

Actualités — Arrêt sur image

Arrêt sur image — Actualités

Faire corps

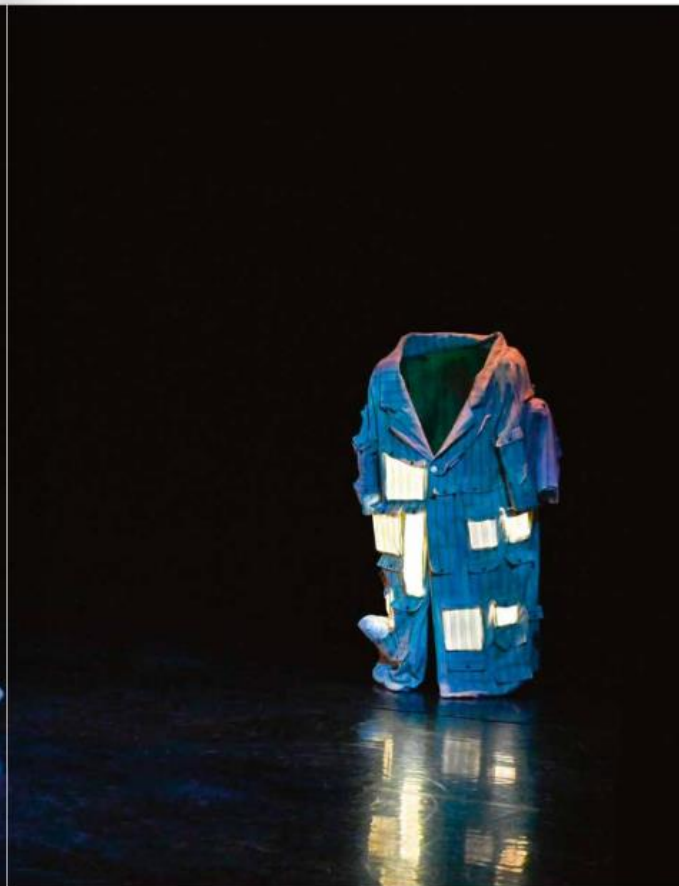
Danseuse et chorégraphe en résidence au Théâtre de Suresnes Jean Vilar, Allison Faye a présenté son premier spectacle, *Bernard*, au festival Suresnes Cités Danse, les 11 et 12 janvier.

Ce duo pour deux danseuses, qu'elle interprète avec Juliette Bolzer, lui a été inspiré par un petit crustacé, le bernard-l'ermite, qui naît sans coquille. Pour survivre, il passe sa vie en quête de la coquille parfaite et doit en changer au fur et à mesure qu'il grandit.

Se cacher, se protéger, se mettre à nu, être soi. Pour Allison Faye, le bernard-l'ermite rappelle notre rapport au corps, à l'espace social et la difficulté parfois d'être soi-même, de trouver comment s'appartenir complètement tout en faisant corps avec l'autre.

En savoir +

Informations et programmation sur theatre-suresnes.fr
 Voir aussi page 16



© THEATRE DE SURESNES / V. J. DE LAMBERT



© DR

— Suresnes Cités danse... encore !

Le festival des métissages chorégraphiques continue encore du 7 au 9 février avec *Aesthetica*, la performance pop et énergique de Patrice Messirel et de la compagnie Tango Unione, et la Battle SCD, à l'occasion de laquelle des danseurs confirmés et débutants enflammeront le *dancefloor* de la salle des fêtes. Enfin, en clôture, le festival invite le public au Giro di pista, un grand bal joyeux. Toutes ces propositions sont accessibles aux enfants.

➔ **Jusqu'au 9 février - Informations et réservations sur theatre-suresnes.fr ou au 01 46 97 98 10**



© DAVID BONNET

CRITIQUE SCÈNE

Carmen, même pas morte

A Tunis, **Abou Lagraa** relit le mythe de *Carmen* en sextuor sensuel. Et exclut toute estocade, dans un manifeste pour la liberté.

PAR THOMAS HAHN

CARMEN

d'ABOU LAGRAA
Le 25 et 26 janvier,
Festival Suresnes
Cités Danse.

Le 28 janvier,
Saint-Germain-
en-Laye.

Le 30 janvier,
Maubeuge.

Le 2 février,
Istres.

Le 4 février,
Aix-en-Provence,
Grand Théâtre
de Provence.

Le 7 février,
Sainte-Maxime.

Le 11 février,
Romans-sur-Isère.

Le 15 février,
Roanne.

Du 18 au 21 février,
Lyon, Maison
de la Danse.

La force de Carmen ? Être un archétype de facture contemporaine, et donc un phénomène rarissime. Ni déesse, ni reine, mais simple ouvrière tzigane se permettant de jouer avec le cœur et le désir des machos. Seulement, Mérimée et son époque lui faisaient bien payer le prix de sa désinvolture. Depuis, mille adaptations et mille morts. Pas de Carmen sans Don José ni coup de couteau fatal. Le schéma s'applique à toutes : Une héroïne qui rêve de liberté intellectuelle, amoureuse ou érotique n'en sortira pas indemne, qu'elle s'appelle Médée, Cassandre, Giselle ou Carmen. Heureusement, le regard sur les mythes évolue avec les époques. Entre Abou Lagraa et la séductrice andalouse s'écrit aujourd'hui une histoire nouvelle, où le chorégraphe voit en Carmen une femme éprise de liberté. Et de s'insurger contre le sacrifice sur l'autel de la morale bourgeoise et religieuse. « Moi, Carmen, je ne la tuerai pas », s'exclame-t-il, prenant également le taureau sous sa protection. Ni féminicide, ni corrida. Que reste-t-il alors de l'opéra de Bizet ? Toutes les musiques, sauf celles du toréador. Et une revendication fracassante qui prend un sens particulièrement fort par les allers-retours de ce ballet contemporain entre le Maghreb et l'Europe. Car les treize interprètes sont de jeunes danseurs récemment recrutés par le Ballet de l'Opéra de Tunis !

Lagraa, né à Annonay de parents algériens, s'investit aujourd'hui dans la construction d'un *Pont Culturel Méditerranéen* entre les deux rives. Jadis fondateur de la Cellule Hip-Hop au sein

de Ballet National d'Alger, il avait créé *Nya*, une pièce fulgurante de sensualité masculine (tout à fait innocente) qui remporta en 2011 le prix de la critique – française ! En 2024, sa *Carmen* a pris son envol dans une version ballet-opéra, avec des centaines de danseurs, musiciens et chanteurs, devant 2 800 spectateurs par soir à l'Opéra de Tunis et puis à Carthage, devant 15 000 personnes. Le but : faire passer le message que « les hommes et les femmes en Tunisie ont ce désir d'émancipation et de liberté ». Aujourd'hui, en tournée à travers la France, en Allemagne et au Maghreb, toute l'attention se porte sur les danseurs. Six Carmen, sept Don Juan, et parfois les treize en unisson : « Que l'on soit un homme ou une femme, on aimerait être Carmen. On voudrait tellement être libres. » Aussi les danseuses assument leurs désirs, caressent leurs propres corps ou fument en unisson comme pour revendiquer le droit à la sensualité. Et Carmen s'épanouit entre plusieurs Don José qui, en inversion totale du motif de l'opéra de Bizet, l'effleurent de leurs fleurs. « Les danseurs du ballet de l'Opéra de Tunis sont musulmans. Et donc, quand je dis à tout le monde, soyez sensuels, touchez votre corps, touchez-vous entre vous, je le fais aussi pour changer cette image des musulmans qui, soi-disant, ne sont pas ouverts à l'art », revendique Lagraa. Et d'ajouter : « Europe, prends garde à toi, le monde arabe a des artistes aussi capables que les vôtres ! » Lagraa, lui, enchaîne les rencontres fécondes entre les deux rives.

ARTICLES WEB



Avec le festival Suresnes Cités Danse, ça va remuer dans le 9-2 en janvier !

Le festival de toutes les danses, Suresnes Cités Danse, rempile pour une 33e édition, véritable ode à l'amour du mouvement et du "danser ensemble". Ça se passe au Théâtre Jean Vilar, du 10 janvier au 9 février. On vous dit tout.



©Compagnie SKANDA

Presque aussi vieux que *Footloose* [oui, chacun ses références], ça fait depuis 1993 que le festival Suresnes Cités Danse invite l'Île-de-France à célébrer les danses urbaines et contemporaines. Du 10 janvier au 9 février 2025, pour la 33e fois, le Théâtre Jean Vilar sera l'épicentre de cet événement parfait pour débiter l'année en mouvement (il faut bien rattraper le coup après les fêtes). *Put on your dancing shoes* et lisez le programme !

Du pas de deux au corps de ballet



©Laurent Philippe

Si rien ne vous empêche de vous déhancher lors du Bal Swing ambiance années folles ou de vous accorder *un ultimo giro di pista*, à l'occasion du grand bal participatif organisé par le théâtre, ne manquez pas les performances des artistes sélectionnés avec soin par Carolyn Occelli, directrice artistique de l'événement. Au Théâtre et hors les murs, 17 chorégraphes, 34 représentations et plus de 85 danseurs et danseuses vous donnent rendez-vous pour un programme entre ballets, battles, bals et créations originales.



©Christophe Raynaud de Lage

Ce sera parfois intime, à l'image des duos *Bernard* d'Allison Faye, *Juste un moment de Christophe West* et Gaël Grzeskowiak et *Mon Petit Cœur imbécile* d'Olivier Letellier et Valentine Nagata Ramos. Et parfois mégalo avec des troupes bien fournies : les dix danseurs de *Tendre Colère* de Christian et François Ben Aïm, les 24 performeurs du Ballet de Lorraine pour *Static Shot* de Maud Le Pladec et *Malòn* d'Ayelen Parolin, ou les 12 étoiles du Ballet de l'Opéra de Tunis dans le *Carmen* d'Abou Lagraa.

Et au milieu de tout ça, des créations en trio ou en quatuor (*Potomitan* de Jade Lada ; *Agapé* de Jérémie Alberge). Des formats différents mais le même amour du mouvement et du danser ensemble, valeurs cardinales du festival.

Alors on danse ?

Alors on danse ?



©Alexandre Jaumot

Qui dit communion dit associations de genres – parfois inattendues. Sur les différentes scènes du Théâtre Jean Vilar, on passera du break au jonglage (*La Fabuleuse Histoire de Basarkus* de Sylvère Lamotte), du cabaret à la danse contemporaine (*REVUE* de Sarah Adjou), du hip-hop au tango (*Aesthetica* de Patrice Meissirel), du swing à la house [*GROUND* de Diego “Odd Sweet” Dolciami], et du show introspectif au spectacle pour enfants (*Giro di Pista* d’Ambra Senatore et Marc Lacourt).

Évidemment, voir tous ces artistes incroyables sur scène, ça va donner envie de bouger son corps. Pour celles et ceux qui ont déjà une street cred, rendez-vous au battle hip-hop ouvert à tous le 8 février. Et pour danser sans pression, ça se passe le 19 janvier lors du bal swing (avec un vrai jazz-band) ou lors des ateliers cabaret, danse et tango ouvert à toutes et tous. Comme si tout cela ne suffisait pas, les tarifs sont particulièrement attractifs avec des places à partir de dix euros pour les jeunes de moins de 28 ans.

Écrit par Time Out. En partenariat avec le théâtre de Suresnes

Carolyn Occelli, directrice et tête chercheuse du festival Suresnes Cités Danse : "Je suis en repérage permanent"

Organisatrice de la 33e édition de ce festival réputé réunissant des artistes divers, elle ose des mariages inattendus entre les disciplines.



Carolyn Occelli, directrice du théâtre Jean Vilar de Suresnes. (ARNAUD KEHON)

Carolyn Occelli nous reçoit tout sourire dans les gradins de la grande salle du théâtre Jean Vilar de Suresnes qu'elle dirige depuis plus de deux ans. Sur scène, les répétitions du spectacle *Tendre colère* s'enchaînent. Elle a choisi cette création des frères François et Christian Ben Aïm pour ouvrir la 33e édition de Suresnes Cités Danse. Le festival s'étalera comme chaque année sur un mois, du 10 janvier au 9 février 2025. Avant de frapper les trois coups, la directrice nous explique comment elle repère de nouveaux talents pour établir sa programmation.

Franceinfo Culture : Depuis combien de temps êtes-vous en charge du festival ?

Carolyn Occelli : J'ai pris la direction du théâtre le 1er juillet 2022. C'est Olivier Meyer, le créateur du festival Suresnes Cités Danse, qui m'a transmis le flambeau. Il a programmé les 30 premières éditions et moi, j'ai commencé à partir de la 31e, celle de janvier 2023.

Comment avez-vous vécu ce passage de témoin ?

Je suis arrivée dans ce théâtre en avril 2019 comme secrétaire générale. Olivier Meyer m'a fait confiance et énormément appris. C'est un théâtre qui appartient à la ville de Suresnes et dont la gestion est confiée dans le cadre d'une délégation de service public. Quand l'appel d'offres est sorti à l'automne 2022 pour la période 2021-2026, Olivier Meyer m'a dit : "*J'ai envie d'aller jusqu'à la 30e édition du festival que j'ai créé mais j'ai plus du tout envie de faire cinq ans*". Il m'a proposé d'imaginer ensemble un projet sur cinq ans. C'était fantastique d'être dans la continuité, j'ai glissé mes pas dans les siens tout en sachant que j'avais aussi la liberté d'apporter mon regard. Je ne voulais pas trahir le festival tel qu'il l'avait imaginé et fait vivre pendant trente ans et en même temps, je devais me demander comment lui redonner une vivacité et prolonger cette histoire. J'avais envie de poursuivre les compagnonnages avec certains artistes tout en allant chercher d'autres choses.

Qu'avez-vous déjà changé et vers quoi voulez-vous aller ?

Quand Olivier Meyer a créé le festival, le hip-hop n'avait pas sa place dans les institutions. Lui découvre

les danses de rue, hip-hop, break, popping. Il estime qu'il y a là un langage chorégraphique et qu'il est légitime de lui donner accès à l'institution sans le trahir. C'est ce qu'il a fait et merveilleusement réussi. Très vite, il a constaté un défaut d'écriture. Les danses hip-hop étaient très performatives mais écrire une pièce plus longue, c'était compliqué. Il a donc fait appel à des chorégraphes contemporains pour créer avec des danseurs hip-hop. Cela a contribué à faire émerger des gens comme Kader Attou et Mourad Merzouki. Ils sont venus à Suresnes comme danseurs puis sont devenus chorégraphes puis directeurs de centres chorégraphiques nationaux. Aujourd'hui, le hip-hop est dans le paysage chorégraphique de multiples façons. Il a l'adhésion du public. Il est aussi très utilisé par les marques parce que la culture hip-hop a une puissance commerciale. Je me suis dit : si le hip-hop n'a plus besoin de Suresnes Cités Danse, alors c'est quoi ce festival ? C'est un festival d'hybridation, un festival qui invite des danses qui ne sont pas forcément cataloguées, hiérarchisées et clairement définies. Je vais poursuivre ce mouvement en allant chercher des zones frontières au sein de la danse et d'autres disciplines. Cette année, on aura par exemple *La Fabuleuse histoire de Basarkus* de Sylvère Lamotte, un spectacle qui réunit deux acrobates, anciens élèves de l'académie Fratellini dont un *breaker* parce que la danse peut tout à fait voisiner avec le cirque. Je programme aussi *Mon petit cœur imbécile*, un spectacle d'Olivier Letellier et Valentine Nagata-Ramos alliant théâtre et danse hip-hop. Mon ambition est d'aller chercher des frontières disciplinaires et même pluridisciplinaires et d'accompagner des danseurs et des chorégraphes.

Est-ce que cela signifie que le hip-hop aujourd'hui n'a plus sa place à Suresnes Cités Danse parce qu'il a été reconnu ailleurs grâce à vous ?

Les danses urbaines, qui pointent plus large que le hip-hop, ont tout à fait leur place quand elles vont investir des terrains nouveaux. Ce qui m'intéresse moins, c'est une forme de dogmatisme et, dans le hip-hop, il peut y avoir ce côté-là. Moi, un spectacle 100% break avec uniquement des *breakers* et de la performance, ce n'est pas ce qui me parle. Je préfère justement quand les chorégraphes s'autorisent une forme de liberté et ne sont pas enfermés dans des codes et des styles trop définis.

La danse contemporaine n'a-t-elle pas cannibalisé le hip-hop ?

Je crois plutôt à la vertu des métissages qu'à un écrasement. Si je prends des profils comme [Jann Gallois](#) ou [Leïla Ka](#), ce sont des danseuses qui viennent du hip-hop et qui ont largement élargi leur spectre, leur recherche, leur gestuelle, leur grammaire du mouvement. Elles ne sont plus dans la pure tradition hip-hop, néanmoins elles en viennent et je pense que c'est important. Il y a quelque chose chez elles, une forme d'énergie et d'efficacité qui sont propres à leurs origines hip-pop mais qu'elles ont su dépasser. Je discutais récemment avec Mehdi Kerkouche qui ne se considère pas du tout comme chorégraphe hip-hop. Certains pourraient lui coller cette étiquette-là. Je trouve important justement d'enlever les étiquettes. En plus, dans la danse il y a un truc très universel. C'est du corps. On ne s'enferme même pas dans du langage. Il y a une adresse au sensoriel, au sentiment, en dehors des mots qui peut parvenir au plus large public et "publics" au pluriel. Ces chorégraphes-là m'intéressent. La culture hip-hop reste néanmoins très importante et il ne s'agit pas de l'invisibiliser ou de la sacrifier. Il y a un *battle* dans le cadre de Suresnes Cités Danse parce que ce qui m'intéresse, c'est que les talents et les publics circulent d'un monde à l'autre, d'une forme à l'autre. C'est à la fois respecter certains codes et puis savoir s'en affranchir et accompagner ses affranchissements.

Pour trouver ces nouvelles formes, comment procédez-vous concrètement ?

Il y a certains artistes que je vais suivre comme Jann Gallois, Mickaël Le Mer, Abou Lagraa... Certains ont une longue histoire avec le théâtre de Suresnes. Avec d'autres, je commence à écrire l'histoire comme pour Leïla Ka. Ensuite, je participe à des concours chorégraphiques pour aller repérer des talents qui ne passent pas forcément dans le spectre institutionnel. Je pense notamment au concours de jeunes chorégraphes Sobanonova. Sophie Amri Baubet et Barbara Leibig van Huffel, qui ont créé ce concours, sont des amoureuses de la danse mais ne sont pas du sérail. Elles ont une forme de regard ouvert et j'aime beaucoup ce concours pour cette raison-là. Je participe aussi à Bruxelles au *Work in Progress* du Detours Festival. Milan Emmanuelle, qui le dirige, organise deux

soirées où il présente deux fois huit projets en cours de chorégraphes émergents. Il a une attention aux danses urbaines parce qu'il vient de là mais pour ces *Work in Progress*, il ouvre un appel à candidature très large. Allison Faye, qui est en train de créer pour nous sa première pièce chorégraphique, un duo qui s'appelle *Bernard* et que je programme à l'ouverture dans notre petite salle, c'est ma lauréate des *Work in Progress* du Detours Festival de septembre 2023. Ce sont des endroits de repérage. Je suis aussi entrée en contact avec la compagnie Art Track et Romuald Brizolier qui est basé à Lille. Lui, il organise des Hip-Hop Games. Ce qui l'intéresse, ce sont justement des danses urbaines au sens large. C'est un concours chorégraphique au plateau, donc je pense que je vais intégrer aussi le jury des Hip-Hop Games. Je suis en repérage permanent.

Combien de mois vous sont nécessaires pour élaborer une programmation ?

J'ai déjà quasiment terminé celle de 2026. Même s'il n'y a pas forcément urgence à "booker" les artistes, je le fais pour construire mon programme, pour donner une ligne d'horizon à certains artistes et organiser l'accompagnement de leur création. Le théâtre de Suresnes est un théâtre d'accueil mais aussi d'accompagnement des artistes. On a deux salles de spectacle et trois studios de répétition. En fonction des artistes et de leurs besoins, on peut déployer un accompagnement de temps de résidence, avec ou sans technique, de coproduction et même de conseils. Il y a certains artistes qu'on va aider à créer leur compagnie, à se structurer. Il faut le faire bien et donc, anticiper pour avoir le temps pour des grandes pièces. Je pense par exemple à *Tendre colère*, le spectacle des frères Ben Aim qui fait l'ouverture cette année.

C'est 100% leurs idées ou vous les orientez parfois ?

Tendre colère, c'est leur projet à 100%. Mais c'est différent par exemple pour *Revue*, le solo de Sarah Adjou. Je l'ai découverte grâce à Mourad Merzouki lors d'une journée professionnelle qu'il organisait dans le cadre du festival Kalypso. C'est une danseuse qui m'intéresse, donc je suis son travail. Elle m'a raconté son parcours de danseuse et ce que je trouve intéressant, c'est qu'elle est à la fois une danseuse contemporaine, qu'elle est allée parfois vers les danses urbaines et qu'elle a aussi fait beaucoup de cabaret et du tango. Elle a une palette très large. En discutant avec elle, je l'ai mise sur cette piste-là : créer un solo qui réconcilie plusieurs palettes qu'elle n'avait jamais unies. J'ai eu envie de l'accompagner dans la création de *Revue*.

Quel est le profil des spectateurs du festival, s'il y en a un ?

Pour mon plus grand bonheur, Suresnes Cités Danse réunit des publics très différents. C'est important pour moi que le festival soit partie intégrante de la saison du théâtre et que nos spectateurs réguliers, venus majoritairement de Suresnes et des Hauts-de-Seine, y participent. Mais la force d'un festival, c'est aussi d'aller chercher des publics plus divers et plus larges. On draine toute l'Ile-de-France. Beaucoup de danseurs évidemment, pas mal de jeunes. On sait que beaucoup de jeunes regardent la danse sur Tik Tok. Ce que Thomas Jolly a fait avec la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, c'est montrer la beauté, l'universalisme de la danse en France. L'adhésion qu'a suscitée cette cérémonie montre combien la danse peut rassembler. On draine aussi pas mal de professionnels puisque le festival est un lieu de repérage pour d'autres programmeurs. Cela nous rend très fiers puisque l'idée est de donner une visibilité à ces pièces, de leur donner un public diversifié mais aussi un futur, autant que faire se peut.

Combien avez-vous eu de spectateurs l'an dernier ?

À peu près 10 000. Le festival dure un mois plein. En 2025, on aura 34 représentations. On programme dans la grande salle, la petite. On investit aussi d'autres lieux : le gymnase du collège, la salle des fêtes. On a des formats participatifs, j'y tiens. C'est un festival où on voit le mouvement et où l'on peut se mettre en mouvement. Cette année, on organise un bal swing. Les danses swing, qui ont précédé le hip-hop, sont très pratiquées mais peu visibles sur scène. Diego "Odd Sweet" Dolciami a donc créé un spectacle *_Ground* [prononcer Underground] et une extension avec un bal swing où l'on va tous danser. D'autant que ces danses peuvent se pratiquer en couple et seul. C'est important que le public

puisse se dire : "*Je peux venir seul et danser avec les autres.*" On a aussi un bal parents-enfants parce que le théâtre est aussi un lieu pour être ensemble en famille en dehors des écrans. Il y aura aussi un *battle*, puis le bal *Giro di pista* [Tour de piste] deux formats où on est tous impliqués.

Quelle est votre vision de l'avenir du théâtre ?

Je dis souvent que les théâtres font partie des derniers lieux de collectif pacifié. Au théâtre, on est assis tous les uns à côté des autres, qu'on se connaisse ou pas, on regarde dans la même direction et en même temps, on a la liberté totale d'aimer, de ne pas aimer, d'être ému ou pas. C'est une aventure collective. Je crois que j'avais envie de dire ça.

Carolyn Ocelli ouvre Suresnes Cités Danse : Entretien

Nouvelle directrice, depuis 2022, du Théâtre de Suresnes Jean-Vilar, Carolyn Ocelli donne de nouvelles couleurs à son festival emblématique Suresnes Cités Danse et obtient un nouveau label...

Danser canal Historique : Vous dirigez, depuis 2022, le Théâtre de Suresnes Jean-Vilar, qui vient d'obtenir le label Scène conventionnée d'intérêt national art et création pour la danse, en quoi consiste-t-il ?

Carolyn Ocelli : Ce label est important à plus d'un titre, car il représente le soutien du ministère de la Culture et de la DRAC, donc à la fois une reconnaissance et un encouragement à continuer sur cette voie. C'est capital au niveau de nos autres tutelles et il confirme notre inscription dans le paysage artistique, culturel et notamment à l'endroit du chorégraphique. Le label porte en particulier sur l'action du Théâtre en matière d'accompagnement des artistes dans la durée en fonction de leurs besoins, ainsi que dans la structuration des compagnies, avec une attention particulière aux jeunes chorégraphes, aux interprètes qui ont le désir de devenir chorégraphes, aux danseuses et danseurs en fin de cursus des écoles supérieures ou encore aux jeunes ballets. Bien entendu, ce n'est pas nouveau. Je poursuis ce qu'Olivier Meyer a construit au fil des nombreuses années qu'il a occupé en tant que directeur de ce théâtre. Mais je suis heureuse de pérenniser et faire évoluer certaines orientations. Particulièrement en ce qui concerne l'accompagnement des artistes.



La grande différence est qu'Olivier Meyer avait à cœur de produire à 100% une ou deux pièces qu'il diffusait ensuite. Pour des raisons de moyens et du paysage chorégraphique tel qu'il se présente aujourd'hui, je préfère être une maison ressource pour les artistes et pouvoir soutenir et suivre les projets qu'ils portent. C'est-à-dire non pas passer commande à des chorégraphes, mais être à l'écoute de leurs propositions parce que j'aime leur travail. Ce qui nous conduit à cette édition de Suresnes Cités Danse, placée sous le signe du collectif, de l'être ensemble. Nous avons besoin en ces temps incertains de réparation, de coopération, avec toute la joie – et parfois les compromis – que cela nécessite. Mon engagement artistique est au même endroit qu'à celui des publics, soit, trouver les meilleurs moyens d'être réunis et de susciter la curiosité pour des spectacles peut-être moins attendus.

DCH : Vous appartenez à plusieurs réseaux de diffusion comme G20 Île-de-France, le réseau PLAY, le réseau Sillage/s et participez aux concours Sobanova danse (Paris) et Détours (Bruxelles). En quoi est-ce important pour vous ?

Carolyn Ocelli : C'est très déterminant pour moi. Je veux lutter contre cette statistique terrible du ministère de la Culture affirmant qu'une création chorégraphique bénéficie en moyenne de trois représentations. Et, dans notre situation actuelle, plutôt compliquée, il me semble que c'est le moment de porter des coproductions à quatre ou cinq, afin de donner plus de visibilité aux pièces qui vont être visibles dans chacun de ces lieux. Mais aussi, j'ai eu cette chance qu'Olivier Meyer me transmette la direction du Théâtre de Suresnes, néanmoins j'étais alors une jeune directrice, pas si expérimentée. C'est pourquoi j'ai ressenti ce désir de coopérer, de trouver des ressources, des endroits de partage à tous les niveaux. J'ai donc inscrit le Théâtre dans le Groupe des 20 d'Île-de-France, soit toutes les scènes publiques de banlieue, et j'appartiens également au réseau Play, fondé par Frédérique Latu des Rencontres chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis, qui s'adresse au jeune public, car un axe fort de mon projet, que nous retrouvons dans Suresnes Cités Danse, est d'avoir développé des « Dimanches en famille », soit des moments de partage générationnel, car nous avons constaté que nous perdions des spectateurs devenus jeunes parents.

Je porte par ailleurs une attention forte aux représentations jeune public dédiées aux enfants, aux jeunes et aux scolaires. Ce sont des programmations pluridisciplinaires, mais la danse reste leur colonne vertébrale. Ce n'est pas si facile de trouver de bons spectacles, particulièrement pour les plus petits, mais aussi au-delà. Donc nous avons été heureux de nous joindre à la diffusion de Croquettes d'Hélène Iratchet proposé par le festival Playground en octobre 2025. Et nous faisons aussi partie du réseau Sillages, un réseau de scènes conventionnées à majorité danse, de repérage, plus discret, mais national, qui permet de choisir tous les deux ans, un ou une chorégraphe que nous soutenons collectivement.

J'aime travailler à plusieurs échelles de coopération. Et puis, il y a des artistes notamment dans la danse, qui passent par des circuits parallèles, et une des solutions que j'ai trouvée pour les toucher, est de participer à deux concours chorégraphiques, Sobanova à Paris, et Détours festival à Bruxelles, qui donnent de la visibilité à des travaux en cours. J'attribue une petite bourse de création à chaque lauréat afin qu'il puisse venir en résidence une semaine au minimum. C'est le cas cette année avec Allison Faye, que nous accompagnons aussi pour la structuration de sa compagnie. Tout comme Jérémy Alberge, lauréat du concours Sobanova passé par le Ballet Junior de Genève mais aussi danseur électro, qui est un chorégraphe riche de ses expériences éclectiques d'interprète. C'est avec l'envie et la nécessité de parler d'un amour, au-delà du romantisme, qu'il déploie une pièce chorégraphique bouleversante, *Agapé*.

DCH : Pour Suresnes Cités Danse, ce sont Christian et François Ben Aïm, que vous accompagnez en tant qu'artistes associés qui ouvrent cette 33e édition avec la création de *Tendre Colère*. Pourquoi les avoir choisis comme artistes associés ?

Carolyn Ocelli : C'est un vrai compagnonnage. Je les ai découverts il y a environ trois ans aux Hivernales à Avignon et j'ai eu un coup de cœur. Ils avaient un riche répertoire de différentes formes, avec un souci des publics visés que nous partageons. De ce fait, il m'a paru facile de construire cette collaboration avec eux. D'autant plus qu'ils connaissaient Rosine Dupuy, directrice du Conservatoire de Suresnes. Mais très vite, nous avons su que nous pouvions élargir cette association à tout le territoire.

Donc j'ai déjà programmé *Facéties*, puis *La Forêt ébouriffée* et pour cette édition de Suresnes Cités Danse, la création de cette grande forme qu'est *Tendre Colère*.



"Tendre Colère" - François et Christian Ben Aïm © Patrick Berger

DCH : Voilà quelques éditions que vous semblez, peu à peu, vous éloigner de la tonalité hip-hop de la manifestation. Pourquoi ?

Carolyn Ocelli : En réalité, Olivier Meyer a invité dès la deuxième édition des chorégraphes contemporains, certes à créer pour des danseurs hip-hop. Mais depuis, le hip-hop s'est ouvert à d'autres disciplines et vice-versa, je pense par exemple à Mickaël Le Mer ou Jann Gallois que l'on serait bien en peine de classer ici ou là. De plus, le hip-hop aujourd'hui n'a plus besoin de Suresnes Cités Danse pour exister. Il est partout, très populaire, il a une forte dynamique et ne nécessite plus d'être légitimé. Partant de ce constat, je pense que le rôle de Suresnes Cités Danse est de donner "droit de cité", comme Olivier Meyer aimait à le dire, à toutes formes de danses, justement à toutes ces hybridations, à ces danses sans étiquette. C'est ce qui m'intéresse, ainsi que le brouillage des frontières disciplinaires, les danses profondément métissées, c'est ce que fait Abou Lagraa dans *Carmen*, ou Sylvère Lamotte qui travaille avec des acrobates de l'Académie Fratellini dont l'un vient du breakdance, pour *La fabuleuse histoire de Basarkus*.

DCH : Dans la programmation du festival, vous proposez des « petits plateaux partagés » qui semblent séduisants. Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Carolyn Ocelli : Ce sont des premières pièces. Deux hommes d'un côté, deux femmes de l'autre. Ce n'est pas anodin. Christophe West et Gaël Grzeskowiak sont deux danseurs qui, avant de chorégrapier, ont travaillé ensemble pendant des années. Pour un festival ils ont reçu commande d'un duo de huit minutes qu'ils sont venus travailler à Suresnes qui m'a enthousiasmée, tant au niveau de leur exigence technique, que de leur sincérité ou de l'amitié qui transparissait dans leur danse. Je leur ai proposé de développer cette pièce, *Juste un moment*, qui s'adresse à la fois au jeune public comme aux adultes car elle délivre un message de fraternité et de solidarité très sensible. J'ai découvert Allison

Faye, (la sœur de Johanna) grâce au Détours Festival dont elle est lauréate. Elle associe danse et jiu-jitsu, un art martial brésilien, et se trouve à un endroit de recherche physique qui me plaît. Intitulé *Bernard*, son duo avec Juliette Bolzer se penche sur le cas du bernard l'hermite, un animal étonnant, et utilise comme élément de scénographie un manteau qui pose la question de la dualité, de la sororité mais dans une esthétique radicalement différente de celle de *Juste un moment*, tout en interrogeant notre petite voix intérieure.

La seconde soirée partagée réunit Sarah Adjou et Jade Lada. Elles évoquent pour moi deux réflexions sur la femme, la puissance, l'entraide féminine, tout en actant les oppressions qui demeurent. Il est vrai que notre société reflète cette ambivalence. *Revue* de Sarah Adjou, a une dimension autobiographique car, si elle est une chorégraphe contemporaine, elle a dansé au cabaret pour vivre, ce qui est plutôt violent, corporellement parlant. Elle est également danseuse de tango. Je lui ai proposé de réconcilier toutes ses vies, et de retraverser toutes ces expériences. Elle nous offre donc un regard lucide et amusé sur sa double vie qui crée un langage chorégraphique hybride fantaisiste et puissant. Quant à Jade Lada, *Potomitan* est un trio en hommage à Denise, sa grand-mère. Le potomitan, c'est le poteau qui tient le temple, et le nom que l'on donne aux matriarches qui tiennent la maison et ne montrent jamais leurs faiblesses. Et Jade récusé cette posture inébranlable de super héroïne pour revendiquer une fragilité et de l'entraide.



"Potomitan" - Jade Lada © Noreyni Seck

J'aime ces soirées partagées qui communiquent et ont une sorte de fraîcheur. Car je trouve que nous traversons une période difficile, d'individualisme, de violence permanente et j'avais envie d'ouvrir ce festival avec un message de paix, de joie. Je crois beaucoup à la danse pour créer du lien dans la mesure où elle n'est pas récupérable, ni réduite par le discours, mais au contraire qu'il existe quelque chose de très simple, très essentiel qui s'exprime par le corps. Et d'une certaine façon ce week-end d'ouverture est une sorte de déclaration d'amour, une envie d'être ensemble en créant cet effet miroir entre les propositions artistiques et les publics.

DCH : Vous avez aussi programmé de très grandes formes. *Tendre Colère* des frères Ben Aïm, c'est dix danseurs, *Carmen* d'Abou Lagraa c'est vingt-trois, au Ballet de Lorraine ils sont vingt-quatre...

Carolyn Ocelli : Ces grandes formes, c'est l'idée du collectif, et ça fait du bien d'en montrer. La danse peut et doit être à ce niveau d'ambition-là. Pour l'instant, j'ai encore les moyens de le faire ! Et, grâce aux fameux travaux d'agrandissement de la scène d'Olivier Meyer, que je remercie tous les jours, nous pouvons nous le permettre.

J'ai adoré *Malón* d'Ayelen Parolin et *Static Shot* de Maud Le Pladec par le CCN-Ballet de Lorraine [lire notre [critique](#)]. C'est un programme particulièrement bien construit que toute l'équipe est allée voir à Nancy... et dont nous sommes sortis en dansant ! *Carmen* d'Abou Lagraa [lire notre [critique](#)] résume de nombreuses thématiques qui me tiennent à cœur dont nous avons déjà parlé, le partage, la force féminine, les ponts entre les cultures, mais il représente aussi ceux qui sont passés par Suresnes en tant que danseuses et danseurs et reviennent comme chorégraphes.

DCH : Vous programmez également *_GROUND* [underground] du chorégraphe Diego « Odd Sweet » Dolciar et le *Bal swing* de Jean-Charles Zambo. Une danse qui a rarement « droit de cité » justement sur les scènes. Est-ce ce qui vous a intéressée ?

Cette danse est effectivement peu représentée dans le paysage chorégraphique alors que les danses swing, particulièrement le lindy hop, connaissent un essor énorme dans les pratiques amateur. En ce qui me concerne, cette programmation est née de la rencontre avec Diego « Odd Sweet » Dolciar qui se situe au croisement du swing et de la house, ce qui m'a intriguée, d'autant que les danses swing sont les ancêtres du hip-hop et des danses urbaines. Il me semble qu'il est important d'inventer des moments d'interactions et de mise en mouvement des publics. D'autant que le swing peut se danser seul ou en couple, ce sont des danses plutôt avant-gardistes en termes d'inclusivité, de ce fait, il m'importe de proposer des formes participatives à cet endroit-là. Et à l'autre bout du spectre, j'ai programmé *Giro di Pista* d'Ambra Senatore. Déjà parce que j'adore son travail, mais surtout parce que l'idée d'un bal où différentes générations dansent ensemble me plaisait particulièrement. Je trouve que ce type de rendez-vous, dont c'est la deuxième édition, répond à une envie, voire un besoin de nos spectateurs. Et bien sûr, sont organisés de nombreux ateliers ouverts à tous ou en milieu scolaire.

DCH : Il existe aussi des correspondances inattendues, par exemple, on retrouve le tango, déjà présent dans la pièce de Sarah Adjou, dans *Aesthetica* de Patrice Meissirel...

Carolyn Ocelli : Sa compagnie s'appelle Tango Union et avec Irene Moraglio, ils forment un duo magnifique de tango traditionnel. Mais ils avaient envie d'aller plus loin, de croiser les esthétiques chorégraphiques et musicales pour créer une pièce performative pop et énergique et interroger les incidences des mondes virtuels sur nos corps. Et oui, il y a des correspondances puisque Sarah Adjou mais aussi Christophe West dansent dans cette création.

DCH : Et tout finit par un battle « all styles ». Qui y sera convié ?

Carolyn Ocelli : Un battle est un endroit de partage et il est capital de faire connaître la culture du battle aux publics des plateaux. C'est aussi dans l'ADN du festival de présenter des danseurs confirmés et d'autres en devenir... Donc nous sommes sur un 2vs2 avancés et débutants pour créer des rencontres entre différentes générations. Et bien sûr, « all styles » pour inclure tout le monde, du tango au cabaret, du contemporain au hip-hop dans une grande fête de la danse pour finir en beauté !

Propos recueillis par Agnès Izrine

Les frères Ben Aïm créent à Suresnes Cités Danse : Entretien

Christian et François Ben Aïm ouvrent cette 33e édition de Suresnes Cités Danse avec une création pour dix interprètes, *Tendre Colère*. L'occasion de leur demander de nous dévoiler quelques-uns de leurs secrets de fabrication...



François et Christian Ben Aïm © Patrick Berger

DCH : Votre création s'intitule *Tendre colère*. Pourquoi ce titre ?

François Ben Aïm : Depuis le travail que nous avons mené sur *Facéties*, avec une écriture du décalage, tissée d'un certain abandon, nous avons développé une sorte de technique que nous appelons « le dessaisissement », le hors de soi. Ces notions nous ont amené à explorer différents états, énergies, modes gestuels. Bien sûr, quand on imagine « être hors de soi » la colère vient en premier, mais aussi un état moins attendu d'abandon, une forme de renoncement, presque d'attendrissement de la matière « corps ». C'est pourquoi il nous semblait important d'adjoindre au titre cette double polarité.

Christian Ben Aïm : Le côté très opposé, paradoxal nous intéressait également, car ces forces contraires nous traversent en permanence, par fulgurances, avec un curseur émotionnel très varié, qui finalement bouscule le corps par ce désir d'action, de réaction, d'engagement personnel envers le monde, envers soi-même, tout en ressentant l'envie d'abandonner, de relâcher, de laisser faire. Ce sont des pensées ou des désirs multiples, des sensations que chacun peut éprouver au quotidien.



Répétition de "Tendre colère" des frères Ben Aïm © Patrick Berger

François Ben Aïm : Ces énergies nous font évoluer sur un fil, passer de l'explosif, de l'exubérance, du débordement, et l'instant suivant, glisser dans une l'absence totale de force, la mollesse, un endroit de douceur. D'une certaine façon, aussi opposées soient-elles, ces perceptions ne sont pas si lointaines. Et bien entendu, nous ne cherchons pas à représenter la colère, mais nous explorons un jeu, une forme d'abstraction, et d'émotions indicibles que seul le corps peut exprimer dans leur pluralité. Ce sont presque des enjeux physiques de pression, de décompression, de tensions internes qui demandent une échappatoire... Et ce qui était capital pour nous, était de voir comment cette écriture se déploie dans le groupe de façon chorale car il y a dix danseurs et danseuses au plateau. Car si notre travail fait appel à la singularité des interprètes, cette fois, il s'agissait de trouver un dénominateur commun.

DCH : **En quoi est-il important pour vous d'augmenter le nombre de vos interprètes au fil de vos créations ?**

Christian Ben Aïm : C'est la première fois que nous travaillons avec un groupe aussi important, et c'était pour nous un défi. Notamment de définir un nouveau langage choral, ainsi que de se questionner sur la puissance et le pouvoir d'être ensemble, de faire corps commun, de pouvoir affronter en chœur des contradictions, comme le fait d'être tiraillés par toutes sortes d'affects antinomiques. Et curieusement, la communauté peut prendre en charge ces divergences, tout en les dépassant, et même parfois reconforter, créer du lien. Et c'est le fond de notre propos dans Tendre colère, comment faire face au chaos du monde, à un certain désarroi, comment faire intelligence commune. Ou comment faire front à des situations complexes.

François Ben Aïm : Pour répondre à la question sur le nombre d'interprètes, il y a pour nous une cohérence naturelle dans le fait de passer des six de Facéties aux dix de Tendre Colère, même si le nombre commençait à exister. Mais il est vrai que nous nous sommes attachés à faire exister une nouvelle physicalité telle que nous l'évoquions, de pouvoir distribuer au groupe les qualités d'apparition d'un corps déstructuré, décalé, emporté, qui semble ne plus se maîtriser totalement. Donc c'est vraiment le passage de l'individu à cet état physique, collectif, qui était notre cible.

DCH : Comment avez-vous travaillé ces différents états avec vos interprètes ?

Christian Ben Aïm : Ce n'est pas simple. Nous avons travaillé sur la notion de non-volonté ou comment inviter chacun à abandonner certaines habitudes ou réflexes, interroger une forme de non-représentation de soi-même. De ce fait nous avons mis en place plusieurs étapes de recherche, à travers différents biais, comme le fait de tenir sur son axe plutôt par l'alignement du squelette que par la contraction musculaire et comment ce squelette peut se mouvoir de façon à laisser libre la colonne vertébrale, le cou, la nuque, la musculature, sans pour autant ressembler à des pantins désarticulés. En tout cas créer une disponibilité du danseur ou de la danseuse qui leur permette d'être dans un endroit d'imprévu, d'un possible jaillissement, ou d'un déplacement, ou peut répondre à des sensations inconnues.

François Ben Aïm : Cette recherche d'un état où la volonté est gommée nous aide à accéder à d'autres sources d'initiation du mouvement, d'autres idées de la projection, ce qui conduit à une chorégraphie plus fine, plus subtile, car elle vient toucher des inscriptions corporelles, elle apporte une autre qualité gestuelle, une nouvelle habileté des interprètes.



Christian et François Ben Aïm dans "Facéties" © Patrick Berger

DCH : Dans Facéties, vous montriez un côté absurde et humoristique. Conservez-vous cette dimension de votre travail dans Tendre colère ?

Christian Ben Aïm : Nous sommes plus graves. Mais il est certain que les états de corps, de relâchement, d'abandon peuvent engendrer une certaine dérision, ou une légèreté.

DCH : Êtes-vous en colère ?

Christian Ben Aïm : Nous essayons de l'être tous les jours. Mais il faut avouer qu'il est difficile de faire autrement. La colère est une réaction face au monde, face des politiques, des non-choix, mais aussi par rapport à nous-mêmes, à notre potentiel, notre puissance et notre impuissance.



Répétition de "Tendre colère" des frères Ben Aïm © Patrick Berger

François Ben Aïm : Mais derrière se pose la question de quel engagement, quelle réaction. Nous sommes devant une multitude de défis, et parfois, nous avons l'impression de ne pas pouvoir agir, même avec la meilleure des volontés, nous ne trouvons pas toujours les moyens adéquats. Et ici, nous avons la chance de pouvoir combattre des idées ennemies, mais nous ne sommes pas un pays en guerre. Mais la dimension guerrière est à nos portes et nous nous sentons concernés même si nous n'avons pas engagé le combat, et que nous sommes préservés de ces événements majeurs qui sont proches de nous.

Christian Ben Aïm : Il se peut que la tendresse soit une réponse à cette colère, si on arrivait à l'élargir dans les cœurs de chacun, nous aurions peut-être plus de paix, de tranquillité, d'intelligence.



Répétition de "Tendre colère" des frères Ben Aïm © Patrick Berger

François Ben Aïm : Peut-être y-a-t-il chez nous une forme de naïveté assumée. Car la tendresse se joue dans les corps. Comment renoncer à une forme de dureté, trouver un environnement propre à une plasticité plus bienveillante ?

Christian Ben Aïm : Je pense que nous devons garder cette forme d'utopie-là, cette force. Cette notion de partir au combat a été une espèce de métaphore et une réflexion un peu symbolique pour nous tout au long de la création. Nous avons d'ailleurs travaillé la figure de Don Quichotte, avec cette dimension d'un rêve de combat imaginaire, de désir d'un autre monde est symbolique dans la pièce.

DCH : **Quels sont vos choix musicaux pour cette création ?**

François Ben Aïm : Nous avons eu un coup de cœur pour Patrick de Oliviera, un compositeur qui vient plutôt de l'électro et a de nombreuses cordes à son arc. Nous avons senti que son écriture avait un souffle, un flux, une énergie à la fois de l'ordre de la pulsation et un effet d'entraînement qui confine parfois à la transe, parfois à une sorte de lente maturation, comme une chose qui grandit ou s'expand tout en réussissant à le faire dialoguer avec des inspirations de musiques du monde, une influence de différentes cultures, horizons, pays, pour venir colorer sa partition et créer un son universel qui nous emporte, avec une rythmique entraînante.



Répétition de "Tendre colère" des frères Ben Aïm © Patrick Berger

Christian Ben Aïm : Et la dualité que nous développons chorégraphiquement se retrouve dans la musique, dans ces deux lignes de vie, dans cette dynamique, avec des moments d'une grande douceur, de nostalgie dans les tonalités employées. En tout cas c'est une composition très envoûtante qui tient une grande place dans notre création. Tout comme les lumières de Laurent Patissier, l'éclairagiste qui nous suit depuis plus de quinze ans.

DCH : **Que représente pour vous le fait d'être artistes associés au Théâtre de Suresnes Jean-Vilar ?**

François Ben Aïm : C'est un bel accompagnement. Nous sommes artistes associés et en résidence sur deux saisons. Le Théâtre de Suresnes intervient à trois niveaux : le soutien à la création, avec la production de Tendre Colère et un accompagnement logistique et technique important sur les deux dernières semaines de finalisation ; la diffusion, puisque nous aurons présenté huit pièces tout format,

y compris *Ô mon frère* qui a vingt ans et que nous continuons à tourner ; et un dernier volet d'actions artistiques sur tout le territoire, avec des interventions dans le champ social, des masterclass, en partenariat également avec le Conservatoire de Suresnes. Mais, faire en sorte que la danse puisse toucher toutes sortes de publics afin qu'elle puisse ne plus être la parente pauvre du spectacle est fondamentalement dans notre ADN.

Propos recueillis par Agnès Izrine

[Suresnes Cités Danse 2024] Rencontre avec Christian et François Ben Aïm pour leur création « Tendre colère »

Le festival [Suresnes Cités Danse](#) démarre le 10 janvier au Théâtre Jean Vilar de Suresnes, pour un mois de spectacles autour du hip hop, de créations et de découvertes. En ouverture : la nouvelle création de Christian et François Ben Aïm, *Tendre colère*. Le duo de chorégraphes continue son travail entamé sur *Facéties*, leur pièce précédente si séduisante, et interroge cette fois-ci le groupe, tiraillé entre de multiples émotions, qui fait naître le vivre-ensemble. Rencontre.



Christian et François Ben Aïm

Que représente pour vous le fait d'ouvrir Suresnes Cités Danse, vous qui êtes artistes associés du Théâtre Jean Vilar depuis deux ans ?

François Ben Aïm – Carolyn Ocelli (*ndlr : la directrice du Théâtre et du festival*) a impulsé une ouverture esthétique, porté la diversité des formes et des recherches d'écriture. En étant artistes associés, nous portons avec elle ces ouvertures, cela correspond à ce que l'on cherche à défendre. Nous sommes fiers, honorés et ravis de participer à la fenêtre que représente **Suresnes Cités Danse** sur les différentes esthétiques, cela amplifie tout le travail sur le territoire, ça a une grande cohérence pour nous comme pour le théâtre.

Vous y présentez votre nouvelle création, *Tendre colère*. Qu'est-ce qui plane sur cette nouvelle pièce ?

Christian Ben Aïm – L'engagement, l'idée du partage, d'être ensemble, l'énergie du collectif pour avancer vers un horizon et un futur commun. On est dans un rapport plus viscéral, qui donne une autre forme de joie : celle du vivre ensemble.

François Ben Aïm – Il y a vraiment cette idée du lâcher prise, de laisser surgir le mouvement, de se laisser emporter, de pouvoir aussi en être témoin. Cela demande à nos dix interprètes une bonne virtuosité physique, mais aussi une grande conscience de ce qui se vit et de ce qui se passe.

Christian Ben Aïm – Cette dualité nous intéresse. Le fil de notre travail repose sur le relâché et la résistance : comment on retient, on arrête de retenir, malgré nous parfois. On travaille ce va-et-vient de tensions et de relâchements dans le corps et la pensée, des notions aussi bien chorégraphiques, psychologiques, physiques ou organiques.



Tendre colère de Christian et François Ben Aïm

C'est un peu une façon de répondre aux troubles de notre époque ?

François Ben Aïm – Cela fait presque deux ans que l'on travaille sur cette pièce et il y avait comme une forme de sidération face à un certain délitement du monde, cette forme de violence constante. *Tendre colère* peut porter ce questionnement sur où va le monde. On questionne le être-ensemble, la notion du commun. On le fait à travers différentes émotions et types d'énergies. Il n'y a pas forcément une seule et même couleur qui amène à la joie. Des émotions sortent de nous-même, du côté de la colère, ou au contraire vers quelque chose de plus doux, comme l'entraide, le soutien, le besoin de s'en remettre aux autres. On est aussi sur ces énergies parfois difficilement cernables, qui créent des tiraillements, il peut y avoir de l'incompréhension sur ce que l'on traverse ou ce que l'on vit. Explorer l'ensemble de ces élans et de ces états nous intéressait.

Comment *Tendre colère* s'inscrit dans la lignée de *Facéties*, votre création précédente où régnait l'absurde ?

François Ben Aïm – Chorégraphiquement, *Facéties* a ouvert pour nous un champ nouveau, autour du corps plus dissocié, d'une écriture du décalage, du dessaisissement, où la volonté n'est plus maîtresse. La dimension comique était recherchée. Avec *Tendre colère*, nous avons continué à explorer ces principes physiques mais sans forcément y chercher le comique. Dans notre écriture, l'interprète se trouve parfois malmené, emporté ou traversé. Il y a un jeu entre ce qui est subi et ce sur quoi il agit, il joue de ce qui lui arrive. Ce travail est né dans *Facéties*. Sans cet aspect comique, cela peut devenir plus dur. Mais on ne porte pas de jugement sur la couleur des émotions qui nous traversent. On les observe, on les éprouve, on en est témoin sur les autres ou sur soi-même.

Christian Ben Aïm – On se laisse traverser par tout ce qui peut apparaître. Avec le travail sur le retenu-relâché, on laisse apparaître quelque chose de plus intime, de plus profond, que ce soit dans la joie, l'absurde, la colère, la puissance ou la force.

Cette poursuite de ce travail a-t-elle créé des surprises ?

François Ben Aïm – Ce dont nous n'étions pas sûrs, c'était de voir ce travail chorégraphique se déclinier et se transmettre au groupe, être porté par le collectif. Dans *Facéties*, il s'agit davantage de figures ou d'individus, des singularités qui s'expriment. Dans *Tendre colère*, il y a dix interprètes, et l'enjeu était de voir comment ce que l'on pouvait trouver pour chacun pouvait se transmettre au collectif. Et ce fut une belle surprise. Un groupe peut aussi porter ces particularités, ces spécificités de langages, l'impact en est même décuplé.

Christian Ben Aïm – Nous avons la chance et cette joie de pouvoir travailler avec des interprètes de cette qualité. Ils portent les propos et ce que l'on cherche à montrer au plateau. Cela donne envie de poursuivre sur un troisième volet, d'essayer d'aller encore plus loin dans le décalage, casser le quatrième mur, d'être dans un endroit de permission, de folie douce, d'absurde, de tragico-comique.



© Patrick Berger

Tendre colère de Christian et François Ben Aïm

Quels sont vos vœux pour 2025 ?

François Ben Aïm – Que le milieu de la culture et de l'art retrouve l'importance qu'il a dans notre société et dans ce qu'il apporte au fait de vivre ensemble, de créer du lien, de rêver le monde futur, de réfléchir au monde passé et de se retrouver autour de moments. Pour l'instant, on entend beaucoup de discours qui tendent à minimiser la culture et l'art comme des choses non essentielles. **Se retrouver devant des objets d'art, en particulier de l'art vivant, est tellement important.**

Par Amélie Bertrand

« Tendre Colère » de Christian et François Ben Aïm

Cette superbe création pour dix interprètes virtuoses faisait l'ouverture de Suresnes Cités Danse, les frères Ben Aïm étant artistes associés du Théâtre de Suresnes – Jean Vilar.

Après un prologue assez amusant, où un homme ganté d'une main de fer tient ferme son balai tout en ayant l'air surpris d'être là (une métaphore, peut-être, du corps de ballet ?), se lève un magnifique chant gaélique (?) tandis que sont alignés les dix danseurs et danseuses en fond de scène. Alors s'élancent les individualités dans une gestuelle souple, s'enroulant et se déroulant dans des tours et des circonvolutions, s'éparpillant dans de fausses désorganisations des corps, et des instants suspendus. Les costumes signés Mossi Traoré tout comme la gestuelle qui fait voler les jupes dans des rondes à la Bruehgel, ou en chaînes d'inspiration folklorique, ont quelque chose de médiéval, qui nous plonge dans un sentiment du collectif ancré dans la vie même.

Les unissons désaccordés qui permettent au regard de zoomer soudain sur un individu, une figure, donnent à l'ensemble un aspect presque cinématographique avec un effet de profondeur de champ extrêmement réussi. L'écriture chorégraphique est extraordinairement travaillée dans la masse, avec ses déploiements et ses spirales, ses chutes finies quatrième, ses torsades sans fin, ses courbures magistrales, et ses voltes renversées. Le rythme est prenant, admirablement soutenu par la composition musicale de Patrick De Oliveira, tout en pulsations et en sonorités diverses et variées qui mêle voix profondes, et ondes électro, cordes et nappes subtiles. Tirillés sans cesse entre poids des corps et élévation, énergie terrienne ou aérienne, les corps semblent toujours au bord du déséquilibre, de l'instabilité ou plutôt de l'intranquillité. C'est une fine partition d'états et d'humeur qui décuple le mouvement en autant d'expressions que d'interprètes.

Soudain, un nuage de fumée explose au centre du plateau dans un effet très réussi. Quand il se dissipe peu à peu, naît un nouveau langage, grotesque, burlesque et extravagant, rappelant le Combat de Carnaval et Carême, jouant d'oppositions gestuelles, voire de contradictions radicales qui demandent aux danseuses et danseurs une virtuosité sans faille tandis que leurs cris et leur folie laissent croire à l'abandon le plus total.



Est-ce de la colère ? Peut-être. Ce qui est certain, c'est que la tendresse est bien au rendez-vous de duos d'une douceur fiévreuse, d'une affection ombrageuse qui se matérialisent en portés et étreintes fougueuses. Cette folie douce est-elle une forme de résistance, une invitation à réinventer nos modes de vivre ensemble ? En tout cas, l'ensemble forme une superbe pièce dansée, qui ouvre nos imaginaires.

En première partie, deux très jolis duos de chorégraphes émergents amorçaient la soirée.

Le premier, intitulé Bernard, faisait référence au mollusque sans coquille qui se cherche toujours un habitat convenable, le bernard-l'hermite. De façon amusante, Allison Faye (la chorégraphe) et Juliette Bolzer, explorent, à l'aide d'un manteau carapace bien trouvé, avec ses nombreuses poches, tout ce que ce petit animal suppose : la vulnérabilité, le fait de ses glisser « dans la peau d'un autre » ou le fait « d'être [aussi !] un autre ».



© Laurent Philippe

Mais peu à peu, surgissent d'autres problématiques, comme trouver sa place, se distinguer, voire occuper l'espace – et donc la question des limites qu'il ne faut pas empiéter sous peine de se faire expulser ! C'est assez drôle et bien pensé. Et peut tout aussi bien s'adresser à un jeune public comme à des spectateurs avertis. C'est aussi le cas de *Juste un moment* de Christophe West et Gaël Grzeskowiak.

Très expressif, pour ne pas dire théâtral, car c'est un duo très dansé, la pièce raconte une rencontre entre deux hommes dont nous ignorons les tenants et les aboutissants. Ce sont de brefs instants capturés en plein vol, pleins d'humour et d'esprit, d'une virtuosité impressionnante. Leur récit oscille entre sensations intérieures et représentation extérieure, avançant presque toujours en parallèle sur ce double plan, ce qui indéniablement, est une force spécifique à la danse de pouvoir signifier simultanément des affects contradictoires – ne serait-ce qu'en dissociant les parties du corps, ou les mimiques du visage du mouvement lui-même.



© Laurent Philippe

La gestuelle très fluide, très liée, d'une souplesse et d'une célérité alerte est littéralement épatante ! Empruntant volontiers au hip-hop comme au vocabulaire classique et contemporain, c'est un vrai plaisir de découvrir cette petite forme mais d'une grande puissance physique et communicative.

Agnès Izrine

« Tendre colère », les utopies de Christian et François Ben Aïm



Avec cette pièce pour dix interprètes, le duo de chorégraphes Christian et François Ben Aïm répond à l'état du monde, et esquisse, entre grâce et révolte, de douces utopies.

Une ligne de néons blancs est suspendue au plafond. Deux danseur·euse·s, qui évoluent sur le devant de la scène, entrent en contact, déploient des gestes souples. Les néons disparaissent, une lumière douce emplit la salle, et huit danseur·euse·s sortent de l'ombre. Depuis une bonne vingtaine d'années, le duo Christian et François Ben Aïm déploie une esthétique où les disciplines (danse, théâtre et cirque) se mêlent. Avec *Tendre colère*, ils déploient une fresque souple et pêchue pour un groupe de dix interprètes afin de tenter de réinventer le monde.

« Tendre colère sera un manifeste utopique, une chimère dansante, un remède à la mélancolie, un pied de nez à la rage et à la perte. » Voilà le projet, ambitieux, des frères Ben Aïm, consigné dans le dossier artistique du spectacle. Ce qu'on perçoit d'abord, c'est un paysage à la lumière douce, chaleureuse, qui tapisse plusieurs pans du sol. Le seul élément de scénographie : une branche un peu tordue dont le bout est peint en rouge. La musique électronique de Patrick de Oliveira, au beat entraînant, crée une atmosphère brumeuse. Une communauté se dessine sous nos yeux, portée par un même souffle. Elle est humaine, animale et végétale à la fois. Les interprètes arborent des spirales, tournent sur eux-mêmes. Leurs bras sont souples, comme des algues, et ressemblent aux tentacules d'une pieuvre qui s'agitent vers le haut. Les corps sont mus par des déséquilibres, qui créent une illusion d'organicité, de contact avec un environnement imaginaire. Il y a de la grâce dans ce ballet, qui, au fur et à mesure, devient de plus en plus tonique. Les interprètes envoient leur énergie vers le haut, s'arrêtant par moments, comme de brefs *stop-motion*.

On croirait que Christian et François Ben Aïm nous initient d'abord à leur vocabulaire, avant que la danse ne se densifie et que la cadence s'accélère, pour nous inviter à les suivre, à ne pas perdre le fil. La lumière devient rouge. Les danseur.euse.s font exploser leur rage, crient. Il y a quelque chose de la révolte et de la contestation dans cet ensemble. Alors que la lumière redevient plus claire, de brefs portés se succèdent dans un élan tournoyant. Penser et réagir aux crises du monde est un thème de plus en plus présent dans la danse contemporaine, [à l'instar de Katerina Andreou](#) qui se confronte à la confusion du monde [dans *Bless This Mess*](#), ou Ruth Childs qui tente, [dans *Fun Times*](#), de trouver comment encore s'y amuser. Contre l'esthétique de l'effondrement qui imagine le pire, Christian et François Ben Aïm ouvrent les imaginaires et les possibles. Est-ce que la colère de ce groupe serait le moteur pour qu'autre chose advienne ? Leur capacité à se rencontrer et à entrer en contact serait-elle un premier pas vers l'utopie ? ***Tendre colère se confronte à l'état du monde avec franchise, tout en proposant une manière d'exister ensemble, avec une douceur salvatrice.***

Vu en janvier 2025 au Théâtre de Suresnes Jean Vilar, dans le cadre du festival Suresnes Cités Danse

Belinda Mathieu

Critiques**Chorégraphie : *Christian et François Ben Aïm*****Tendre Colère****Musiques : Patrick De Oliveira**

© Patrick Berger

La 33^e édition du [Festival Suresnes Cités Danse](#) dirigé par Carolyn Ocelli s'est ouvert avec la création *Tendre Colère*, de François et Christian Ben Aïm, artistes associés depuis 2023.

Après un bref prologue où une danseuse et un danseur évoquent une scène de vie quotidienne en se passant un balai sur scène, la pièce se développe avec l'entrée sur le plateau de dix danseurs.

Ce début est particulièrement saisissant : les corps jouent avec des sensations d'apesanteur et la fluidité de leurs mouvements. Chaque geste est une surprise et nous surprend car s'il semble incarner une intention ou emprunter une direction, soudainement il se transforme en prenant une trajectoire différente. Les danseurs montrent une grande richesse posturo-gestuelle en occupant tout l'espace scénique avec leurs corps orientés différemment.

Le style de cette première partie se transforme pour laisser la place à un langage chorégraphique qui valorise la notion du changement du poids des corps à travers l'alternance des appuis des jambes sur le sol enrichi par des moments qui évoquent le style de la contact-improvisation bien rythmés.

L'ensemble des interprètes fait corps dans une séquence où ils retrouvent le synchronisme dans l'exécution de leurs mouvements plus géométriques, linéaires et animés d'une plus grande tension soutenue par des lumières rouge intenses qui envahissent tout le plateau. La composition musicale de Patrick De Oliveira avec ses sonorités électro et son rythme uniforme créent une atmosphère à la limite de la transe.



© Patrick Berger

Un autre changement de registre suit : les danseurs retrouvent leur liberté gestuelle et la densité dans l'exécution de chaque mouvement.



© Patrick Berger

Le public du Théâtre Jean Vilar de Suresnes a assisté à une belle pièce, un riche travail des deux chorégraphes, traversé par des états de corps différents. L'oxymore, *Tendre colère*, qui semblerait porter en soi même une contradiction, se révèle presque un paradoxe face à une danse riche d'humanité, en appelant à retrouver le sens de la communauté.

Suresnes, Théâtre Jean Vilar, 10 janvier 2025

Antonella Poli

La "Tendre Colère" des frères Ben Aïm ouvre le festival de danses urbaines de Suresnes



Filage de "Tendre colère", chorégraphie C. et F. Ben Aïm, au théâtre Jean Vilar de Suresnes, le 20 décembre 2024. (PATRICK BERGER)

Dix danseurs se déploient sur la scène du festival Suresnes Cités Danse dans cette création consacrée aux moments suspendus où l'être humain a le sentiment de sortir de lui-même.

Tendre Colère, la création présentée en ouverture de la [33e édition du festival Suresnes Cités Danse](#), est une pièce contemporaine, créée au théâtre Jean Vilar dans le cadre d'une résidence d'artistes. Elle sera dansée à trois reprises, les 10, 11 et 12 janvier. Ses deux chorégraphes, François et Christian Ben Aïm, nous ont permis d'assister fin décembre au filage, une répétition de l'ensemble du spectacle dans les conditions réelles, mais sans public. Le résultat était déjà plus que prometteur.

Le titre du spectacle est un oxymore, le mariage de deux mots au sens contradictoire. Sa genèse remonte à *Facéties*, leur précédente pièce présentée à Suresnes en 2023. Les frères Ben Aïm disent qu'en travaillant sur ce ballet comique, ils ont commencé à s'intéresser "au geste par inadvertance, à une forme de maladresse, d'oubli à soi-même, un mouvement qui se construit en dehors de la volonté". Ils s'interrogent alors sur les différentes manières d'être "hors de soi" : "Il y a bien sûr, la colère. Mais pas seulement. Il y a des moments où l'on n'est pas forcément dans l'excès ou le débordement, mais dans le relâchement, la détente, dans une certaine distraction, des moments où l'on s'en remet aux autres". Ce qui explique le titre de leur création, *Tendre colère* : "Cela nous semblait intéressant de mettre en regard ces deux énergies, dans l'excès et dans la douceur."



Filage du spectacle "Tendre colère" avec les danseurs Eva Assayas, Jamil Attar, Johan Bichot, Alex Blondeau, Rosanne Briens, Chiara Corbetta, Andrea Givanovitch, Jeremy Kouyoumdjian, Andrea Moufounda et Emilio Urbinau, au théâtre Jean Vilar de Suresnes, le 20 décembre 2024. [PATRICK BERGER]

Revenons au filage. Sur un grand plateau blanc et nu, dix danseurs évoluent autour d'un unique élément de décor, une longue branche décharnée. Certains ont déjà revêtu les costumes imaginés par [Mossi Traoré](#), un créateur engagé qui promeut l'accès à la mode et à la culture au cœur des quartiers qui en sont les plus éloignés. L'une de ses marques de fabrique est de créer des vêtements non genrés.

"C'est la première fois que nous collaborons, raconte Christian Ben Aïm, et ça nous intéressait effectivement que les hommes puissent porter des jupes et les femmes des pantalons, qu'il n'y ait pas ces limitations-là". Son frère complète : "Les états que l'on traverse n'ont pas de genre. Ce qui importe, c'est l'intime qui se trame à ces endroits-là, indépendamment de la question du genre."

Pour la musique, ils ont fait appel à Patrick de Oliveira, artiste polyvalent à la fois auteur, compositeur, interprète et ingénieur du son pour le spectacle vivant. C'est là encore une première collaboration. *"Nous avons envie de travailler sur la question de la transe, de la pulsation, d'un rythme qui nous emporte et qui soit, en même temps, teinté de différentes influences, de musiques du monde, par exemple la musique orientale"*, explique François Ben Aïm.

Le travail entre le musicien, les chorégraphes, et les danseurs s'est fait en commun, au fil de la création, et cela se ressent tant la musique semble écrite sur et avec leurs corps. Une douce énergie se dégage des mouvements d'ensemble. Le travail de bras est magnifique. Comme des derviches tourneurs, les danseurs semblent par moments nous inviter à entrer dans leur tourbillon nimbé de couleurs magiques, rouge sang ou bleu d'aube. Des lumières dues à leur complice Laurent Patisier avec qui ils travaillent depuis 1998 et leur pièce *L'homme rapaillé*.

Animal et fraternel à la fois

Pour Carolyn Ocelli, la directrice du théâtre Jean Vilar, Tendre colère, répond à un besoin lié à l'inquiétude de l'époque. "Je trouve, explique-t-elle, que l'on vit dans un monde assez violent, de repli individuel et communautaire. J'ai aimé leur ambition d'aller chercher la puissance du collectif – dix danseurs au plateau, c'est beaucoup – et de travailler sur les questions d'abandon, quand on est

dépassé par ses propres émotions". Elle ajoute que "cela a quelque chose d'animal et de fraternel à la fois. C'est cela qui m'a parlé."

Les frères Ben Aïm sont artistes associés au théâtre Jean Vilar depuis septembre 2023. Ils ouvrent le bal cette année avec cette pièce ambitieuse qu'ils présentent comme "un manifeste utopique, une chimère dansante et un pied de nez à la folie du monde". Une belle introduction pour la 33e édition du festival qui réunira sur un mois 17 chorégraphes et plus de 85 danseurs et interprètes.

Valérie Gaget

[Suresnes Cités Danse 2024] *Tendre colère* – Christian et François Ben Aïm

Rendez-vous incontournable des danses hip-hop et contemporaine en France, le festival [Suresnes Cités Danse](#) a lancé le 10 janvier sa 33e édition. Cette année, la directrice de l'événement Carolyn Occelli a fait appel à [Christian et François Ben Aïm](#), artistes associés du Théâtre de Suresnes Jean Vilar, pour donner le coup d'envoi avec *Tendre colère*. Dans le sillage de [Facéties](#) (2021), cette création poursuit l'exploration menée par les deux frères chorégraphes autour des états de corps. Entre **tiraillements de cœur et communauté de cœurs**, le duo invite dix interprètes à questionner l'«être ensemble» et toutes les tensions que recouvre l'expression. Élan de solidarité ou désir d'émancipation, traits d'union ou évasions : leur *Tendre colère* entraîne dix interprètes virtuoses dans un univers musical riche de nuances où la danse dessine un mouvement perpétuel, au risque d'être redondant.



Tendre colère de Christian et François Ben Aïm

À la croisée de la danse, du théâtre et du cirque, François et Christian Ben Aïm créent à quatre mains depuis plus de vingt-cinq ans. Nourries de leur univers pluridisciplinaire, leurs pièces explorent les états d'âmes au regard de l'état du monde. Ainsi dans *Facéties* en 2021, les frères chorégraphes distillaient un brin d'humour loufoque en pleine période Covid – où la pièce a vu le jour envers et contre tout. Si elle s'inscrit dans la continuité de ce travail, *Tendre colère* surgit quatre ans plus tard, pour *Suresnes Cités Danse*, presque jour pour jour, dans un contexte où les crises – humanitaires, politiques ou écologiques – se multiplient et s'intensifient. Face à cette violence omniprésente, la pièce prend ses distances avec l'univers de l'absurde dès le prélude, où la légèreté d'un duo clownesque cède le pas à une atmosphère plus mystérieuse et obscure. Ainsi que le suggère son

titre en forme d'oxymore, la pièce met en tension des énergies contradictoires où l'exaltation des physicalités et des expressivités singulières rejailit sur le collectif.

Debout en ligne en fond de scène, les dix interprètes en tenues amples et sombres s'avancent, en solo ou en duo, sur le plateau nu – seul un long bâton de bois se dresse au loin. Chacun à leur manière, les corps semblent chercher un point d'inflexion entre contrôle du geste et lâcher-prise. Tels des électrons libres, ils et elles s'attirent et se repoussent, s'unissent et se dispersent, explorant l'art d'être et de faire ensemble. Dans leur chassé-croisé permanent, qui prend parfois des airs de « Suis-moi je te fuis », les silhouettes s'élancent, s'écroulent, se relèvent ou sont relevées, voltigent dans un pas de deux ou tournoient en solitaire, avant de retourner vers leur ligne de fuite dans l'ombre. Entre ancrage au sol et défi de la gravité, la danse se déploie également en relief, à l'image de Chiara Corbetta, plusieurs fois élançée par ses partenaires dans un sursaut aérien.



Tendre colère de Christian et François Ben Aim

Pour déployer ses contrastes d'intensité, d'amplitude et de texture, la chorégraphie de Christian et François Ben Aim puise dans la superbe création sonore de Patrick de Oliveira. D'une construction musicale riche de nuances et des couleurs vibrantes, elle entrecroise subtilement cordes, voix, basses et pulsations électro, tandis que chaque variation de rythme ou de ton projette les corps dansants dans un état d'instabilité. À la fois labiles et hautement perméables à leur environnement, les interprètes semblent ainsi traversés d'énergies aussi extrêmes qu'opposées. Si leurs bras et leurs jambes glissent en des gestes ondulants et déliés, de brusques secousses ou de contractions musculaires s'appliquent à constamment renégocier leurs trajectoires. Dans ce jeu de mouvements mouvementés, **Andréa Moufounda livre un solo remarquable d'intensité**. Au milieu des neuf autres silhouettes figées, son corps semble devenir poreux aux perturbations extérieures. Sa gestuelle tantôt fluide, tantôt striée, se fait alors l'expression subtile et profonde d'une douceur paradoxalement fouguese, d'une tendre colère.

Christian et François Ben Aim déploient ici la finesse de leur art chorégraphique avec chacune et chacun de leurs formidables interprètes. Mais au-delà de la sculpture du geste en surface, la pièce manque d'un surcroît d'architecture pour aller au fond de ses contradictions. La chorégraphie,

d'abord d'une inventivité séduisante, échappe de justesse à la monotonie grâce aux effets de groupes. Tandis que l'ambiance est déclinée du rouge profond à l'orange légèrement ambré, les interprètes abandonnent un temps leurs partitions singulières pour se mouvoir en bataillon tels des guerriers ou en chœur dilaté – évoquant vaguement les naufragés du *Radeau de la Méduse*. Si ces moments de relance insufflent une énergie collective bienvenue, ils se dissipent trop vite pour donner une véritable profondeur à l'exploration de l'«être ensemble». À la longue, *Tendre colère* finit par osciller entre fulgurances captivantes et élégantes redondances. Dommage pour cette pièce qui fourmille pourtant de bonnes idées et ne manque pas de générosité.



Tendre colère de Christian et François Ben Aim

Tendre colère de Christian et François Ben Aim au Théâtre de Suresnes Jean Vilar dans le cadre du festival Suresnes Cités Danse. Avec Eva Assayas, Jamil Attar, Johan Bichot, Alex Blondeau, Rosanne Briens, Chiara Corbetta, Andrea Givanovitch, Jeremy Kouyoumdjian, Andréa Moufounda et Emilio Urbina. Vendredi 10 janvier 2025 au Théâtre de Suresnes Jean Vilar.

Callysta Croizer

« Carmen » d'Abou Lagraa

Avec le Ballet de l'Opéra de Tunis, Abou Lagraa réinvente Carmen dans un ballet contemporain qui revendique le droit à la sensualité, sans mise à mort aucune, même pas de Bizet. A voir les 25 et 26 janvier à Suresnes Cités Danse !

« La figure de Carmen parle à l'humanité entière et l'émeut », déclare Abou Lagraa. Mais cette histoire, il ne l'entend ni ne la reflète comme le reste de l'humanité. D'emblée, il marque sa différence : « Moi, Carmen, je ne la tuerai pas ! » Glorifier un féminicide en 2024 ? Juste inconcevable ! « Je suis désolé pour l'histoire de Mérimée et Bizet, mais on ne peut plus accepter ça. » Une autre Carmen doit être possible ! Le meurtre de la femme par l'homme fou de jalousie, tout le monde l'a en tête, si bien que Lagraa peut se contenter d'en rappeler l'intention par la simple présence du couteau. « J'ai demandé aux danseurs de l'utiliser de manière poétique. Un couteau, ça peut être très doux. Ça brille... » Le geste est fin, mais la différence saute aux yeux quand Don José, tourmenté, plante finalement la lame dans le plancher. Et tout est dit, l'intention comme le refus d'un dénouement qui réprime le désir de liberté de Carmen.



© David Bonnet

Refuser l'estocade

Ce qui vaut pour Carmen vaut pour la bête. Là aussi, Lagraa refuse l'estocade : « *J'ai volontairement enlevé le Toreador et donc le meurtre du taureau. Moi, je ne supporte pas ça. En plus, le Toreador est une image un peu kitsch et superficielle dans Carmen. C'est pour ça que j'ai supprimé aussi toutes les musiques des parties qui parlent du Toreador.* » Par contre, il démultiplie les deux amants restants, pour que désir et sensualité ne soient plus le fait de protagonistes marginalisés. Et la quête de Carmen devient une histoire collective.

Six Carmen, sept Don José. Et parfois, les treize en unisson : « *Que l'on soit un homme ou une femme, on aimerait être Carmen. On aimerait tellement être libre.* » Car le thème n'est ici pas l'histoire de

Carmen et le sort prévu pour elle par Mérimée, mais le désir de liberté qui est aussi intime que collectif. Le résultat chorégraphique en est le reflet : « *Je n'avais encore jamais fait une chorégraphie avec autant de mouvements de groupe !* » Mouvements de toutes sortes, parfois porteurs de revendications comme les six Carmen qui fument chacune une cigarette, comme pour lancer un mouvement d'affirmation féminine.



© David Bonnet

En Tunisie, Carmen tel un tsunami

Ensuite, il faut bien sûr replacer cet opéra – qui devient, pour sa tournée européenne, une pièce purement chorégraphique – dans le contexte de sa création en Tunisie. Où une telle Carmen envoie un message libérateur quand les danseuses ne cachent ni leurs bras ni leurs jambes, caressent leurs propres corps et assument leurs désirs. Où Carmen s'épanouit entre plusieurs Don José qui, en inversion totale du motif de l'opéra de d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy, l'effleurent de leurs fleurs. En France, on apprécie la beauté du geste, l'harmonie entre Carmen et ses désirs. Et en Tunisie ? « *Les hommes et les femmes en Tunisie ont ce désir d'émancipation, de liberté, de circuler, de voyager dans le monde entier* », dit Lagraa.

Sa *Carmen* avait entamé son cycle de vie à l'Opéra de Tunis, devant des milliers de spectateurs, en « version opéra », avec des centaines de danseurs, chanteurs et musiciens sur le plateau. « *On a fait deux dates, avec 1800 places, sans réservations. La veille du spectacle, tout s'est mis à se remplir comme si un virus arrivait. On n'y croyait pas. Les places se sont arrachées, et je n'ai jamais vu ça. J'avais l'impression d'être dans un stade de foot. Les gens faisaient la queue tout le long de l'avenue. Il n'y a pas eu 1800 personnes, mais 2500 ! Les gens étaient heureux, enthousiastes.* » Ensuite, le spectacle a migré vers le théâtre antique de Carthage. Quinze mille spectateurs en une seule soirée !



© David Bonnet

Tous Carmen !

Voilà qui compte, dans un pays où différents modèles de société, de la liberté de pensée aux cercles religieusement galvanisés s'affrontent au quotidien. Lagraa témoigne : *«Je ne pratique pas la religion, mais je sais très bien que l'islam permet à l'homme et à la femme de se rencontrer et de se toucher. Si dans ma pièce je le fais d'une manière exacerbée, c'est volontariste, pour livrer un message, parce que ce spectacle ne va pas seulement tourner en France et en Allemagne, mais aussi au Maghreb. Et finalement, la citation L'amour est un enfant rebelle veut dire qu'on est heureux en Tunisie d'avoir une Carmen. Nous sommes tous des Carmen, et c'est ce que je veux véhiculer en France et ailleurs.»*

Et certains sont même un peu plus *Carmen* que d'autres : *« Les artistes danseurs vivent leur liberté au travers de leur corps. Les danseurs du ballet de l'Opéra Tunis sont musulmans. Et donc, quand je dis à tout le monde, soyez sensuels, touchez votre corps, touchez-vous entre vous, je le fais aussi pour changer cette image des musulmans, des Tunisiens, des Maghrébins, qui, soi-disant, ne sont pas ouverts à l'art.»* On se souvient qu'en 2011 il avait travaillé, pour sa création *Nya*, à partir du *Boléro* de Ravel qui revêt une signification particulière dans le lien entre la France et l'Algérie. Plus tard, en 2018, il avait conféré une touche orientale au Ballet du Grand Théâtre de Genève en créant *Wahada* pour l'ensemble dirigé par feu Philippe Cohen [lire notre [critique](#)].



© David Bonnet

C'est en bon constructeur de son « Pont Culturel Méditerranéen », qui œuvre à la professionnalisation des jeunes danseuses et danseurs en Tunisie, que Lagraa a su fédérer autour de sa *Carmen* les institutions des deux rives. Le voilà parfaitement armé pour ajouter aujourd'hui un autre pilier à sa passerelle, avec les treize jeunes danseurs du Ballet de l'Opéra de Tunis, dirigé par Syhem Belkhoja, l'incontournable Mme Danse de la Tunisie qui nous est également bien connue comme chorégraphe [lire notre [critique](#)]. Et elle était bien présente, à Annonay, pour la création de la version ballet. Où l'on passe des 2h45 de Tunis avec chanteurs lyriques, chœur et orchestre – « *mais il y avait déjà deux heures de danse* », remarque Lagraa – à un spectacle purement chorégraphique d'un peu plus d'une heure.

Messages et montgolfières

Né à Annonay, Abou Lagraa a grandi dans ce bourg où s'inventa la Montgolfière. Est-ce cet héritage fièrement cultivé en Ardèche qui lui inspire ses envols ? Les aérostats sont souvent utilisés pour faire passer des messages, et on en aperçoit fréquemment dans le ciel d'Annonay. Après avoir fondé leur compagnie La Baraka à Lyon, ils résident aujourd'hui dans le joyau baroque de la Chapelle Sainte-Marie qui surplombe la ville d'Annonay. Ce qui est en soi un message d'ouverture, soulignant l'importance de la danse pour une humanité qui avance à couteaux tirés. Contre quoi Lagraa et son épouse Nawal Aït Benalla envoient leurs messages au monde, en créant leurs spectacles au Théâtre des Cordeliers.



© David Bonnet

Si le message de liberté en territoires sensuels envoyé par cette *Carmen* s'adressait à l'origine au monde musulman, elle en livre un autre à l'Europe, sur un mode plus souterrain. Lagraa s'explique : « *J'aime la phrase qui dit, Si je t'aime prends garde à toi ! Prends garde à toi, ça veut dire que les Maghrébins disent aujourd'hui à l'Europe : Vous nous avez colonisés et vous nous avez formés en vos matières artistiques, mais aujourd'hui on vous dit, prenez garde à vous, car nous on revient, et on est libres et on a les capacités d'avoir des artistes danseurs, chanteurs ou musiciens aussi forts que les vôtres !* »

Thomas Hahn

CCN-Ballet de Lorraine Maud Le Pladec et Ayelen Parolin.

Un programme haut en couleur qui rassemble deux chorégraphies exceptionnelles, par leur beauté plastique et leur engagement physique, *Static Shot* de Maud Le Pladec, et *Malón* d'Ayelen Parolin. A ne pas rater les 1er et 2 février à Suresnes Cités Danse.

La dernière soirée du CCN-Ballet de Lorraine sous la direction de Petter Jacobsson et Thomas Caley, proposait une reprise, le formidable *Static Shot* de Maud Le Pladec, future directrice de ce même Ballet, et une création signée Ayelen Parolin, *Malón*. Joli programme, car les deux pièces se répondent parfaitement, avec leur énergie et surtout leur inventivité pour chorégraphier la foule – en l'occurrence, les vingt-quatre danseurs du Ballet de Lorraine.

Nous ne reviendrons pas sur ce chef-d'œuvre de composition et d'ingéniosité visuelle et sonore qu'est *Static Shot*, déjà doublement chroniqué ([ici](#) et [ici](#)).

Malón d'Ayelen Parolin, est un mot d'origine mapuche, peuple originaire de la Cordillère des Andes, passé dans la langue hispanique d'Amérique latine, comme en Argentine d'où la chorégraphe est originaire. Il désignait une razzia surprise et signifie maintenant foule indisciplinée. Mais désordonnés, les vingt-trois artistes chorégraphiques du ballet n'en ont que l'apparence. Car cette création est, au contraire, un vrai chef-d'œuvre de construction complexe, qui mêle à un vocabulaire original, emprunts et hommages à l'Histoire de la danse du XXe siècle. Et s'arrange aussi pour créer une œuvre plastique en mouvement, en disposant les couleurs des costumes, assortis d'éclairages de Jean-Jacques Deneumoustier, en les répartissant dans le temps et l'espace de façon à les faire vibrer au gré de trios, de quatuors qui semblent inopinés, mais font ressortir une dominante lavande ou rose, ponctuée d'éclats vert fluo ou de tissus qui ont tout d'un papier old style se mettant à briller.



© Laurent Philippe

Après les vêtements signés Christelle Kocher – KOCHÉ de Maud Le Pladec, ceux d'Alexandra Sebbag pour *Malón* rivalisent de folie et d'imagination. Et comme pour la chorégraphie, ce qui paraît un fruit du hasard un peu bizarre, se révèle être le résultat d'une stratégie aussi implacable qu'un jeu d'échec où le déplacement de chaque pion concourt au triomphe final. Là aussi, l'historique est présent avec des académiques Cunninghamiens (et surtout l'un d'entre eux, sorte de pâle copie de *Summerspace* !), une robe à la Pina Bausch pour un danseur, des tutus ridicules, une jupe portée torse nu par un homme, tenue qui fit florès dans les années 90 et même des échos vestimentaires de la pièce précédente.



© Laurent Philippe

Et bien sûr, tout cela infuse dans la chorégraphie, la gestuelle venant donc d'une savante juxtaposition de ce que la danse et l'époque ont pu produire : Trémoussements, isolations issues du jazz, fragments de danse africaine et ses épaules trémulantes, tours et fouettés issus de la danse classique, ports de bras bauschiens, spirales browniennes... Parolin en tire des parodies hilarantes, entre la caricature et la gestuelle de dessin animé, n'ayant même pas peur, parfois, de mouvements assez laids, voire assez bêtes.

Mais surtout, la chorégraphe a la particularité de tout mettre sur le plateau en s'interdisant le mélange, ou l'unité, le tout sur une musique électro complètement déstructurée de Benoist Este Bouvot, ce qui, finalement, constitue un récit assez drôle de nos rapports humains, vus sous le prisme de l'outrance et de la joie à tous les étages.

Agnès Izrine

Depuis plus de 30 ans, le festival Suresnes Cités Danse fait entrer le hip-hop au théâtre



Le théâtre Jean-Vilar de Suresnes organise depuis 1993 le festival de hip-hop Suresnes Cités Danse /
© Visit Suresnes

Depuis les années 90, le théâtre Jean-Vilar de Suresnes est devenu l'un des temples grand-parisiens des danses urbaines avec le festival Suresnes Cité Danse qui se tient du 10 janvier au 9 février.

Il fallait oser, il y a plus de 30 ans, lancer un festival de hip-hop dans un théâtre. Ce fut pourtant le pari du théâtre Jean-Vilar à Suresnes (Hauts-de-Seine) avec le festival [Suresnes Cités Danse](#) dont la première édition date de 1993 et qui revient du 10 janvier au 9 février. Depuis 2022, Carolyn Occelli, qui a pris les rênes du lieu, continue de le faire évoluer. Pour ce faire, elle souhaite « *créer du lien entre le hip-hop et d'autres formes artistiques ainsi qu'entre le public et le festival* ».

Dans les années 1990, Olivier Meyer, alors directeur du théâtre, part à la rencontre de performeurs du Bronx, persuadé que les danses hip-hop ont une légitimité à être présentées sur les scènes institutionnelles. Et, dès ses débuts, le projet de Suresnes Cités Danse intrigue par son innovation. « *À cette époque, le hip-hop n'était pas du tout présent sur les plateaux français*, explique Carolyn Occelli. *En créant un festival qui lui est consacré, Olivier Meyer a aidé à son développement chez les chorégraphes.* » Il faut dire que cette gestuelle vient de loin. Dérivé du swing créé par les Afro-Américains, le hip-hop devient un mouvement culturel à la fin des années 1970. Il se pratique dans la rue, dans des confrontations libres entre plusieurs danseurs (les fameuses *battles*).

« Mêler la danse urbaine à d'autres disciplines »

« On ne souhaite pas remplacer cette culture par une autre sur scène, précise Carolyn Ocelli. Ce qui nous intéresse, c'est de mêler la danse urbaine à d'autres disciplines. Dans le spectacle « La Fabuleuse Histoire de Basarkus », par exemple, la chorégraphe a collaboré avec deux acrobates formés par l'Académie Fratellini, dont l'un est aussi breakdancer ».

Dans sa programmation hétéroclite, le festival accueille plus d'une dizaine de spectacles originaux, parmi lesquels des pièces de grands noms du milieu dont le [Carmen](#) d'Abou Lagraa réalisé avec le Ballet de l'Opéra de Tunis, ou [Static Shot](#) de Maud Le Pladec, qui reprend les codes de la danse électronique et du voguing.

Suresnes Cités Danse a aussi tenu à faire la part belle aux créations émergentes repérées en festival ou en concours chorégraphiques. Certaines troupes présentées sont même accompagnées par le théâtre en dehors du festival. *« Des artistes ont fait leurs débuts à Suresnes Cités Danse comme Jann Gallois, aujourd'hui chorégraphe reconnue »,* rappelle Carolyn Ocelli.

L'enjeu de diversifier le public

L'autre enjeu pour le théâtre est de continuer de parvenir à diversifier les spectateurs, ce qui passe notamment par des représentations gratuites pour les publics les plus éloignés de la culture. Sans oublier que le hip-hop est un art qui se veut accessible à tous. *« Cet art de rue peut être moins effrayant qu'une pièce de danse contemporaine ou qu'un ballet, souligne Carolyn Ocelli. À Suresnes Cités Danse, tout le monde a sa place et les clefs pour comprendre. D'autant qu'on a besoin d'endroits pour réparer le collectif brisé par l'individualisme. Ce festival est un moment de douceur durant lequel on regarde tous dans le même sens. »* Si vous ne connaissez pas encore le chemin du théâtre de Suresnes, il est temps de le demander à votre GPS.

Pauline de Quatrebarbes

Festival Suresnes Cités Danse 2025 : la 33^e édition du festival de danse

Le festival Suresnes Cités Danse, rendez-vous incontournable de la danse hip-hop, revient à Suresnes, dans les Hauts-de-Seine, pour sa 33^e édition. Du 10 janvier au 9 février 2025, le festival est une véritable déclaration d'amour aux grands formats et aux métissages chorégraphiques, une célébration du plaisir de danser ensemble.

Cette année le festival de [danse hip-hop](#) Suresnes Cités Danse fête ses 33 ans ! À cette occasion, et comme il le fait depuis trente ans, le festival s'installe au théâtre Jean Vilar de Suresnes, dans les Hauts-de-Seine, pour un mois, du 10 janvier au 9 février 2025.

Créé en 1993, le [festival Suresnes Cités Danse](#) vous présente cette année presque 20 spectacles de danse différents. Cette année, parmi les chorégraphes qui présentent un spectacle à Suresnes Cités Danse, il y a notamment Christophe West et Gaël Grzeskowiak, Christian et François Ben Aïm, Abou Lagraa et bien d'autres.

Ce rendez-vous incontournable célèbre l'hybridation des danses urbaines et contemporaines, mettant en lumière la richesse et la diversité de ces expressions artistiques. Cette année, le [festival](#) propose une série de spectacles variés, reflétant l'évolution constante de la danse urbaine. Il propose également des événements participatifs, tels que le Bal swing le 19 janvier, et le Battle SCD #3 le 8 février, offrant au public l'occasion de s'immerger pleinement dans l'univers de la danse.

Informations pratiques

Les [spectacles](#) se dérouleront principalement au [Théâtre de Suresnes Jean Vilar](#), situé au 16, place Stalingrad à Suresnes. Les tarifs varient en fonction des spectacles, avec des réductions disponibles pour les jeunes, les familles nombreuses et les groupes. Nous vous conseillons de réserver vos places à l'avance, certains spectacles étant très prisés !

Pour voir la programmation détaillée, rendez-vous [ICI](#).

Philippine de Sortiraparis

Tendre colère : une ouverture de Suresnes Cité Danse qui donne le La

Les frères [Christian et François Ben Aïm](#) ont ouvert avec *Tendre colère* le festival [Suresnes Cités Danse](#) au Théâtre Jean Vilar, pour une 33ème édition qui s'éloigne de l'ADN hip-hop du festival.



Ouvrir un festival, c'était donner le La. C'est montrer la **tendance** des festivités à venir. Et là, le ton est donné : le 33ème festival de Suresnes n'allait pas être avant tout celui du hip-hop et de ses concubinages heureux ou moins convaincants avec d'autres musiques et d'autres danses, qu'elles soient **classiques**, contemporaines, ou danses du monde, tel que l'avait concocté Olivier Meyer, l'ancien directeur du Théâtre de Suresnes. Le temps a passé, la direction a changé, et sa successeuse, Carolyn Occelli a bien l'intention de proposer une autre esthétique, forte de métissages, mais pas systématisée autour du hip-hop.

La preuve en est donnée, donc, avec le spectacle inaugural, *Tendre colère*, une création des frères [Christian et François Ben Aïm](#), artistes associés du Théâtre de Suresnes depuis 2023. Chez eux, pas de brassages. Pas de rencontres autour d'un projet. Rien que du contemporain, dans une énergie assez transparente, malgré la force du propos : dans le calme et le dialogue avec l'autre, un homme en robe de bure, gant d'acier pour chevalier du Moyen Âge et balai à la main, regarde le public, longuement, léger sourire aux lèvres ; arrive une jeune femme en robe asymétrique et tous deux se mettent à évoluer lentement, glissant l'un sur l'autre, dans un début de tendresse.

Des comparses arrivent aussi, avec des corps qui s'effondrent doucement au sol dans les bras des autres. Chacun évolue dans les espaces du plateau, habité seulement d'un fin tronc d'arbre énigmatique. Parfois, ils sont aussi à l'unisson, et cette énergie-là ragaillardit... Mais le plus souvent,

ils sont en couple, avec des corps à corps très doux, se laissant tomber l'un dans l'autre, comme s'ils ne formaient plus que liquide.

Sauf que le ton change alors, comme si le collectif menait à la meute. Les lumières agressent, les pieds martèlent le sol, ils nous incitent à nous réveiller, à nous mettre debout. L'humanité collective détruit-elle l'humain ? En quelque sorte. Ce n'est pas très gai, mais ce n'est pas faux non plus. Cette danse poétique mais aussi politique, rude et tendre, est là pour nous le rappeler.

Crédits photographiques © Patrick Berger

Ariane Dollfus

Que faire à Paris (et en Île-de-France) cette semaine ? Classique shakespearien, festival de danse et Simon Abkarian.

Au sommaire : "Songe d'une nuit d'été", un festival hip-hop et une rencontre avec l'auteur, metteur en scène et comédien Simon Abkarian.

Le festival de cultures urbaines "Suresnes Cités Danse"

C'est un rendez-vous qui mélange hip-hop, danse classique, tango et danses de salon. Spécialisé dans les danses urbaines depuis 32 ans, [ce festival](#) pionnier et visionnaire propose une vingtaine de spectacles qui reflètent la diversité et le talent de chorégraphes reconnus comme Abou Lagraa et sa vision de Carmen, ou encore l'émergence de jeunes compagnies, à l'image du spectacle Diego "Odd Sweet" Dolciami qui revisite les danses de club.

Lea Jacquet

« Tendre colère », oxymore poétique et mouvementée



À l'occasion de l'ouverture du Festival Suresnes Cités Danse, édition 2025, les frères Ben Aim, Christian et François, artistes associés, se joignent de nouveau au Théâtre Jean Vilar. Après « FACETIES », il y a quatre ans, leur nouvelle proposition ouvre l'événement du 10 au 12 janvier 2025. Une tournée suivra. *Tendre colère* réunit dix interprètes qui questionnent l'instinct, l'individu vs le groupe. De l'infiniment petit à l'infiniment grand, une seule chose : le mouvement. Que se passe-t-il lorsque celles et ceux qui l'exécutent se désynchronisent, puis s'oublient.

« Hors de soi » et trou de verre

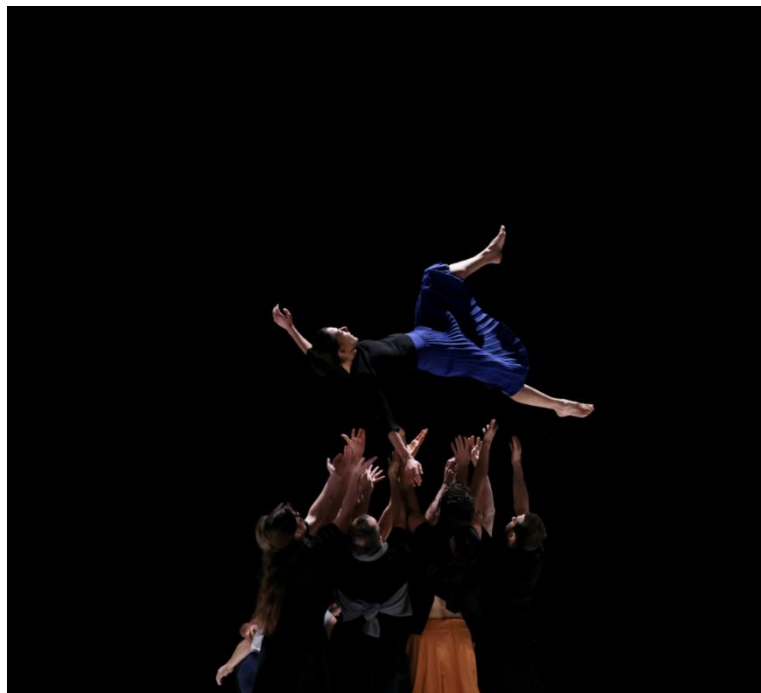
« Il s'agit cette fois d'aller plus loin [depuis FACETIES] dans ce désamorçage de la volonté, pour laisser jaillir des états de corps "purs" [...] L'abandon et l'emportement seront les deux voies de cette exploration. Nous voulons voir ce que crée au plateau un état s'approchant au maximum de la non-volonté – voire d'une forme de non-conscience ». C'est ainsi que les frères mettent en mots, sans chercher à rigidifier par la définition pure, le concept du « Hors de soi ». Ne pas rigidifier, car il s'agit bien là d'une exploration, d'une proposition par le mouvement – consenti, répété, individuel ou collectif – de repérer des récurrences, des imminences et des abandons... De cette permissivité, un creuset chorégraphique émerge. De l'espace dédié, des corps balbutiants depuis l'absurde, le bestial, en passant par des déambulations solitaires et des moments de communion à dix, une narration visuelle et existentielle oscille sous nos yeux, s'exprime en gestes, sans imprimer de marque. « *Tendre colère* » ne se laisse pas saisir, au contraire, il s'agit d'être insaisissable, il s'agit – d'être – de moins.

Sur la scène minimaliste, il y a chez les dix interprètes, un ressort, un seul : l'instinct qui malmène, qui fait peiner chacune, chacun, à se départir de ses coutumes, de ses masques sociaux. Se délester de l'individualité et de l'illusion d'un monde qui peut continuer de tourner comme il le fait chaque jour si – nous (humains) – ne changeons pas nos manières de l'habiter, de nous y incarner. Nous sommes une espèce retorse et bouffie d'orgueil, place alors à la désincarnation, au démantèlement non dogmatique de nos principes qui ne font plus société. Au commencement de la fin, il y a une : tendre colère.



Ode au corps indomptable, réalité.s post-poétique

L'abandon tour à tour contrarié et embrassé par les danseurs s'exprime par d'étranges déboussolements. Ils errent sur le plateau dans des solos et des duos qui semblent être des improvisations. Nourris du parcours pluridisciplinaire et de trente ans de créations à huit membres, à deux têtes, les frères Ben Aïm guident ici les tâtonnements et les portés majestueux d'un hasard qu'ils savent parfaitement manier. Esseulés depuis la fin des temps, chaque interprète vacille en pas et en déplacements, à chaque effondrement au sol, il est relevé, il est porté par un, par deux autres déplacés de cette terre aride sculptée par le brillant travail de lumière qui façonne l'espace sans le délimiter complètement. Au fur et à mesure, les hoquets, les redondances gestuelles couplées à la spontanéité se muent en impulsions, décisives pour la survie. Tous les codes de la danse contemporaine sont justement dosés, tant dans les propositions individuelles que dans les déplacements de groupe qui émergent, puis s'éclatent pour mieux se renforcer en une murmuration, telle celle des oiseaux. La coexistence n'est pas de mise, l'individualité stylistique de chaque interprète ne vise ici qu'à s'émanciper d'elle-même pour mieux faire corps à l'entité soutenante et animale qui s'érige sous nos yeux.



Tendre colère, oxymore accomplie par les pertitions erratiques et les consolations du groupe. Quand on ne peut plus s'en remettre à rien ni personne, pourquoi ne pas décider en inconscience de se laisser porter. Sans aller jusqu'à l'annihilation des individus, ici danseurs, mais aussi comédiens, alternant mimiques et expressions tragicomiques. Les drames intimes se délitent au profit d'une impulsion vitale, portée par une physicalité de la persistance, par et pour le groupe. Les compositions musicales de Patrick De Oliveira pulsent à l'unisson de la conception lumière de Laurent Patissier qui jalonnent, par de franches incursions monochromes, la progression vers un abandon d'ensemble des danseurs. À noter aussi le travail des costumes distingué du créateur Mossi Traoré, aussi très justement dosé, évocateurs dans les détails – jamais éclipsant – véritablement au service des interprètes, de leur aisance.

S'adapter, c'est survivre

Constat clinique, rappelé – donnée communément réitérée dans les manifestes de sciences – comme une injonction simple à appliquer. Ici, point de scansion agaçante, la proposition corporelle chorégraphiée des frères et de l'ensemble des artistes, est laissée à portée de ressenti. Tendre, n'est pas seulement synonyme de « douceur », « tendre », c'est aussi, délibérément, viser un objectif, une valeur et concrétiser les actions dans la matière, qui nous permettent de l'atteindre, tout du moins nous en rapprocher. Les vertus de la colère, elles, ne sont plus à prouver et s'il le fallait encore, allez donc voir ce qu'une colère, tendre, peut insuffler.



Theo Guigui-Servouze

Visuels : © Patrick Berger

Critiques**Chorégraphie : *Abou Lagraa*****La nouvelle Carmen d'Abou Lagraa****Distribution : Ballet de l'Opéra de Tunis**

© David Bonnet

La découverte de la dernière création d'**Abou Lagraa**, *Carmen*, suscitait la curiosité, d'autant plus que le chorégraphe n'avait pas présenté une nouvelle pièce depuis cinq ans.

Abou Lagraa est un danseur et chorégraphe d'une sensibilité exceptionnelle. Il a pu développer sa carrière de chorégraphe grâce aux résidences de production à Annonay (1999-2004) et à Bonlieu, Scène nationale d'Annecy, en tant qu'artiste associé (2004-2008).

Parmi ses premières grandes aventures artistiques, il faut rappeler la création du **Premier Ballet Contemporain d'Alger** et la création de la compagnie **La Baraka** en 1997. En 2011, il obtient le Grand Prix du Syndicat de la critique la Critique avec *Nya* ; dans la saison 2015-2016, il est artiste associé à la Maison de la Danse de Lyon et en février 2018 s'installe dans la chapelle désacralisée Sainte-Marie à Annonay, sa ville natale. Ce lieu historique devient ainsi un studio de danse ouvert à l'accueil des résidences chorégraphiques d'artistes, permettant aussi des échanges fructueux entre les danseurs et le public de la ville d'Annonay.

Et c'est au Théâtre Jean Vilar, dans le cadre du **festival Suresnes Cités Danse**, d'accueillir sa nouvelle pièce, *Carmen*, avec les danseurs du Ballet de l'Opéra de Tunis.

Le Ballet

Le ballet a ses origines dans une version moderne de l'opéra créée au Théâtre de l'Opéra de Tunis en 2024, dont Abou Lagraa avait conçu la mise en scène et la chorégraphie. Le spectacle, d'une durée de 2h45, avait réuni les danseurs du Ballet de l'Opéra de Tunis, l'Orchestre Symphonique Tunisien et le Chœur de l'Opéra de Tunis avec plus de 100 artistes et chanteurs solistes sur scène.

C'est la Directrice du Ballet de l'Opéra de Tunis qui a proposé à Abou Lagraa la création d'un ballet, s'inspirant de la version plus longue.

La musique de George Bizet de 1875 est maintenue, surtout en sélectionnant les airs principaux, mais l'esprit change totalement par rapport à l'œuvre du compositeur français et aussi par rapport à une autre célèbre Carmen, celle du chorégraphe Roland Petit, plus proche de l'opéra original.

En effet, nous remarquons sur scène non pas une seule Carmen, mais six comme le nombre des danseuses. Le propos d'Abou Lagraa est de présenter Carmen comme symbole des femmes, des femmes fortes, libres, capables de s'affirmer avec leurs personnalités. La structure chorégraphique du ballet valorise cet aspect : chaque danseuse se produit dans des soli avec des gestes fluides et envoûtants. Leur force est exprimée surtout à travers la mobilité des bustes et des bras.

Les Carmens d'Abou Lagraa ne se limitent pas à être sensuelles, elles reflètent l'esprit de femmes qui vivent libres grâce aux choix politiques adoptés en Tunisie, plus ouverte par rapport à d'autres pays musulmans. L'idée du chorégraphe trouve une parfaite correspondance dans les sentiments des danseuses. Et face à Carmen, le personnage de Don José a un rôle paritaire et est incarné par plusieurs danseurs.



© David Bonnet

Les soli sont intercalés de scènes d'ensemble où les éléments du style singulier d'Abou Lagraa, mêlant la danse contemporaine à une gestuelle libre et plus expressive, s'amplifient grâce à la puissance et l'énergie dégagées par les interprètes pour atteindre ce que le chorégraphe identifie dans son film, *La République des sens* (2019), comme « L'état de la danse ».

A la différence de l'argument de l'opéra original de Georges Bizet, le final de *Carmen* n'est pas tâché de sang : une convivence passionnelle s'instaure entre les hommes et les femmes.

On salue l'originalité de cette œuvre et l'engagement des danseurs du Ballet de l'Opéra de Tunis, qui ont été formés pour cette création par **Nawal Aït Benalla** afin d'intégrer et rendre sur scène les intentions et le style du chorégraphe.

Carmen poursuit sa tournée à la Maison de la Danse de Lyon du 18 au 21 février prochains.

Suresnes, Théâtre Jean Vilar, 26 janvier 2025

Antonella Poli

AGAPE : Danser avec ses ombres



Dans le cadre du Festival Suresnes Cités Danse, (mais à une représentation à Fontenay sous-bois) , la compagnie Lamalo dévoile *Agapé*, une pièce chorégraphique signée Jérémy Alberge. Un titre qui fait écho à l'amour inconditionnel dans la mythologie grecque, et une création qui transcende les codes pour offrir une danse à la fois intime et universelle.

Un jeune chorégraphe au croisement des styles

Lauréat du Concours Sobanova, Jérémy Alberge est un artiste formé au Ballet Junior de Genève, mais nourri par la culture électro. Avec *Agapé*, il interroge l'amour sous toutes ses formes, bien au-delà du romantisme, et l'exprime par le biais d'un collectif où chaque individualité trouve sa place : cinq danseurs d'horizons divers – Pauline Richard Langendorf, Yam Omer, Noémie Abauzit et Théo Samsworth – dans un ballet où leur passé chorégraphique si différent s'entremêle : électro, classique, contemporain, danse de salon... Leurs costumes reflètent leur singularité, tantôt formels, tantôt sensuels, et toujours harmonieux dans un visuel scénique stérile.

Une danse d'ombres et de lumières

Les jeux de lumière [Naia Burucoa] **dessinent** leurs ombres mouvantes, qui deviennent de véritables partenaires de danse. Comme des Peter Pan modernes, les interprètes semblent parfois vouloir rattraper leur propre silhouette. Porté par une musique envoûtante qui éveille la curiosité [Ran Bagno], un solo est un duo, une conversation intime entre le danseur et son reflet insaisissable.

Agapé évoque une sérénité presque contemplative, mais dans une scène marquante, les cinq danseurs, la main sur la bouche, crient un cri muet. Ce drapeau blanc, en fond de scène, symbolise-t-il un appel à l'aide, une résistance silencieuse ? Leurs mouvements sont un langage, un morse corporel, où chaque geste devient un signal.

Individuellement, ils semblent vouloir s'approcher, comme hésitant à franchir l'espace qui les sépare. Mais lorsqu'ils le font, ils s'attirent comme des aimants, fusionnant en une entité puissante. À la manière de ces figurines vintage qui s'embrassent dès que leurs aimants se rencontrent. Si à deux, la danse devient intime et sensuelle ; à cinq, elle évoque une créature mythologique grecque, une Hydre de Lerne à un seul corps et aux multiples têtes.

Un amour partagé

Comme le souligne Jérémy Alberge lors d'une rencontre en fin de spectacle, « *la notion du commun n'est plus acquise* ». Dans un monde où l'individualisme s'impose, *Agapé* devient un manifeste dansé, un bouclier contre l'adversité, une échappatoire à l'existence. Plus qu'un spectacle, c'est un cri d'amour collectif avec l'envie un peu naïve de parler d'un amour, au-delà du romantisme.

À l'issue de la représentation, le public conquis, dès un très jeune âge, offre une ovation impressionnante. L'amour inconditionnel, l'"Agapé" qui traverse la pièce est celui d'un public conquis qui suivra les **prochaines** créations de Lamalo, cette jeune compagnie aux ambitions affirmées.

Elinor Agam

Visuel© Suresnes Cité Danse

Agenda Danse – Février 2025

Qu'est-ce que l'on voit en ce mois de février ? Plein de choses pour la danse et le cirque. Les festivals battent leur plein de Suresnes à Marseille en passant par Bordeaux, les compagnies de Ballets sortent de leur trêve hivernale avec Onéguine ou Forsythe, les jeunes talents sont en avant au Prix de Lausanne... Notre sélection de vingt spectacles et festivals de danse et de cirque, à ne pas manquer en février, un peu partout en France.

Suresnes Cités Danse

Jusqu'au 9 février au Théâtre Jean Vilar – Suresnes (92) – Festival – Création – Hip hop

C'est l'incontournable rendez-vous en chaque début d'année : le festival Suresnes Cités Danse au Théâtre Jean Vilar, au cœur de la danse hip hop et qui s'ouvre à d'autres esthétiques depuis deux ans, avec sa nouvelle directrice Carolyn Occelli. Pour cette fin de festival, place à *Aesthetica* de Patrice Meissirel, une grande soirée de battles et un bal de clôture multi-générationnel mené par Ambra Senatore et Marc Lacourt.

[Lire la chronique du spectacle *Tendre colère* de François et Christian Ben Aïm, qui a ouvert le festival...](#)

[Lire l'interview de François et Christian Ben Aïm...](#)

[Nos cinq coups de coeur de Suresnes Cités Danse sur Instagram...](#)

Amélie Bertrand

Agapé de Jérémy Alberge : la force des liens

Programmée au festival Suresnes Cités Danse, la pièce du chorégraphe, lauréat du Concours Sobanova, explore la danse comme moyen de rapprocher les êtres et de faire communauté.



© Pawel Wyszomirski

On ne peut pas tout ausculter à la lumière de la pandémie mondiale que nous avons traversée il y a cinq ans. Mais peut-être que cette période inédite, qui a beaucoup inspiré les artistes, continue d'infuser la création chorégraphique. C'est en tout cas ce qui apparaît en filigrane de la pièce de Jérémy Alberge. Il est question d'être ensemble, d'exprimer ses différences en étant capables de rester unis, sortir de sa bulle d'intimité pour renouer avec le collectif.

Repéré lors la 7e édition des Sobanova Dance Awards en 2023 par le jury présidé par Carolyn Occelli, directrice du théâtre de Suresnes, Jérémy Alberge propose sa première pièce de groupe pour cinq interprètes. À travers différents types d'interactions, il explore les liens qui peuvent se tisser et générer des espaces d'exploration du mouvement. Dans ce groupe composé de cinq entités à la fois interdépendantes et autonomes, chacun part à la conquête de l'autre, goûte à l'aventure de la rencontre. D'un quintet au diapason à un solo lumineux suivis de duos explorant de nouvelles dynamiques, Agapé se regarde comme un kaléidoscope de formes qui se répondent.

Empreinte de fluidité et de puissance, sa danse aborde tout en finesse cette difficulté d'être au monde, d'y trouver sa place, et de s'y sentir accueilli. Entre hésitations, gestes retenus et élans irréprensibles, chaque interprète, avec une belle présence au plateau, se fait maillon de cette chaîne en mouvement qui dessine un avenir plus solidaire. Au final, seul l'amour, cet Agapé vers lequel le titre la pièce nous entraîne, sauvera le monde, semble nous dire ce drapeau blanc agité en signe d'apaisement.

Claudine Colozzi

[Suresnes Cités Danse 2025] Carmen d'Abou Lagraa et le Ballet de l'Opéra de Tunis

Dans cette dernière pièce pour douze interprètes, créée en collaboration avec le Ballet de l'Opéra de Tunis et présentée lors de la récente édition de Suresnes Cités Danse, Abou Lagraa aborde la figure de *Carmen* avec fougue et sensualité. Il s'empare de cette héroïne libre et la duplique pour montrer les multiples facettes du personnage dont le destin trouve encore un écho dans des réalités contemporaines. « *Nous sommes toutes et tous des Carmen* », clame le chorégraphe à travers une écriture qui fait la part belle tant aux femmes qu'aux hommes. Dans une scénographie très épurée structurée par les magnifiques lumières d'Alain Paradis, cette version de l'Opéra de Bizet jette un pont entre l'Europe et le Maghreb avec beaucoup de réussite. L'engagement des interprètes est total et nous entraîne loin dans cette pièce tumultueuse qui revisite avec bonheur ce symbole d'émancipation et d'insoumission.



Carmen – Abou Lagraa et le Ballet de l'Opéra de Tunis

Comme l'a rappelé Carolyn Ocelli, directrice du Théâtre de Suresnes Jean Vilar dans ses quelques mots d'introduction, Abou Lagraa a noué depuis vingt-cinq ans une amitié artistique avec le festival Suresnes Cités Danse. En programmant sa dernière pièce, « *l'histoire se poursuit* » avec le chorégraphe basé à Annonay en Ardèche. Cette version de *Carmen* a pour origine l'opéra créé au théâtre de l'Opéra de Tunis en février 2024 avec danseurs, chanteurs et musiciens au plateau. Abou Lagraa a choisi de prolonger l'aventure chorégraphique avec ses interprètes. Et on ne peut que saluer son intention au regard de leur charisme et de leur engagement au plateau.

Si le chorégraphe a choisi de revisiter cette histoire archi connue, c'est en posant d'emblée sa volonté d'opter pour une version moins tragique. Comme il le confie, « *si, dans la version de Georges Bizet, sa liberté entraîne sa mort, il m'est insupportable d'accepter le féminicide de Carmen.* » Au-delà de ce parti-pris, le chorégraphe a décidé de faire interpréter le personnage à la fois par des hommes et des femmes qu'il pose ainsi comme égaux et solidaires. Mais aussi de ne pas concentrer les

regards et l'action uniquement sur un couple principal en démultipliant les Carmen et les Don José. Habile proposition scénographique ! Drapés dans de longs manteaux amples qui épousent leurs mouvements ou de jupes virevoltantes, les danseuses et danseuses enchaînent les déplacements, tour à tour lents ou explosifs. **Le mélange de hip hop et de danse contemporaine**, mêlé d'influences orientales donne une belle couleur à cette pièce pleine de dynamisme qui valorise chaque interprète, femme comme homme, dans sa singularité.



Carmen – Abou Lagraa et le Ballet de l'Opéra de Tunis

En Tunisie où elle a été créée, pays luttant comme beaucoup d'autres pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes, cette *Carmen* a dû résonner tout particulièrement. Les danseuses affichent crânement leur désir et leur sensualité face à des danseurs qui osent aussi se détacher d'une incarnation trop virile. Les interprètes se jettent avec beaucoup d'énergie dans cette pièce sous haute tension. **De belles personnalités se détachent au fil des solos qui alternent avec les mouvements d'ensemble.** Cette vision kaléidoscopique donne d'ailleurs une autre intensité au récit. Comme si le climax tant attendu, et sans cesse différé, prenait des formes très différentes. Accueillir cette pièce impliquait à la fois de laisser remonter à la surface des souvenirs les images de la *Carmen* de **Roland Petit**, ou celle, plus récente, de la regrettée chorégraphe sud-africaine **Dada Masilo**, décédée en décembre 2024. Mais aussi de rapidement s'en détacher pour recevoir cette version puissante et énergique au pouvoir envoûtant. De cette chorégraphie qui se détache d'une vision fataliste du désir se dégage un élan vital qui balaye tout sur son passage.



Carmen – Abou Lagraa et le Ballet de l'Opéra de Tunis

Carmen d'Abou Lagraa. Avec 12 danseurs et danseuses du Ballet de l'Opéra de Tunis : Omar Abbas, Houssemeddine Achouri, Fatma Balti, Khouloud Ben Abdallah, Zeineb Bouzgarrou, Hazem Chabi, Kais Harbaoui, Cyrine Kalai, Ranim Kefi, Abdelmonam Khemis, Oumaima Manai, Elyes Triki. Dimanche 26 janvier 2025 au Théâtre de Suresnes Jean Vilar, dans le cadre de Suresnes Cités Danse.

Claudine Colozzi

ÉDITION
#34

PROCHAINE ÉDITION

S | C | D
SURESNES
CITÉS
DANSE

9 janv > 8 fév 2026

suresnes-cites-danse.com